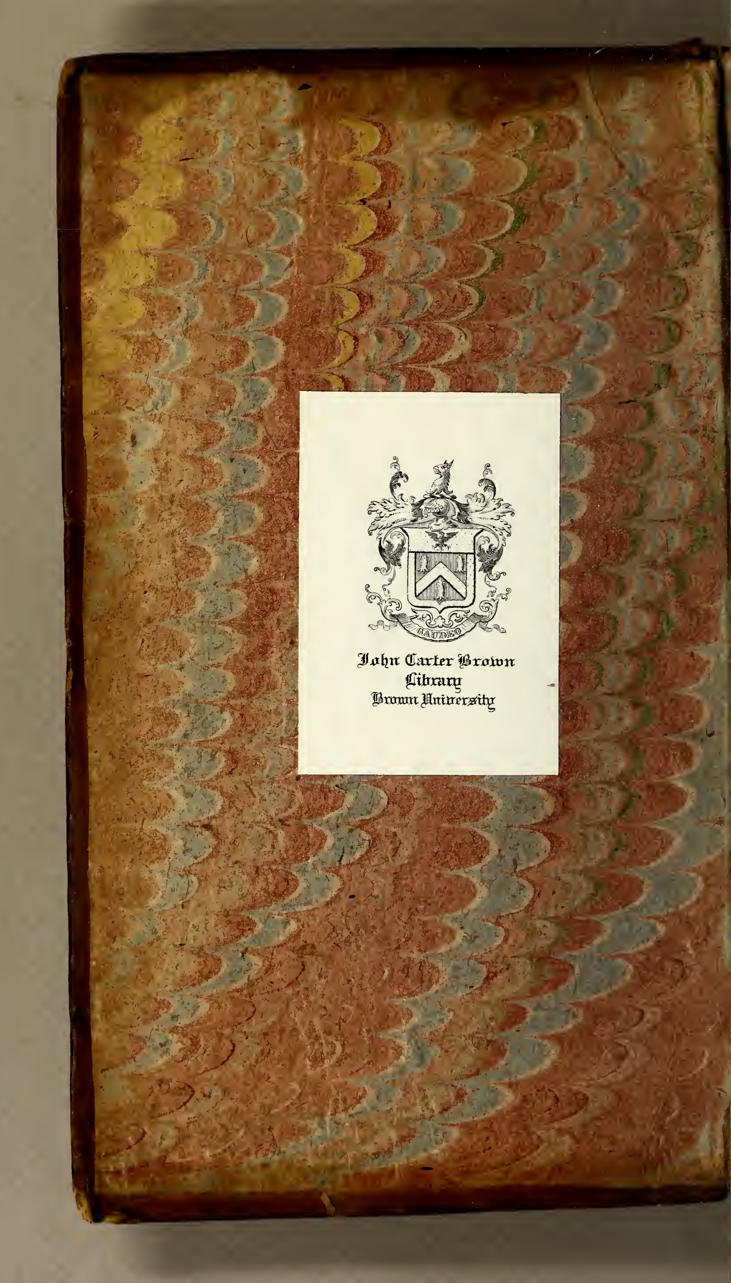
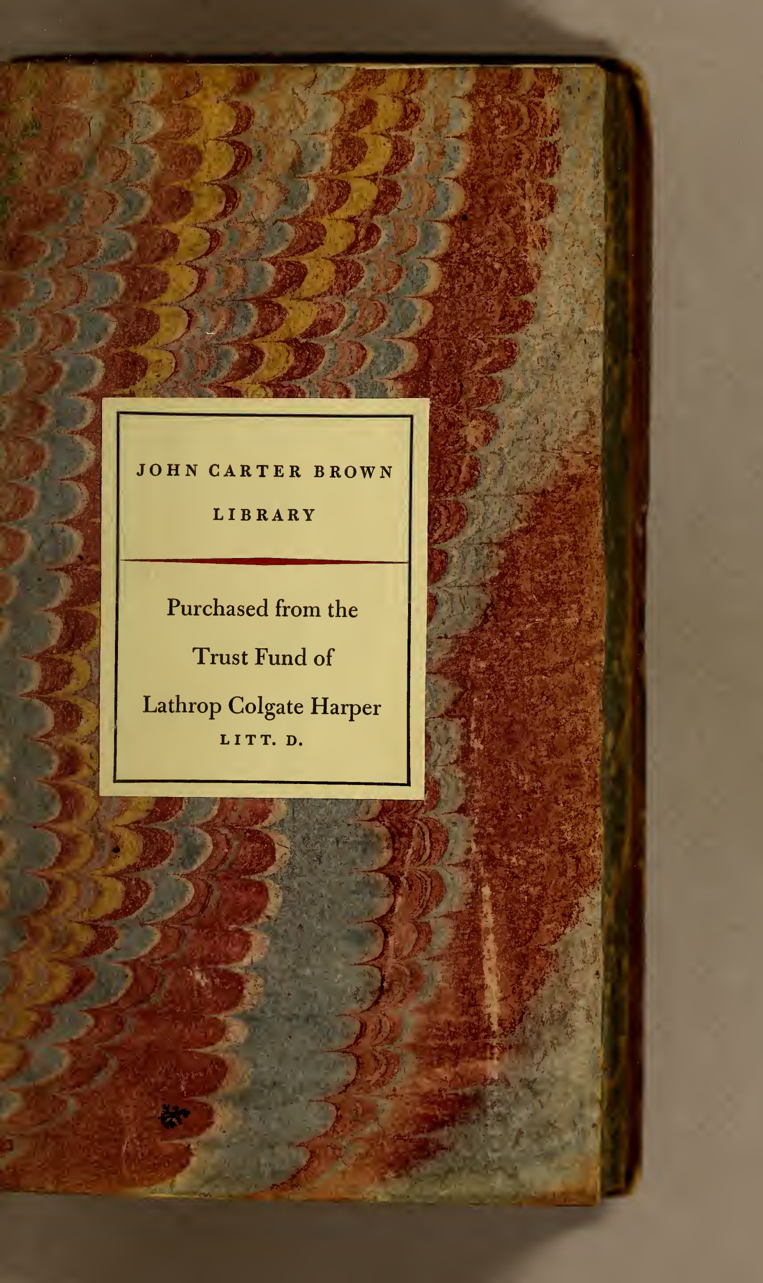





JOHN CARTER BROWN
LIBRARY
Purchased from the
Trust Fund of
Lathrop Colgate Harper
LITT. D.

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE

OU

HISTOIRE

DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME DOUZIEME.



A PARIS,

Chez
SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DELORMEL, rue du Foin.
DESSAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



HISTOIRE

DES DÉCOUVERTES

Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

SUITE DES VOYAGES

Et Expéditions de M. ANSON.

CHAPITRE IX.

Préparatifs des Espagnols : la vigilance des Anglois en empêche l'exécution : M. Anson renvoye les prisonniers, & fait brûler Payta : les Anglois se rembarquent : ils emmenent un vaisseau & en coulent cinq à fond : richesses prises ou détruites dans cette

ANSON.
Chap. IX.
An. 1741.

ville : humanité de M. Anson envers les prisonniers : reconnoissance de ces Espagnols : générosité du Chef d'Escadre : le Gloucester fait deux prises : M. Anson fait brûler deux de ses prises : il fait monter des pierriers aux hunes : les Anglois font de l'eau a Quibo : Description de cette Isle : description d'une cascade naturelle.

Préparatifs des Espagnols : la vigilance des Anglois en empêche l'exécution.

LE second jour que les Anglois furent en possession de la ville & du fort de Payta, les Espagnols se trouverent dans une si grande disette d'eau que plusieurs de leurs esclaves se glisserent secrettement dans la ville, & en emporterent des jarres à leurs maîtres sur la montagne. M. Brett fut instruit le même jour, tant par les déserteurs que par quelques prisonniers de ceux qui venoient chercher de l'eau, que les Espagnols de la hauteur s'étant rassemblés en très grand nombre, avoient résolu de donner un assaut la nuit suivante à la ville & au fort, & qu'un Ecossois Catholique nommé Gordon, étoit chargé de la conduite de cette entreprise. Le Lieutenant continua toujours à envoye

les chaloupes, jufqu'au foir, fans marquer aucune précipitation ; mais M. Anfon fit débarquer un renfort de fes gens, & M. Brett doubla les gardes à chaque barricade. Il fut établi des communications entre les différents poftes, par le moyen des fentinelles placées à la portée de la voix les uns des autres, & l'on fit des rondes très fréquentes, toujours accompagnées d'un tambour. Ces marques de la vigilance des Anglois, & de leur difpofition à bien recevoir les ennemis, firent changer de réfolution aux Efpagnols; enforte que la nuit fe paffa avec auffi peu de trouble de leur part que les précédentes.

M. Anfon renvoye les prifonniers, & fait brûler Payta.

Le foir précédent, M. Brett avoit envoyé le refte du tréfor à bord du Centurion, & le troifiéme jour, qui étoit le 15 de Novembre, les chaloupes commencerent le matin à enlever les effets les plus précieux de la ville. Le chef d'Efcadre qui avoit deffein de remettre à la voile l'après-midi, envoya à terre, vers dix heures du matin, tous les prifonniers, au nombre de quatre-vingt-huit, & il fit donner ordre à M. Brett de les faire garder dans une Eglife jufqu'à ce que

ANSON.
Ch. IX.

An. 1741.

ſes hommes fuſſent prêts à ſe rembarquer ; de brûler en même-temps toute la ville, à l'exception de deux égliſes qui étoient à quelque diſtance des maiſons ; d'abandonner la place & de revenir à bord. Cet Officier exécuta ponctuellement ces ordres, il occupa tout ſon monde à partager la poix, le gaudron, & les autres combuſtibles qui étoient en quantité dans la ville, entre les maiſons ſituées dans les différentes rues, afin que mettant le feu en même-temps en divers quartiers, l'incendie fut plus ſubit & plus violent ; & pour que les ennemis après ſon départ ne fuſſent pas en état de l'éteindre : il fit enclouer le canon du fort, mit le feu aux maiſons qui étoient au-deſſus du vent, raſſembla ſes gens & marcha vers le rivage, où les chaloupes l'attendoient. L'endroit où il avoit deſſein de s'embarquer étoit découvert & hors de la ville ; les Eſpagnols apperçurent de la hauteur que les Anglois ſe retiroient, & ils réſolurent de troubler leur départ s'il étoit poſſible, afin de pouvoir au moins ſe vanter de quelque avantage. Dans cette intention, un petit Eſcadron

d'environ soixante chevaux, descendit la colline avec beaucoup de résolution en apparence; mais malgré l'ostentation avec laquelle ils commencerent à marcher, aussi-tôt que M. Brett eut donné ordre à ses gens de faire volte-face, ils s'arrêterent dans leur carriere, & n'oserent avancer d'un pas tant que les Anglois furent sur le rivage.

Les Anglois se rembarquent.

Quand ils furent prêts à se rembarquer dans leurs chaloupes, les hommes furent retardés quelque temps par la perte d'un d'entre eux; ils en firent inutilement la recherche en se questionnant réciproquement, pour savoir où il étoit demeuré, ou quel accident le retenoit? enfin après avoir attendu assés long-temps, ils entrerent dans les chaloupes pour retourner à bord sans lui: mais lorsque le dernier homme s'embarquoit & que les chaloupes quittoient le rivage, on l'entendit qui appelloit pour qu'elles le prissent. La ville étoit déja tellement en feu, & le rivage étoit couvert d'un nuage de fumée si épais, qu'on ne pouvoit voir cet homme, quoiqu'on entendit distinctement sa voix. Cependant le Lieute-

ANSON. Ch. IX. An. 1741.

nant envoya une chaloupe à ſon ſecours & on le trouva enfoncé dans l'eau juſqu'au col, parce qu'il y étoit entré auſſi avant qu'il lui avoit été poſſible, étant dans une crainte terrible de tomber entre les mains d'ennemis devenus ſans doute furieux par le pillage & la deſtruction de leur ville. Quand on s'informa de la raiſon qui l'avoit fait reſter après les autres, on ſut que le matin il avoit pris une trop grande quantité d'eau-de-vie, ce qui l'avoit plongé dans un ſommeil ſi profond qu'il ne s'étoit éveillé que lorſque le feu avoit été aſſés proche de lui pour en reſſentir les atteintes. Auſſi-tôt qu'il avoit ouvert les yeux, il étoit tombé dans le plus grand étonnement de voir d'un côté toutes les maiſons enflammées, & de l'autre pluſieurs Eſpagnols & pluſieurs Indiens près de lui. Une frayeur ſi vive & ſi ſubite avoit diſſipé en un inſtant le reſte de ſon ivreſſe, & il avoit eu aſſés de préſence d'eſprit pour ſe jetter dans le plus épais de la fumée, ce qui étoit le moyen le plus ſur d'échapper aux ennemis. Il avoit réuſſi à gagner le rivage, & quoqu'il ne ſçut pas nager, il s'étoit

avancé dans l'eau auſſi loin qu'il lui avoit été poſſible, avant d'oſer tourner la tête. On ne peut s'empêcher de remarquer à la louange de tous ceux qui étoient ſur le rivage, que quoiqu'ils euſſent ſous la main une grande quantité de vin & de liqueurs ſpiritueuſes, dans preſque tous les magazins, il n'y eut que cet homme ſeul qui oublia ſon devoir au point d'en prendre juſqu'à s'enivrer.

Pendant que les matelots retiroient leur camarade de l'eau, & qu'ils faiſoient force de rames du côté de l'Eſcadre, les flammes ſe répandoient de toutes parts dans la ville. On y avoit diſtribué tant de combuſtibles, les matériaux dont les maiſons étoient conſtruites, avoient ſi peu de conſiſtance & étoient ſi propres à recevoir le feu, qu'il fut aiſé de juger que tous les efforts des ennemis, quoiqu'ils y deſcendiſſent en grand nombre, ne purent empêcher la deſtruction totale de la place & de toutes les marchandiſes qui y étoient contenues.

Ils emmènent un vaiſſeau, & en coulent cinq à fond.

Le détachement du Lieutenant Brett ayant joint l'Eſcadre, M. Anſon ſe prépara à mettre à la voile le ſoir même. Lorſqu'il étoit entré dans la

ANSON.
Chap. IX
An. 1741.

baye, il y avoit trouvé à l'ancre six vaiſſeaux des ennemis, dont un étoit le bâtiment deſtiné à tranſporter le tréſor à la côte du Méxique; & comme il apprit que ce vaiſſeau étoit très bon voilier, il réſolut de l'emmener. Les autres bâtiments étoient deux ſenaux, une barque & deux galleres, de trente-six rames chacune: le chef d'Eſcadre n'en ayant aucun beſoin, ordonna en entrant dans le port de couper les mâts des cinq, & quand il quitta la place, il les fit ſortir hors du port, on y perça pluſieurs trous & ils furent coulés à fond. Le commandement du nouveau vaiſſeau fut donné à M. Hughes, Lieutenant du Tryal, avec dix hommes pour le manœuvrer. L'Eſcadre compoſée alors de six vaiſſeaux, ſavoir le Centurion, la priſe du Tryal, le Carmelo, le Carmin, la Thérèſe & le dernier qu'on avoit pris, nommé le Solidad, leva l'ancre vers minuit & ſortit de la baye.

Richeſſes priſes ou détruites dans cette ville.

La perte que firent les Eſpagnols par la deſtruction de Payta fut très conſidérable, puiſque la plus grande partie des marchandiſes qui furent brûlées conſiſtoit en velours, baptiſ-

tes, ſoyeries, larges étoffes & autres. Ce que les Anglois emporterent fut de beaucoup moins de valeur que ce qu'ils détruiſirent, cependant leur butin monta aſſés haut, puiſque l'argenterie, les piaſtres & le reſte de l'argent monoyé qu'ils y trouverent, excedoit trente millions ſterling, indépendamment des bagues, des bracelets, & des autres joyaux, dont on ne peut bien eſtimer la valeur. Le pillage qui tomba immédiatement entre les mains des matelots, fut auſſi très conſidérable, & ils n'en avoient pas encore fait, qui leur rapportât un auſſi gros profit.

Humanité de M. Anſon envers les priſonniers.

On a déja dit que tous les priſonniers faits dans différentes priſes, avoient été mis à terre ſur le rivage de Payta, & comme notre nation, (dit l'Auteur Anglois,) y acquit la plus grande réputation par l'humanité & la générosité que M. Anſon éxerça envers tous ceux qui tomberent entre ſes mains, il juge que cette circonſtance mérite qu'il s'y arrête. Entre ces priſonniers, il y avoit quelques perſonnes de diſtinction, particulierement un jeune homme d'environ dix-ſept ans, fils du Vice-Pré-

ANSON.
Ch. IX.
An. 1741.

ſident du Conſeil du Chili. Tous les naturels de ce pays avoient l'idée la plus terrible de la cruauté des Anglois, auſſi tous les priſonniers en montant à bord de leur Eſcadre parurent frappés de la plus vive terreur & de la plus grande inquiétude. Le jeune homme dont nous parlons, qui n'avoit jamais ſorti de la maiſon paternelle, déploroit ſa captivité dans les termes les plus touchants, regrettoit avec les plaintes les plus ameres, la perte de ſes pere & mere, de ſes freres & ſœurs & de ſon pays natal, pleinement perſuadé qu'il les avoit vus pour la derniere fois, & qu'il étoit deſtiné à paſſer le reſte de ſes jours dans une baſſe & cruelle ſervitude. Tous les autres priſonniers Eſpagnols penſoient de même ſur leur ſituation actuelle; M. Anſon employa conſtamment tous ſes efforts pour leur faire perdre ces impreſſions ſi accablantes, en faiſant dîner tour-à-tour à ſa table pluſieurs des principaux, autant qu'il avoit de place & en donnant les ordes les plus éxacts pour qu'ils fuſſent traités avec autant d'humanité que de décence. Malgré tous ſes ſoins on remarqua

que les deux ou trois premiers jours ils conserverent leurs craintes, s'imaginant que ce bon traitement se changeroit bien-tôt en quelque calamité qui leur étoit inconnue : mais quand ils furent bien convaincus de la sincérité du chef d'Escadre, ils marquerent la plus grande joie. Ce jeune homme en particulier, non seulement perdit toutes ses craintes, mais il conçut même la plus grande affection pour M. Anson, & parut prendre tant de plaisir à sa maniere de vivre si différente de tout ce qu'il avoit vu jusqu'alors, qu'on eut lieu de croire qu'il auroit préféré de faire un voyage avec lui en Angleterre, plutôt que d'être remis immédiatement dans son pays.

Reconnoissance des Espagnols.

Comme l'humanité du chef d'Escadre fut toujours constante & uniforme, elle donna aux prisonniers les sentiments les plus favorables pour toute la nation en général. La bonne opinion qu'ils en conçurent fut encore de beaucoup augmentée par la conduite que tint M. Anson, en laissant les Dames prises dans la Thérèse en possession de leur appartement, en empêchant tous ses gens

ANSON. Ch. IX. An. 1741.

d'approcher d'elles, & en permettant à leur pilote de demeurer comme leur gardien. Les Espagnols en furent d'autant plus surpris qu'il donna tous ces ordres sans avoir vû ces Dames, quoique les deux Demoiselles fussent très belles & que la plus jeune particulierement fut renommée pour sa beauté. Ces Dames furent si touchées des obligations qu'elles reconnurent lui avoir en cette occasion, qu'elles refuserent absolument de descendre à terre sur le rivage de Payta, avant qu'on leur eut permis d'aller à bord du Centurion faire une visite au chef d'Escadre, & lui marquer en personne leur reconnoissance. Tous les autres prisonniers quitterent les Anglois avec les plus fortes assurances de se souvenir toute leur vie du traitement généreux qu'ils en avoient reçu. Un Jésuite en particulier qui avoit été pris par M. Anson, & qui étoit un homme de distinction, fit ses remerciments des politesses que lui & ses compatriotes avoient trouvées à bord, en déclarant qu'il regarderoit toujours comme un devoir de rendre justice à M. Anson : il ajouta que les prisonniers

en avoient reçus un traitement si favorable qu'il lui seroit impossible de le jamais oublier, & que sa conduite envers les Dames étoit si extraordinaire qu'il doutoit qu'on put ajouter foi à ce qu'il en diroit, magré la confiance que devoit inspirer son caractere de prêtre. M. Walter observe encore « qu'ils apprirent depuis, que » le Jésuite & les autres prisonniers » n'avoient pas changé de ton depuis » qu'ils étoient sortis de leurs mains; » qu'ils avoient rempli Lima & tout » le Pérou des louanges du chef d'Es» cadre; & que le Jésuite en particu» lier interprêtoit en faveur de M. » Anson, dans un sens relâché & hy» pothétique, la croyance de son » Eglise, qui regarde comme impos» sible que les hérétiques soient sau» vés » (*).

Générosité du chef d'Escadre.

L'Escadre ayant mis à la voile de Payta le 16 de Novembre, vers minuit, M. Anson donna ordre le ma-

(*) On remarquera que ce sont les paroles d'un Ministre protestant que l'Auteur Anglois rapporte, & que ce Ministre ne parlant même que sur un oui-dire, son récit ne peut former aucun préjugé contre les sentimens du Prêtre Catholique.

ANSON. Ch. IX. An. 1741.

tin que les vaiſſeaux ſe ſéparaſſent pour chercher le Glouceſter. Il s'éleva des jalouſies entre ceux qui avoient été commandés pour le débarquement, & ceux qui étoient demeurés à bord, à cauſe du butin particulier fait à Payta. Les premiers le regardoient comme une récompenſe des riſques qu'ils avoient courus, & du courage qu'ils avoient marqué; mais les autres diſoient que ſi on leur en avoit laiſſé le choix, ils auroient préféré d'aller à terre plutôt que de demeurer ſur les vaiſſeaux; & que pendant que leurs camarades étoient à Payta, ils avoient eu une fatigue exceſſive, parce qu'il falloit qu'ils fuſſent toujours ſous les armes pour garder les priſonniers, dont le nombre excédoit le leur, & pour prévenir toutes les entrepriſes qu'ils auroient pu former dans une conjoncture auſſi critique. Ils ſoutenoient en même-temps que des forces ſuffiſantes à bord étoient auſſi néceſſaires au ſuccès de l'entrepriſe, que les actions de ceux qui avoient débarqué. Cette diſpute devint ſi vive, que le chef d'Eſcadre fut obligé d'interpoſer ſon autorité pour empêcher qu'elle n'eut des ſui-

tes facheuſes. Le lendemain de leur départ de Payta, il fit venir le matin tous les hommes ſur le demi-pont, s'adreſſa d'abord à ceux qui avoient été du débarquement, loua beaucoup leur bonne conduite, & leur fit ſes remerciments des ſervices qu'ils avoient rendus en cette occaſion. Il expoſa enſuite les raiſons alléguées par ceux qui étoient demeurés à bord, pour que le butin fût partagé également, & dit qu'il les trouvoit très juſtes, ainſi que l'attente de leurs camarades: après quoi il inſiſta à ce que non-ſeulement les ſimples hommes; mais même tous les Officiers qui avoient aidé à prendre la place, apportaſſent tout leur butin ſur le pont, pour être partagé ſans partialité entre tout l'équipage, à proportion des rangs: mais pour empêcher les murmures de ceux qui étant en poſſeſſion ne pouvoient être que mécontents de la diminution de leur part, M. Anſon ajouta, que pour encourager ceux qui à l'avenir pourroient être employés à de ſemblables ſervices, il abandonnoit ſa part entiere, & qu'elle ſeroit diſtribuée entre ceux qui avoient été détachés pour l'attaque de la place.

ANSON.
Chap. IX.
An. 1741.

Le Gloucester fait deux prises.

Cette affaire embaraſſante fut ainſi terminée à la ſatisfaction de tous les gens du vaiſſeau, à l'exception d'un petit nombre, incapables de connoître la force de l'équité, ou trop avares pour rendre ſans regret aucune partie de ce qu'ils avoient en leur poſſeſſion. Le lendemain matin ils virent le Glouceſter avec un petit bâtiment en toue, & apprirent du Capitaine Mitchel, que pendant toute la croiſiere il avoit fait ſeulement deux priſes; l'une d'un petit ſenau, dont la cargaiſon étoit compoſée de vin, d'eau-de-vie & d'olives dans des jarres, avec environ la valeur de ſept mille livres ſterling en argent : l'autre d'une grande barque que la barge du Glouceſter avoit priſe près de terre. Les priſonniers de cette barque leur avoient déclaré qu'ils étoient très pauvres, chargés ſeulement de coton; mais l'état dans lequel on les avoit vus, paroiſſoit prouver qu'ils étoient plus riches qu'ils ne le diſoient, puiſqu'on les trouva à dîner d'un pâté de pigeon & ſervis dans des plats d'argent. Cependant, l'Officier qui commandoit la Barge, en ouvrant pluſieurs jarres qui étoient à bord, & n'y trouvant réellement que du coton,

avoit été disposé à ajouter foi à leur déclaration, mais leur cargaison ayant été apportée sur le Gloucester, on avoit été agréablement surpris de trouver que ce n'étoit qu'un faux emballage, & que dans chaque jarre on avoit caché au milieu du coton une quantité considérable de doubles pistoles & de piastres, dont la valeur montoit à près de douze mille livres sterling. Ce trésor alloit à Payta, & appartenoit à des marchands, qui étoient les propriétaires de la plus grande partie de l'argent pris dans cette ville. Le Capitaine Mitchel avoit aussi eu en vue deux ou trois autres vaisseaux des ennemis qui lui avoient échapé, & il y avoit tout lieu de croire que l'un d'eux étoit d'une valeur immense.

M. Anson fait brûler deux de ses prises.

Le Centurion & sa prise étant alors réunis à l'escadre, il fut résolu de s'avancer le plus promptement qu'il seroit possible jusqu'aux parties méridionales de la Californie, ou jusqu'à la côte qui joint le Méxique, pour croiser contre le Gallion de Manille, qu'on savoit qui étoit en mer, chargé pour le port d'Acapulco. Comme on étoit alors au milieu du mois de No-

ANSON. Chap. IX. An. 1741.

vembre, & que ce vaisseau n'arrive ordinairement que vers la moitié de Janvier, les Anglois ne doutoient pas qu'ils ne fussent assez tôt dans cette croisiere pour l'enlever ; cependant ils jugerent nécessaire de faire de nouvelle eau à l'isle de Quibo, située à l'embouchure de la baye de Panama. Etant alors huit vaisseaux de compagnie, ils continuerent à faire voile au Nord ; mais quand ils furent arrivés au Cap Blanc, situé à quatre dégrés quinze minutes de latitude méridionale, ils reconnurent que le Solidad ne répondoit nullement à sa réputation de fin voilier, & que ce navire, ainsi que la Sainte Thérese rétardoient toute l'Escadre. Alors M. Anson ordonna d'en tirer tout ce qui pouvoit être de quelque usage pour les autres bâtiments, & ensuite il y fit mettre le feu. On donna les instructions nécessaires au Gloucester & aux autres prises, après quoi le Centurion continua sa route pour Quibo.

Il fait monter des pierriers aux hunes.

Le 22 au matin, ils virent l'isle de Plata ; à trois heures après midi, ils se trouvèrent à la vue de la pointe de Manta, & comme il y avoit une ville de même nom dans le voisinage

: Capitaine Mitchel prit cette occa-on de renvoyer plusieurs des pri-›nniers du Gloucester dans la barque spagnole. On occupoit alors pen-ant tout le jour les chaloupes à dis-ibuer des provisions aux prises, fin que chacun en put avoir pour six 10is. Comme on rapporta que l'un es vaisseaux de Manille étoit d'une rosseur prodigieuse, les charpentiers urent ordre d'attacher huit supports ır la grande hune, & sur celle de ıisène, qui fussent en état de pou-oir y monter des pierriers, afin de : mieux préparer à bien attaquer ce âtiment.

Le 23 ils passerent la ligne, & pen-ant qu'ils furent vers l'Isthme, non-eulement ils éprouverent un grand hangement de climat, mais ils eurent ussi des calmes fréquents, & des luyes abondantes, ce qui les obligea e calfeutrer les ponts & les côtés du Centurion, pour empêcher l'eau d'y ntrer.

Ils font de l'eau à Quibo.

Le 3 de Décembre au soir, ils jet-erent l'ancre à l'Isle de Quibo qu'ils rouvèrent très commode pour faire le l'eau & du bois, d'autant qu'il y des arbres tout près de l'endroit où

ANSON. Chap. IX. An. 1741.

monte la haute mer, & qu'un gros ruiſſeau d'eau fraîche coule ſur un rivage ſableux, d'où il tombe dans la mer, enſorte qu'ils ne furent gueres plus de deux jours à prendre le bois & l'eau qui leur étoient néceſſaires.

Deſcription de cette iſle.

Toute cette Iſle eſt de moyenne hauteur, à l'exception d'une partie, & la ſurface eſt couverte d'un bois continuel qui conſerve ſa verdure pendant toute l'année. Entr'autres arbres, on y trouve une grande quantité de Caſſiers, mais malgré la beauté du climat & l'ombre que les oiſeaux y trouveroient, on n'y voit que des Makaws, des Péruches & des Perroquets, mais les premiers y ſont en très grand nombre. Les animaux qu'on y trouve en plus grande quantité, ſont les Singes, les Guanos, & l'on en tue beaucoup pour les manger. Les Anglois y virent pluſieurs troupeaux de Daims, mais la difficulté de pénétrer dans les bois, les empêcha d'en approcher, & ils ne purent en tuer que deux pendant le temps qu'ils y demeurerent. Leurs priſonniers leur dirent que cette Iſle abondoit en Tigres, mais ils n'en rencontrerent aucun: on leur dit auſſi qu'on trouvoit

ouvent dans les bois un ſerpent très angereux, qu'on appelloit ſerpent olant qui s'élançoit des branches des rbres ſur les hommes ou ſur les bêtes ui ſe trouvoient à ſa portée, & que a piquûre étoit ordinairement ſuivie 'une mort inévitable La mer des environs de cette Iſle eſt infeſtée d'Alliators d'une groſſeur extraordinaire, x les gens remarquerent fréquemment une eſpece de poiſſon plat très ros, qui s'élance à une hauteur conidérable au-deſſus de l'eau. On jugea que c'étoit l'eſpece de poiſſon qu'on lit qui fait périr beaucoup de plongeurs qui pêchent les perles, en les embaraſſant de leurs nageoires quand ls remontent du fond de la mer. On lit auſſi que ces plongeurs s'armoient d'un couteau bien afilé, qu'ils enfonçoient dans le corps de cet animal, pour ſe dégager de ſes embraſſements.

Deſcription d'une caſcade naturelle.

Pendant que le Centurion étoit à l'ancre, le chef d'Eſcadre deſcendit dans une chaloupe, accompagné de quelques-uns de ſes Officiers, pour examiner une baye ſituée dans la partie ſeptentrionale, & il cotoya enſuite la côte orientale de l'Iſle. Partout où ils débarquerent dans cette

recherche, ils trouverent beaucou
d'eau excellente, & un terroir trè
fertile. Vers la pointe du Nord-Ef
ils découvrirent une cafcade naturell
qui leur parut furpaffer tout ce qu
l'art & l'induftrie des hommes a ja
mais fait de cette efpece. C'eft une ri
viere d'une eau tranfparente, larg
d'environ quarante toifes, qui roul
fes eaux fur une pente de près de cen
cinquante toifes de longueur. Le ca
nal par lequel elles coulent eft form
entiérement de roc, & les côtés ainf
que le fond font remplis de gros bloc
détachés, qui interompent fréquemment le cours de l'eau, enforte qu'en quelques endroits elle coule en nappes, d'un mouvement rapide, mais uniforme, au lieu qu'en d'autres elle monte par-deffus les rochers d'où elle tombe prefque perpendiculairement. Cette riviere eft bordée de très beaux bois, & même les groffes maffes de rochers qui paroiffent comme fufpendues fur les eaux, & qui par leurs différentes projections forment les inégalités du canal, font auffi couverts d'arbres d'une hauteur majeftueufe. Pendant que le chef d'Efcadre, & ceux qui l'accompagnoient

toientattentifs à remarquer les variétés infinies de toutes ces chutes d'eaux, es rocs & des bois, ils virent comme our augmenter la beauté du coup 'œil une volée prodigieuse de Macaws qui s'éleverent au-dessus du terein, & qui en planant & battant des îles aux environs, répandirent de outes parts l'éclat le plus brillant, par a réflexion du soleil sur leurs plumages variés.



CHAPITRE X.

Perles de l'Iſle de Quibo : épreuve des pêcheurs : bonne nourriture que donnent les tortues : préjugés des Eſpagnols au ſujet de ces animaux : les Anglois ſont une priſe médiocre : ils prennent une lumiere de terre pour le vaiſſeau de Manille : ils demeurent en croiſiére : Ils prennent un canot pour avoir des nouvelles du Gallion : ils apprennent qu'il eſt arrivé à Acapulco : leur eſpérance de le prendre au retour : Origine du commerce entre Manille & Acapulco : quelle fut la ligne de démarcation : ſon utilité pour empêcher les diſputes entre les deux couronnes : grand commerce de Manille : voyage de cette Iſle à Acapulco.

ANSON. Chap. X.

An. 1741

Perles de l'Iſle de Quibo.

EN parcourant l'Iſle dont nous venons de parler dans le chapitre précédent, les Anglois ne virent aucuns habitants, mais ils trouverent pluſieurs huttes ſur le rivage, & en différents endroits ils remarquerent de gros monceaux

ceaux de belle nacre de perle laïssés par les pêcheurs de Panama, qui viennent souvent en cet endroit pendant l'été. Ils y vont chercher des huitres à perles, qu'on trouve par-tout dans la baye de Panama, mais elles sont en si grand nombre à Quibo, qu'en avançant un peu dans la mer, un homme peut aisément en arracher du fond. Ces huîtres sont ordinairement très grandes, & quelques-uns des Officiers en ouvrirent par curiosité pour en goûter, mais ils les trouverent dures & de mauvais goût. Il faut les aller chercher à une profondeur considérable, & celles qu'on trouve près du rivage, quoique de la même espéce, ne contiennent que très peu de perles, & très petites. On prétend aussi que les perles participent de la qualité du fond sur lequel se tient l'huître, ensorte que si ce fond est vaseux, les perles sont obscures & d'une eau terne.

ANSON. Ch. X.

An. 1741.

Epreuves des pêcheurs.

Le soin de pêcher les huîtres à une grande profondeur, pour y trouver les perles, est donné aux esclaves négres, dont les habitants de Panama & de la côte voisine entretiennent un grand nombre. On dit qu'on ne les

ANSON. Ch. X. An. 1741.

regarde comme de bons pêcheurs, que quand ils ſont reſtés aſſez long-temps ſous l'eau pour que le ſang leur ſorte par la bouche, par le nez & par les oreilles, mais quand ils ont une fois ſouffert cette épreuve, on prétend qu'ils plongent enſuite avec beaucoup plus de facilité. Ils ne craignent point qu'il leur arrive aucun accident de cette violence faite à la nature, puiſque le ſang s'arrête de lui-même, & qu'il ne leur arrive jamais de ſe trouver une ſeconde fois dans le même état.

Bonne nourriture que donnent les Tortues.

Si les huîtres à perles ne ſont pas bonnes à manger, on eſt bien récompenſé de ce déſagrément par les tortues que la mer fournit à cette Iſle, & qui ſont en très grand nombre & excellentes. On en compte ordinairement de quatre eſpeces, les têtes lourdes, les caouannes, les carets, & les vertes. Les deux premieres eſpeces ſont mauvaiſes & mal ſaines; les carets qui donnent les plus belles écailles ſont meilleures que les autres, ſans être bien excellentes, mais la tortue verte eſt généralement eſtimée des Officiers & des matelots comme un manger délicieux. Les Anglois eurent la preuve la plus convaincante

que cette nourriture eſt très ſaine, puiſqu'ils ne mangerentpreſque autre choſe pendant près de quatre mois, ſans que leur ſanté en fut altérée. Ils en prenoient dans cette Iſle autant qu'il leur plaiſoit, ſans aucune difficulté : comme ces animaux ſont amphibies, ils vont à terre faire leurs œufs qu'ils dépoſent ordinairement dans un grand trou qu'ils font dans le ſable, un peu au-deſſous de la marque de la haute mer; ils les couvrent enſuite, & les laiſſent, pour que la chaleur du ſoleil les faſſe éclore. Pluſieurs hommes alloient ſur le rivage, où ils n'avoient autre choſe à faire que de tourner ces tortues ſur le dos, ce qui les empêchoit de s'en aller, & ils les prenoient enſuite quand ils le vouloient. Ils eurent par ce moyen des proviſions en abondance, tout le temps qu'ils demeurerent dans cette Iſle, & ils en emporterent en mer une grande quantité, ce qui fournit à tout l'équipage une nourriture très ſaine & de très bon goût. Elles peſoient environ deux cents livres chacune, & celles qu'ils emporterent leur durerent juſqu'à ce qu'ils en trouvaſſent de nouvelles ſur la côte du

ANSON.
Chap. X.
An. 1741.

Mexique, où ils en virent fréquemment dans le haut du jour, qui dormoient en flottant ſur la ſurface de la mer. Quand ils en découvroient, ils envoyoient ordinairement une chaloupe avec un bon plongeur qui s'enfonçoit dans la mer, quand il étoit à quelques toiſes de la tortue. Il s'avançoit du côté de la queue, montoit ſur l'écaille qu'il ſaiſiſſoit, & en preſſant les parties poſtérieures il éveilloit cet animal : alors la tortue en remuant les pieds ſe ſoutenoit elle-même avec le plongeur, par ce mouvement, juſqu'à ce que la chaloupe étant près d'elle, on enlevoit en même-temps l'homme & la tortue. Ils n'en manquerent jamais pendant les quatre mois qu'ils furent en mer, après le temps dont nous parlons, & ils remarquerent que dans les ſept mois qui s'écoulerent depuis leur départ de Juan-Fernandez juſqu'à leur arrivée dans le port de Chequetan, il ne mourut ſur toute l'Eſcadre que deux hommes, preuve inconteſtable que la chair de tortue dont ils ſe nourrirent, comme nous l'avons déja dit, pendant les quatre derniers mois eſt au moins une nourriture non malfaiſante, & peut être même très ſalutaire.

On doit être ſurpris de ce que malgré la rareté des autres proviſions en pluſieurs parties de la côte dela mer du Sud, une nourriture d'auſſi bon goût, auſſi ſaine & auſſi abondante que celle des tortues, ſoit regardée par les Eſpagnols comme très malſaine, & preſque comme un poiſon. M. Anſon avoit ſur ſon Eſcadre pluſieurs Indiens & quelques Negres qu'il avoit pris pour aider à la manœuvre des vaiſſeaux, & ces gens remplis des préjugés du pays qu'ils habitoient, marquoient le plus grand étonnement de voir les Anglois manger des tortues, étant bien perſuadés que cet aliment leur deviendroit mortel. Quand ils virent qu'il n'en mouroit aucun, & qu'ils n'avoient pas la plus légere incommodité en continuant d'en faire uſage, ils ſe hazarderent à en goûter quoique ce fut d'abord avec grande répugnance, & en petite quantité; mais cette répugnance s'étant diſſipée peu à peu, ils y prirent enfin tant de goût, qu'ils préférerent cette nourriture à toute autre, & qu'ils ſe féliciterent réciproquement des bons & abondants repas qu'ils pourroient ſe

ANSON.
Ch. X.
An. 1741.

Préjugés des Eſpagnols au ſujet de ces animaux.

ANSON. Chap. X.

An. 1741.

Les Anglois font une prise médiocre.

procurer quand ils feroient de retour en leur pays.

Les Anglois quitterent cette iſle le matin du 9 de Décembre, après y être demeurés ſeulement trois jours, & ils ſe remirent en mer pour chercher le Gloucester qui s'étoit ſéparé d'eux à leur arrivée. Le lendemain ils découvrirent une petite voile, lui donnerent la chaſſe & s'en rendirent bientôt maîtres. C'étoit une barque de Panama, nommée le Jeſus de Nazareth ; elle n'avoit à bord qu'un tonneau de ſel de roche, un peu de fil de caret, & la valeur de trente ou quarante livres ſterling en argent. Le 12 de Décembre ils retrouverent le Gloucester dont le grand mât s'étoit rompu, & coulerent à fond le Jeſus de Nazaret. Le chef d'Eſcadre donna de nouvelles inſtructions aux Capitaines des vaiſſeaux de guerre, & aux commandants des priſes, ſur le rendez-vous où ils devoient ſe trouver, & le cours qu'ils devoient tenir, en cas de ſéparation, afin de ſe rendre avec toute la diligence poſſible au Nord du port d'Acapulco. Lorſque ces ordres eurent été donnés à tous les vaiſſeaux, ils ne douterent pas d'abord qu'ils

n'arrivassent promptement aux stations qui leur étoient assignées pour croisiére, par ce qu'ils comptoient sur les vents alisés ; mais à leur grand chagrin, ils furent retenus près d'un mois par des temps orageux, par des calmes où ils ne pouvoient faire aucun cours, & par des pluyes furieuses, jusqu'à ce qu'ils commencerent à désespérer de réussir dans leur grand projet d'enlever le gallion de Manille. Ces contre-temps les jettoient tous dans le découragement, mais leurs espérances se renouvellerent bientôt par le changement de vent qui leur devint favorable. Alors le Centurion prit le Carmelo à la toue, & le Glocester en fit de même du Carmin : le vent qui souffloit du Nord-Est continua le lendemain, si frais & si constant, qu'ils ne douterent pas que ce ne fut le vrai vent alisé. Leurs espérances augmenterent de plus en plus, & quoique le temps ordinaire de l'arrivée du Gallion à Acapulco fut passé, ils eurent assez peu de raison pour se flatter qu'il auroit été retardé dans sa traversée par quelque accident.

Ils prennent une lumiere de terre pour le vaisseau de Manille.

Le 26 de Janvier 1742, étant au Nord d'Acapulco, ils changerent de

ANSON. Ch. X. An. 1742.

cours, & porterent à l'Eſt, dans l'intention de gagner la terre où ils comptoient arriver le 28, mais quoique l'air fut très ſerein, ils ne purent la découvrir. Vers dix heures du ſoir, le Centurion vit une lumiere du côté de bas-bord, & la priſe du Tryal qui étoit environ un mille en avant, donna le ſignal qu'elle voyoit une voile. Perſonne ne doutant à bord que cette lumiere ne fut dans quelque vaiſſeau, ils furent tous animés par la perſuaſion que c'étoit le Gallion de Manille, & leur ardeur fut encore augmentée par l'idée qu'il y en avoit deux au lieu d'un, s'imaginant que la lumiere qu'ils voyoient étoit au mât d'un bâtiment, pour ſervir de fanal à ſon conſor. Le Centurion laiſſa aller le Carmelo, & fit force de toutes ſes voiles, en donnant le ſignal au Gloucefter pour qu'il en fit de même. Ils chaſſerent ainſi cette lumiere, dans l'attente de pouvoir engager le combat une demi-heure après: quelquefois ils penſoient qu'elle étoit à un mille de diſtance, & d'autres fois, qu'elle étoit à la portée du canon. Quelques-uns même des gens à bord aſſurerent poſitivement qu'ils diſtin-

guoient clairement les voiles. Le Chef d'Eſcadre étoit lui-même ſi bien aſſuré de l'atteindre en peu de temps, qu'il envoya ſon Lieutenant qui commandoit entre les ponts, avec ordre de faire charger tous les gros canons de deux boulets, pour la premiere bordée, & enſuite d'un boulet & d'une grape de raiſin. Il lui dit expreſſément de ne pas ſouffrir qu'il fut tiré un ſeul coup avant d'en recevoir l'ordre, & ajoûta qu'il ne vouloit le donner que lorſqu'il ſeroit à la portée du piſtolet des ennemis. Dans cette attente continuelle, & toujours avec une nouvelle ardeur, ils perſévérerent dans leur chaſſe durant toute la nuit, comptant à chaque quart d'heure qu'ils alloient joindre le vaiſſeau de Manille, dont ils calculoient déja les richeſſes qu'ils faiſoient monter entre les deux conſors à pluſieurs millions: mais au point du jour ils reconnurent à leur grand chagrin que toute leur ardeur & toutes les meſures qu'ils avoient priſes étoient occaſionnées par un feu qui brûloit ſur une montagne, qui dura encore quelques jours, & qui vraiſemblablement n'étoit autre choſe que du chaume ou des bruyeres qu'on

ANSON. Ch. X.

An. 1742.

Ils demeurent en croisiere.

avoit allumées pour quelques opérations d'agriculture.

Ils commencerent alors à douter si le Galion de Manille étoit arrivé ou non, mais en interrogeant les prisonniers qu'ils avoient à bord, ceux-ci les assurerent que ce bâtiment arrivoit quelquefois à Acapulco après le milieu de Février. Ils ajoûterent que le feu qui avoit paru sur le rivage étoit une preuve que le Gallion tenoit encore la mer, parce qu'on avoit coutume d'allumer ainsi des feux pour servir à le diriger quand il arrivoit plus tard que de coutume. Ces discours leur furent si agréables, qu'ils résolurent de continuer à croiser encore quelque temps, & ils distribuerent leurs vaisseaux à douze lieues de la côte, de façon qu'il étoit impossible d'y arriver sans être découvert. Ils demeurerent ainsi en croisiere durant plusieurs jours, sans voir ce Gallion, & commencerent à croire qu'il avoit gagné le port ; mais ils désiroient ardemment d'avoir quelques nouvelles positives, afin de se déterminer ou à chercher un port pour se rafraîchir, ou à demeurer plus long-temps en croisiere.

ANSON. Chap. X. An. 1742.

Ils prennent un canot pour avoir des nouvelles du Gallion.

En conſéquence, le 12 de Février M. Anſon envoya la barge chercher le port d'Acapulco, pour découvrir ſi le Gallion y étoit entré. Elle revint le 19, & les Officiers dirent au Chef d'Eſcadre qu'ils avoient découvert le port, & qu'ayant gagné l'Iſle qui eſt à l'entrée, ils étoient demeurés en ſuſpens ſur ce qu'ils devoient faire : que lorſqu'ils doutoient encore ſi l'endroit qu'ils voyoient étoit réellement celui qu'ils cherchoient, ils avoient apperçu une lumiere près de la ſurface de l'eau ; qu'ils s'étoient auſſi-tôt mis ſur leurs rames, avec le moins de bruit qu'il leur avoit été poſſible, & avoient trouvé que c'étoit un bateau de pêcheurs qu'ils avoient ſurpris avec trois négres qui y étoient: que ces gens avoient d'abord voulu ſauter dans la mer, mais qu'ils les en avoient empêchés en leur préſentant un fuſil, ce qui les avoit portés à ſe ſoumettre, & qu'on les avoit pris dans la barge : qu'on avoit enſuite conduit le canot devant un rocher où il devoit néceſſairement être briſé en pieces par la violence de la mer, ce qu'on avoit fait pour tromper ceux qui pourroient aller à la recherche

ANSON. Chap. X. An. 1742.

Ils apprennent son arrivée à Acapulco.

de ce canot, afin que ne trouvant autre chose que des débris, ils pensassent que ceux qui le montoient avoient péri dans les flots.

M. Anson ayant ces trois négres en sa possession, fut bientôt instruit de l'objet principal qui le tenoit en suspens depuis si long-temps. Ils lui dirent que le Gallion étoit arrivé à Acapulco le 9 de Janvier, vieux style, mais ils firent renaître ses espérances, en ajoûtant que le Viceroi du Mexique par une proclamation avoit ordonné que ce bâtiment partiroit d'Acapulco le 14 de Mars, après avoir fait de l'eau & pris des provisions. Cette nouvelle causa la plus grande joye à tous les équipages qui ne doutoient plus que ce bâtiment ne tombât entre leurs mains. Il leur auroit été beaucoup plus avantageux de s'en rendre maîtres au retour, que de l'avoir pris avant son arrivée, parce-qu'il auroit eu à bord l'argent provenant de la vente de la cargaison, ce qui leur auroit été plus profitable que la cargaison même, dont la plus grande partie ne leur auroit été d'aucun usage, & dont ils n'auroient jamais pu disposer aussi avantageusement

qu'elle devoit avoir été vendue à Acapulco.

An. 1742.

Leur espérance de le prendre au retour.

Les Anglois virent donc alors renaître toutes leurs espérances de se rendre maîtres du Gallion de Manille, dont la riche cargaison animoit de plus en plus l'ardeur de tous les gens de l'Escadre : aussi n'eurent-ils plus d'autres vûes dans tout le reste de cette expédition que celle de s'en emparer. Cet objet étant de la plus grande importance, il ne sera pas inutile que nous nous étendions sur la nature du commerce qui se fait par le moyen de ces vaisseaux entre la ville de Manille & le port d'Acapulco.

Origine du commerce entre Manille & Acapulco.

Vers la fin du quinziéme siécle, la découverte de nouveaux pays & de nouvelles branches de commerce, fut la passion dominante de tous les Princes Européens. Ceux qui s'engagerent le plus avant & avec le plus de bonheur dans ces découvertes, furent les Rois d'Espagne & de Portugal. Le premier découvrit l'immense & riche pays de l'Amérique, pendant que le second, en doublant le cap de bonne-Espérance, ouvrit à ses flottes un passage pour aller aux parties méridionales de l'Asie, qu'on

ANSON. Chap. X.

An. 1742

nomme ordinairement les Indes orientales. Il forma des établissements dans cette partie du globe, ce qui le rendit maître d'un grand nombre de manufactures, & de productions naturelles qu'on y trouve abondamment, & qui depuis quelques siecles font le plaisir & l'étonnement des nations les plus policées & les plus adonnées au luxe.

Quelle fut la ligne de démarcation

Quoique les vûes de ces deux puissances se fussent tournées vers différentes parties du globe, elles devinrent excessivement jalouses l'une de l'autre, par la crainte des entreprises réciproques sur leurs possessions. Pour calmer leurs inquiétudes, & pour les mettre en état d'étendre avec plus de tranquillité la foi catholique dans ces climats éloignés, le Pape Alexandre VI. accorda à la couronne d'Espagne la propriété & la domination sur tous les pays déja découverts ou qu'on découvriroit à l'avenir, jusqu'à cent lieues à l'Ouest des Isles Açores, laissant tous les pays inconnus à l'Est de ces limites, à l'industrie & aux recherches des Portugais. Ce fut ce qu'on nomma alors la ligne de démarcation; mais du consentement des deux na-

ons, ces bornes furent ensuite re-
ulées à deux cents cinquante lieues
lus à l'Oueſt, & l'on penſa qu'au
noyen de ce réglement, les ſemences
e toutes diſputes ſeroient détruites
our toujours.

Son inutilité pour empêcher les diſputes entre les deux couronnes.

L'événement ne répondit pas à ce
u'on avoit eſpéré : on n'avoit pas
révu que les Eſpagnols, en pouſſant
eurs découvertes à l'Oueſt, & les
Portugais à l'Eſt, ſe rencontreroient
la fin, ce qui occaſionneroit de
ouvelles brouilleries. C'eſt ce qui
rriva quelques années après : Fer-
inand Magellan, Officier au ſervice
u Roi de Portugal, étant dégoûté de
a conduite de cette Cour, paſſa au
ervice du Roi d'Eſpagne : comme il
toit très habile, il déſiroit ardem-
nent de ſignaler ſes talents par quelque
ntrepriſe importante, pour faire con-
oître à ſes premiers maîtres l'eſtime
u'ils auroient dû faire d'un homme de
on mérite; dans cette vûe il perſuada à
a Cour d'Eſpagne de pouſſer ſes décou-
ertes à l'Oueſt, ce qui lui donneroit
ndubitablement le droit d'acquérir
a propriété, & le commerce des iſles,
'où viennent les épices. Ce projet
yant été approuvé par le Monarque

ANSON. Chap. X. An. 1742.

Eſpagnol, Magellan mit à la voile du port de Seville, en l'année 1519. Ses forces conſiſtoient en cinq vaiſſeaux, & en deux cents trente-quatre hommes, avec leſquels il dirigea ſon cours vers la côte de l'Amérique méridionale : il en ſuivit le rivage, & vers la fin d'Octobre de l'année 1520, il eut le bonheur de découvrir le détroit qui porte ſon nom, ce qui ouvrit un paſſage pour pénétrer dans l'Océan pacifique.

La premiere partie de ſon projet étant ainſi heureuſement remplie, il remit à la voile, après être demeuré quelque temps ſur la côte du Pérou, & continua à diriger ſon cours à l'Oueſt, dans l'intention de rencontrer les Iſles des Epices. Dans ce long cours, il découvrit d'abord les Iſles des Larrons, autrement nommées Iſles Mariannes, & continuant ſa navigation, il parvint enfin aux Iſles Philippines qui ſont à l'extrêmité orientale de l'Aſie ; mais ayant deſcendu hoſtilement, il fut tué dans une eſcarmouche contre les Indiens. Nous avons rapporté l'hiſtoire de ſes découvertes dans le troiſiéme Tome de cet ouvrage, & nous n'en donnons ici

u'une légere idée, pour lier les faits elatifs à notre objet actuel.

An. 1742.

La mort de Magellan renversa le projet principal qui étoit de se rendre naître de quelques-unes des Isles des Epices : ceux qui lui succéderent dans e commandement, se contenterent l'y aborder, & d'acheter une petite quantité d'épiceries des indiens. Ensuite ils revinrent en Europe, en faisant le tour du Cap de bonne-Espérance, & leur vaisseau fut le premier qui ût jamais parcouru la circonférence u globe terrestre, ce qui servit à dénontrer par une expérience incontestable la réalité du systême si longtems en dispute, sur la figure sphérique de la terre.

Grand commerce de Manille.

Quoique les Espagnols n'eussent acquis dans ce voyage la propriété d'aucunes des Isles des Epices, la découverte des Philippines fut jugée trop importante, pour être négligée. Comme lles sont très proches des Isles des Epices, & très bien situées pour faire un ommerce avec la Chine & les Indes : a communication fut bientôt établie, & maintenue avec la plus grande attention entre ces Isles & les colonies Espagnoles, de la côte du Pérou. La

ANSON. Chap. X. An 1742.

ville de Manille qu'on bâtit dans l'Isle de Luconia, la principale des Philippines, devint en peu de temps la foire pour toutes les marchandises des Indes, qui y furent achetées par les habitants, & qu'on envoya tous les ans dans la mer du Sud, où elles furent vendues pour leur compte. Comme les retours de ce commerce à Manille se faisoient particuliérement en argent, cette place devint peu-à-peu très opulente & très considérable; le commerce y augmenta même à un tel point, qu'il mérita l'attention de la Cour d'Espagne, & qu'il fut souvent réglé & limité par des Edits émanés du trône.

Voyage de cette isle à Acapulco.

Dans les commencements de ce commerce, on le faisoit du port de Callao à la ville de Manille, & les vents alisés favorisoient continuellement le voyage. Quoique ces places soient à trois ou quatre mille lieues l'une de l'autre, on n'étoit quelquefois pas deux mois en route: mais le retour de Manille étoit très long & très difficile, & l'on prétend que quelquefois on y a employé plus de douze mois, parce que les navigateurs se tenoient dans l'éten-

ue des mêmes vents, qui leur étoient
lors contraires. Ils ont depuis aban-
onné cette route, par l'avis d'un Jé-
uite, qui leur persuada de faire cours
u Nord jusqu'à ce qu'ils fussent hors
e la portée de ces vents & de se
ervir ensuite de ceux d'Ouest, qui
egnent en général dans les hautes
atitudes, pour gagner la côte de Ca-
lifornie. On suit la même navigation
depuis plus de cent quatre-vingt ans,
& c'est en s'attachant à ce nouveau
plan, ainsi que pour accourcir la lon-
gueur du cours, tant en allant qu'en
revenant, qu'on a transporté l'entre-
pôt du commerce d'exportation &
d'importation avec Manille, de Cal-
lao, sur la côte du Pérou, au port
d'Acapulco, sur celle du Méxique.

Tels ont été les commencements,
& pour ainsi dire l'enfance de ce com-
merce; mais son état actuel étant ce
qui nous intéresse le plus, il est néces-
saire d'entrer dans quelque détail,
en commençant par la description
de l'Isle de Luconia ou Luçon, ainsi
que du port de la baye de Manille.



CHAPITRE XI.

Description de l'isle de Luçon : de la ville de Manille : son commerce : restrictions qu'on y a mises : tort que ce commerce fait à celui d'Europe : force des vaisseaux de Manille : navigation de Manille à Acapulco : Comment on se renouvelle d'eau en route : mauvaise conduite de cette navigation : signes qui servent à en corriger le journal : missions de la Californie : attention des Missionaires pour le Gallion de Manille : mauvais air d'Acapulco : retour du Gallion : feux qu'on entretient aux isles des Larons pour lui servir de signaux.

ANSON. Chap. XI.

AN. 1742.

Description de l'isle de Luçon.

QUoique l'Isle de Luçon soit située à quinze dégrés de latitude Septentrionale, on la regarde comme un pays très sain, & l'on prétend qu'on y trouve la meilleure eau qui soit au monde. Elle produit tous les fruits des pays chauds, & il y a une grande quantité d'excellents che-

aux, dont on croit que l'origine ient anciennement d'Eſpagne. Cette ſle eſt ſituée très avantageuſement our le commerce de la Chine & des ndes : la baye & le port de Manille u'on trouve dans la partie Occiden- ale ſont peut-être les plus dignes de emarque qu'il y ait dans tout le mon- le. La baye eſt un grand baſſin circu- aire, de près de dix lieues de diamê- re, preſque entierement enclos dans es terres : & à l'Eſt de cette baye eſt a ville de Manille, très grande, très euplée & bien fortifiée. Le port par- iculier de cette ville nommé Cabite, ſt environ à deux lieues plus au Sud : 'eſt dans ce port que mouillent tous es bâtiments deſtinés pour le com- nerce d'Acapulco.

De la ville de Manille.

La ville de Manille eſt bâtie en un ieu très ſain & bien aroſé : toutes es campagnes voiſines abondent en ruits & ſont très-fertiles ; mais com- ne le principal objet de cette ville ſt ſon commerce d'Acapulco, elle a uelque déſavantage par la difficulté le gagner la mer du côté de l'Eſt.

Son commerce.

Le commerce que fait cette place vec la Chine & différentes parties les Indes, conſiſte particulierement

Anson. Chap. XI. An. 1742.

dans les marchandiſes qui ſont de dé-
bit pour les Royaumes du Méxiqu
& du Pérou. On y tranſporte de
Epices, toutes ſortes de ſoyeries o
en nature, ou travaillées; mais prin-
cipalement des bas de ſoye, don
on dit qu'on charge annuellemen
ſur le gallion environ cinquante mil-
le paires, une grande quantité d'é-
toffes des Indes, telle que des mouſ-
ſelines & des toiles de coton pein-
tes, qu'on porte beaucoup en Amé-
rique & d'autres articles moins im-
portants, comme de l'orfévrerie &
d'autres ouvrages que des Ouvrier
Chinois font à Manille. Toutes ce
marchandiſes ſont raſſemblées dan
cette ville, d'où on les tranſport
chaque année en un ou pluſieurs vai
ſeaux d'Acapulco, dans le Royau-
me du Méxique.

Reſtriction qu'on y a miſe.

Il faut cependant obſerver que c
commerce n'eſt pas libre pour tou
les habitans de Manille, mais qu'i
eſt reſtraint par quelques reglements
particuliers. Les vaiſſeaux qu'on y
employe appartiennent au Roi d'Eſ-
pagne, qui paye les Officiers & le
gens d'équipage; la charge eſt par-
tagée en un certain nombre de ba-

lots tous de même grandeur, diſtribuée entre les couvents de Manille, & les Jéſuites en ont la plus forte partie, qui eſt deſtinée au ſoutien de leurs miſſions. Ces Communautés ont le droit d'embarquer autant de marchandiſes ſur le vaiſſeau de Manille que les balots en peuvent contenir, & quand elles ne veulent pas faire ce commerce par elles-mêmes, elles ont la faculté de vendre ce privilege à d'autres. Les marchands auxquels les Religieux cedent leur portion, manquent aſſez ordinairement de fonds & il eſt fort ordinaire que les couvents leur prêtent des ſommes conſidérables à la groſſe avanture.

La cargaiſon ne peut exceder une certaine ſomme, fixée par les Edits du Roi, & l'on prétend qu'ils la bornent à ſix cents mille piaſtres; mais il eſt certain qu'on paſſe de beaucoup cette ſomme & qu'il n'y a pas d'année où la charge ne vale près de trois millions de piaſtres.

Tort que ce commerce fait à celui d'Europe.

Par ce que nous venons de dire, il eſt évident que la plus grande partie du tréſor qui revient d'Acapulco à Manille ne demeure pas dans cette place, & qu'il eſt diſperſé en divers

ANSON.
Chap. XI.
An. 1742.

endroits des Indes. Toutes les Puiſſances Européennes ont jugé qu'il étoit de la bonne politique de tenir toujours leurs colonies d'Amérique dans une dépendance immédiate de la nation d'où elles tirent leur origine, ſans leur permettre de faire directement aucun commerce lucratif avec d'autres pays. C'eſt ſur ce fondement qu'on a préſenté à la Cour d'Eſpagne pluſieurs remontrances, contre le commerce des Indes, ouvert par ce canal avec les Royaumes du Pérou & du Méxique. On a repréſenté qu'il faiſoit un tort conſidérable aux manufactures de ſoye de Valence & des autres parties de l'Eſpagne, & qu'il faiſoit tomber de beaucoup le prix des toiles apportées de Cadix, d'autant que les ſoyes de la Chine qui alloient preſque directement à Acapulco, pouvoient être données à un prix beaucoup plus bas que celles des manufactures d'Europe de même qualité; & que les cotons de la côte de Coromandel empêchoient totalement l'uſage des toiles de nos climats. C'eſt ainſi que le commerce de Manille rend les Royaumes du Méxique & du Pérou moins dépendants de l'Eſpagne

gne qu'ils ne le devroient être pour les marchandises qui leur sont nécessaires, ce qui tire en même temps de ce Royaume une grande quantité d'argent, dont la plus grande partie passeroit en Espagne, soit pour le payement des marchandises d'Europe, soit pour le bénéfice des négocians Espagnols, au lieu que le seul avantage que procure ce commerce étranger est d'enrichir les Jésuites & un petit nombre de particuliers, qui résident à l'autre extrêmité du monde. Ces raisons firent tant d'impression sur Dom Joseph Patinho premier Ministre d'Espagne, prévenu favorablement pour la société, qu'en 1725 il résolut d'abolir ce commerce, & d'empêcher qu'il fut introduit aucunes marchandises des Indes dans les ports Espagnols d'Amérique, excepté celles qui y seroient transportées dans les vaisseaux de régistre d'Europe; mais les intrigues puissantes des Jésuites, empêcherent l'éxécution de ce projet.

Force des vaisseaux de Manille.

Ce commerce de Manille à Acapulco, ainsi que le retour, se fait par moyen de deux ou trois vaisseaux, qui partent de Manille vers le mois de Juillet, & qui arrivent à Acapul-

ANSON. Chap. X. An. 1742.

co, en Décembre, Janvier, ou Février. Quand ils ont disposé de leurs effets, ils repartent pour Manille ordinairement en Mais, & ils y arrivent presque toujours au mois de Juin, ensorte que ce voyage est environ d'un an. Par cette raison, quoiqu'il n'y ait souvent qu'un vaisseau d'employé, il y en a un autre prêt à remettre en mer quand le premier arrive : aussi les marchands de Manille ont toujours trois ou quatre bons vaisseaux, équippés, pour que le commerce ne soit point arrêté s'il survenoit quelque accident. On prétend que le plus grand de ces vaisseaux n'est gueres moindre qu'un de nos navires de guerre du premier rang, & il faut qu'il soit réellement d'une grosseur étonnante, puisque lorsqu'on l'employa à croiser contre les Anglois pour troubler leur commerce à la Chine, il avoit à bord douze cents hommes. Les autres bâtiments, quoique beaucoup inférieurs à celui-ci sont cependant du port de douze cents tonneaux, ont à bord depuis quatre cents hommmes jusqu'à six cents, y compris les passagers, & sont montés de cinquante

ANSON. Chap. XI.

An. 1742.

ſortes pieces de canon. Tous ces bâtiments ſont des vaiſſeaux de Roi ; le Monarque donne les commiſſions aux Officiers, & les paye ; il y a ordinairement un des Capitaines qui a le titre de Général & qui porte l'étendard Royal d'Eſpagne au grand mât.

Navigation de Manille à Acapulco.

Après avoir donné la deſcription du port de Manille & des vaiſſeaux qu'on y employe, il eſt néceſſaire d'entrer dans quelque détail de ce qui concerne leur navigation. Lorſque le bâtiment eſt chargé, & qu'il eſt bien équippé pour la mer, il met à la voile ordinairement du port de Cabite vers le milieu de Juillet, en profitant de la mouſſon d'Oueſt qui règne preſque toujours dans ce temps pour gagner la haute mer ; mais la navigation eſt ſi difficile pour ſortir du Boccardero qui eſt à l'Eſt, que le mois d'Août ſe paſſe quelquefois avant qu'il ſoit hors des terres. Quand il eſt ſorti de ce paſſage & qu'il eſt dégagé des Iſles, il prend ſon cours de l'Eſt au Nord pour gagner la latitude au moins de trente dégrés, où il eſpere trouver des vents d'Oueſt, qui le conduiſent à la côte de Californie.

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

Il eſt remarquable que ſuivant le témoignage de tous les navigateurs Eſpagnols, il n'y a aucun port, ni même aucune rade où l'on puiſſe relacher entre les Iſles Philippines & la côte de Californie, ou celle du Méxique; enſorte que le vaiſſeau de Manille ayant perdu la terre de vue, ne jette plus l'ancre juſqu'à ce qu'il arrive ſur la côte de Californie, & ſouvent même juſqu'à ce qu'il en ait atteint l'extrêmité la plus méridionale: mais comme ce voyage dure rarement moins de ſix mois, & que le vaiſſeau eſt très chargé de marchandiſes & d'hommes, on doit être ſurpris de ce qu'il peut conſerver une proviſion ſuffiſante d'eau fraîche pour un temps auſſi long: le moyen qu'on employe pour la renouveller eſt très ſimple, & mérite d'être particuliérement décrit.

Comment on ſe renouvelle d'eau en route.

Tous ceux qui connoiſſent les uſages des Eſpagnols dans la mer du Sud, ſavent qu'ils conſervent leur eau à bord des vaiſſeaux non dans des tonneaux; mais dans des jarres de terre, qui reſſemblent aſſés aux grandes jarres ou cruches où l'on met ſouvent de l'huile en Europe. Lorſque le vaiſ-

ſeau de Manille ſe met en mer, il prend à bord une quantité d'eau beaucoup plus conſidérable qu'il n'en pourroit tenir entre les ponts, & les jarres qui la contiennent ſont ſuſpendues aux haubans & aux étais, ce qui paroît aſſés extraordinaire quand on les regarde de loin. Un des avantages de ces jarres eſt qu'elles ſont beaucoup plus aiſées à manier que les futailles, & qu'elles ſont moins ſujettes au coulage, à moins qu'on ne les caſſe : cependant il eſt évident qu'on ne pourroit conſerver une proviſion d'eau pour ſix mois, ni même pour trois dans un bâtiment auſſi chargé, par quelque moyen que ce fut ; & que ſi l'on n'avoit pas un autre ſecours cette navigation ſeroit abſolument impraticable. Les Eſpagnols ont donc une reſſource, mais à la premiere reflexion, elle ſemble ſi peu aſſurée qu'on eſt ſurpris de voir un ſi grand nombre d'hommes s'expoſer à périr de la mort la plus cruelle, dans l'attente d'un événement auſſi peu certain. Leur unique méthode pour ſe renouveller d'eau, eſt de compter ſur celle des pluyes, qu'ils trouvent entre le trentieme &

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

le quarantieme dégré de latitude ſeptentrionale, & qu'ils ramaſſent avec beaucoup de ſoin. Pour la raſſembler, ils emportent avec eux un grand nombre de nattes, qu'ils placent de biais contre les vibords, où tombe la pluye: ces nattes s'étendent d'une extrêmité du vaiſſeau à l'autre & leur partie inférieure eſt poſée ſur un gros bambouc fendu, enſorte que toute l'eau qui tombe dans la natte paſſe dans le bambouc, qui la conduit dans une jarre. Cette méthode de renouveller l'eau, quelque accidentelle & extraordinaire qu'elle puiſſe paroître, ne leur a jamais manqué, & il leur eſt fort ordinaire, quand les voyages ſont un peu plus longs que de coutume, de remplir ainſi leurs jarres à pluſieurs fois.

La difficulté d'avoir de l'eau fraîche eſt donc une des moindres peines que les Eſpagnols éprouvent dans cette longue & ennuieuſe navigation; & ils ne ſont pas exempts des autres inconvénients qui ſont ordinairement la ſuite d'un long ſéjour en mer. Le plus grand de tous eſt le ſcorbut, qui ſouvent étend ſes ravages avec une fureur exceſſive, & qui

leur fait périr un grand nombre d'hommes, quoiqu'il arrive quelquefois que leur traversée à Acapulco, se fasse sans beaucoup de perte.

Mauvaise conduite de cette navigation.

Le temps employé dans ce passage, étant beaucoup plus long que celui de toute autre navigation, cet inconvénient est peut-être une suite de l'indolence & de l'ignorence des mariniers Espagnols, qui portent à l'excès les précautions & les soins qu'éxige un bâtiment aussi richement chargé. On assure qu'ils ne mettent jamais la grande voile pendant la nuit & qu'ils carguent souvent les voiles sans y être obligés. Les instructions données aux Capitaines paroissent être dressées par des gens qui craignent plutôt un vent trop fort quoique favorable, qu'ils ne redoutent les inconvénients de la mortalité, si ordinaire dans les voyages longs & languissants. Il est particulierement recommandé au Capitaine de faire cours s'il lui est possible à 30 dégrés de latitude & d'avoir la plus grande attention à ne courir pas plus loin au Nord qu'il n'est absolument nécessaire pour trouver les vents d'Ouest. Cette restriction doit être regardée

Anson. Chap. XI. An. 1742.

comme abſurde, puiſqu'il eſt très probable que dans les latitudes plus hautes, les vents d'Oueſt ſont beaucoup plus conſtants & plus forts qu'à la latitude de 30 dégrés, enſorte que toute la conduite de cette navigation peut être critiquée avec beaucoup de juſtice. Au lieu de faire cours à l'Eſt-Nord-Eſt juſqu'à la latitude de 30 dégrés & quelque choſe de plus, s'ils tournoient d'abord au Nord-Eſt, & même encore plus au Nord, juſqu'à la latitude de 40 ou 45 dégrés, en quoi ils feroient favoriſés par les vents aliſés, il n'eſt pas douteux que par ce moyen ils ne racourciſſent conſidérablement leur voyage, & peut-être le feroient-ils dans la moitié du temps qu'ils y employent. On voit par leurs journaux qu'ils ſont quelquefois un mois ou ſix ſemaines après avoir quitté la terre, avant de gagner la latitude de 30 dégrés, au lieu qu'en tournant plus au Nord, ils pourroient y arriver aiſément dans le quart du même temps. Quand ils feroient bien avancés au nord, les vents d'Oueſt les conduiroient promptement ſur la côte de Californie, & ils feroient délivrés de tous les autres

inconvénients, ſans avoir à craindre qu'une mer rude & un vent fort. Tout ce que nous diſons ici n'eſt pas fondé ſur la ſimple ſpéculation : en 1721, un bâtiment françois en ſuivant ce cours, alla de la côte de la Chine à la vallée de Vanderas, ſur celle du Méxique, en moins de cinquante jours : il eſt vrai que dans cétte courte traverſée, il ſouffrit exceſſivement du ſcorbut & qu'il ne lui reſtoit plus que quatre ou cinq hommes d'équipage quand il arriva en Amérique.

Signes qui ſervent à corriger le Journal.

Lorſque le vaiſſeau de Manille a ſuivi ſon cours au Nord, juſqu'à ce qu'il ait trouvé les vents d'Oueſt, il conſerve à peu près le même latitude juſqu'à la côte de Californie. Quand il eſt environ à 96 dégrés du Cap Eſpiritu Santo, on trouve ordinairement une plante, qui flotte ſur la ſurface de l'eau & que les Eſpagnols nomment Porra. Lorſqu'ils commencent à en découvrir, ils jugent qu'ils ſont aſſés près de la côte de Californie & ils prennent leur cours au Sud. Ils comptent tellement ſur la vue de cette plante, que tout l'équipage du vaiſſeau chante alors le Te Deum,

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

regardent toutes les difficultés & les dangers du paſſage comme terminés, & ils corrigent leur longitude, ſans venir à la vue de terre. Auſſi-tôt donc qu'ils ont vu ces ſignes, comme ils les appellent, ils continuent de faire voile au Sud, ſans s'embarraſſer de chercher la côte avant d'avoir gagné une latitude moins élevée. Comme il y a beaucoup d'Iſles & quelques bas fonds dans le voiſinage de la Californie, la précaution exceſſive des navigateurs Eſpagnols, leur fait craindre de s'engager dans les terres, cependant quand ils ſont près de l'extrêmité Méridionale, ils ſe hazardent d'en approcher, tant pour gagner le Cap Saint Lucas, qui aſſure de l'éxactitude de leur eſtime, que pour s'informer aux Indiens s'il n'y a pas quelques ennemis dans ces parages. Cette derniere circonſtance, qui eſt un article particulier des inſtructions données aux Capitaines, nous oblige de parler de la conduite que les Jéſuites ont tenue depuis quelque temps avec les Indiens de ce pays.

Miſſions de la Californie.

Depuis la premiere découverte de la Californie, il y a paſſé pluſieurs Miſſionnaires en différents temps, &

ils y ont fait assés peu de progrès : mais il y a quelques années que les Jésuites encouragés & soutenus par une donation considérable que leur a faite le Marquis de Valéro, se sont fixés dans cette partie & y ont formé une très grande Mission. Leur principal établissement est dans l'intérieur du Cap Saint Lucas, où ils ont rassemblé un grand nombre de sauvages, & se sont appliqués à les instruire dans l'agriculture & dans les autres arts méchaniques. Leur efforts n'ont pas été totalement infructueux : ils ont planté à leur établissement des vignes, qui ont très bien réussi, & ils en tirent une grande quantité de vins, dont le goût est semblable à l'espece inférieure de celui de Madère, & dont on commence à faire beaucoup d'estime dans le Royame du Méxique dont ils sont voisins.

Attention des Missionnaires pour le Gallion de Manille.

Les Jésuites ayant ainsi pris de fortes racines dans la Californie, ont déja étendu leur jurisdiction presque d'une mer à l'autre : ils ont commencé à répandre leur influence dans les parties plus septentrionales, & ont fait plusieurs excursions dans le Golphe entre la Californie & le

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

Méxique, pour découvrir la nature des pays adjacents, & les soumettre tous s'il est possible à leur puissance. Toujours attentifs à ce qui peut contribuer à l'agrandissement de la societé, il n'est pas étonnant qu'ils ne veillent avec l'attention la plus vigilante à la sureté du vaisseau de Manille, où les couvents qu'ils ont dans l'Isle de Luçon ont un si fort intérêt. Dans cette vue ils lui tiennent toujours prêts des rafraîchissements, tels que des fruits, du vin & de l'eau, & ils ont aussi le plus grand soin de mettre des sentinelles au Cap-Saint-Lucas, afin de connoître s'il n'y a pas quelque bâtiment en croisiere pour l'enlever, d'autant que c'est l'endroit où on l'attend le plus ordinairement; qu'on l'y a souvent rencontré & même combattu, quoiqu'avec assés peu de succès. En conséquence des mesures qui sont prises entre les Jésuites de Manille & leurs confreres de Californie, le Capitaine du Gallion a ordre de gagner la terre au Nord du Cap-Saint-Lucas, où les habitants sont instruits, quand ils voyent ce vaisseau à lui faire des signaux convenables par le moyen du feu. Quand

le Capitaine découvre ces feux il envoye sa chaloupe à terre, avec vingt hommes bien armés, qui sont chargés des lettres du couvent de Manille aux Missionnaires de Californie, & qui rapportent les rafraîchissements qu'on leur a tenu prêts, avec les nouvelles s'il y a quelque ennemi ou non sur la côte. Lorsque le Capitaine reconnoît, par le compte qui lui est rendu qu'il n'a aucun sujet de craindre, il gagne le Cap-Saint-Lucas suivant ses instructions & ensuite le Cap-Corientes, d'où en suivant la côte, il se rend à Acapulco.

Mauvais air d'Acapulco.

Le temps le plus ordinaire de l'arrivée du Galion à Acapulco, est vers le milieu de Janvier; mais la navigation en est si incertaine que quelquefois il y aborde un mois plutôt, & d'autrefois il est retenu un mois de plus en mer. Le port d'Acapulco est certainement le plus sur & le plus beau de tous ceux qui sont dans la partie Septentrionale de l'Ocean Pacifique. C'est pour ainsi dire, un bassin environné de montagnes très élevées, mais la ville est très vilaine & fort mal saine, parce que l'air y est tellement renfermé par ces hau-

ANSON. Ch. XI. An. 1742.

teurs, qu'il ne peut presque circuler. La ville manque aussi d'eau fraîche, & il faut en apporter de très loin, enfin elle est si peu commode à tous égards, qu'excepté le temps de la foire, où le Galion de Manille est dans le port, elle est presque entierement déserte.

Retour du Gallion.

Quand ce bâtiment arrive, on l'amarre ordinairement dans la partie Occidentale, & l'on décharge la cargaison avec la plus grande diligence. Alors la ville d'Acapulco qui étoit une solitude est immédiatement remplie de marchands de toutes les parties du royaume du Méxique. Lorsque la cargaison est déchargée & vendue, l'argent & les marchandises destinées pour Manille sont prises à bord, ainsi que les provisions & l'eau, après quoi le vaisseau se dispose à se remettre promptement en mer. Il n'y a pas ordinairement de temps à perdre, parce qu'il est enjoint expressément au Capitaine de sortir du port d'Acapulco pour reprendre la route de Manille avant le premier d'Avril.

Il faut remarquer ici, que les principaux retours se font toujours en argent & par conséquent que le reste

de la cargaiſon eſt de fort peu d'importance. Les articles autres que l'argent ſont un peu de cochenille & des confitures, production des établiſſements Eſpagnols en Amérique; des bagatelles en mercerie d'Europe pour les femmes de Manille, & quelques pieces de vins d'Eſpagne, de Tinto, ou d'Andalouſie, deſtinés pour l'uſage des Prêtres quand ils célebrent la Meſſe.

Cette différence de cargaiſon pour aller à Manille, ou pour en revenir, occaſionne une diverſité très remarquable dans la maniere d'équiper le bâtiment dans l'un & dans l'autre cas. Quand le Galion met à la voile de Manille, il eſt très chargé de toutes ſortes de marchandiſes peſantes, ce qui fait qu'on ne monte pas les canons de la batterie la plus baſſe, mais qu'on les laiſſe à fonds de cale, juſqu'auprès du Cap-Saint-Lucas, où on les en retire par la crainte de quelques ennemis. On n'y prend auſſi à bord que le nombre d'hommes néceſſaire pour la ſureté du vaiſſeau, afin d'être moins obligé d'avoir beaucoup de proviſions. Au contraire, quand ce bâtiment revient d'Acapul-

ANSON. Chap. XI. An. 1742.

co, comme la cargaiſon tient moins de place, on monte la baterie baſſe avant de ſortir du port, l'équipage eſt augmenté d'un nombre de matelots & d'une compagnie ou deux d'infanterie qu'on envoye pour renforcer la garniſon de Manille. Il y a auſſi ordinairement beaucoup de marchands qui paſſent dans la même ville à bord du Galion, enſorte qu'il y a preſque toujours près de ſix cents hommes au retour & ils ont tous abondamment ce qui leur eſt néceſſaire, parce que l'argent ne tient que très peu de place.

Feux qu'on entretient aux iſles des Larons pour lui ſervir de ſignaux.

Quand le Gallion eſt ainſi préparé pour le retour, le Capitaine ſort du port d'Acapulco, gagne la latitude de 13 ou 14 dégrés, & court ſuivant ce parallele juſqu'à ce qu'il ſoit à la vûe de l'Iſle de Guam, qui eſt une de celle des Larrons. Dans cette route, il eſt particuliérement enjoint au Capitaine de prendre garde aux basfonds de Saint-Barthelemi, & de l'Iſle de Gaſparico. Il eſt auſſi marqué dans ſes inſtructions que pour l'empêcher de paſſer les Iſles des Larrons dans l'obſcurité, on a donné ordre, que durant tout le mois de Juin il ſoit al-

umé des feux toutes les nuits dans la partie la plus élevée de celles de Guam & de Rota, pour y être entretenus jusqu'au matin.

A Guam est une petite garnison Espagnole, destinée particuliérement à garder cette Place, pour donner du rafraîchissement au Gallion, & pour lui fournir tout ce qui peut lui être nécessaire. Cependant la rade de Guam est si dangereuse, que le Gallion y demeure rarement plus d'un jour ou deux, quoiqu'il ait ordre de s'y arrèter; mais quand il a pris de l'eau & des rafraîchissements, le plus promptement qu'il est possible, il met à la voile, directement pour le Cap Espiritu Santo, dans l'Isle de Samal. Le Capitaine est averti de faire également attention aux signaux en cet endroit, & il est dit dans ses instructions qu'il doit y avoir des sentinelles posées non-seulement sur ce Cap; mais encore à Cataudunanas, à Butusan, à Birribongo, & dans l'Isle de Batan. Ces sentinelles ont ordre d'allumer un feu aussi-tôt qu'elles voyent le vaisseau, ce que le Capitaine remarque avec attention, d'autant que s'il arrive qu'après l'extinction du premier feu,

ANSON. Chap. XI An. 1742.

on en allume quatre autres, ou un plus grand nombre ; il en conclut qu'il y a des ennemis sur la côte, & il fait ses efforts pour parler à la sentinelle qui est à terre, afin de s'instruire plus particuliérement de leurs forces, & de l'endroit où ils tiennent leur croisiere. Il regle sa conduite en conséquence, & fait ses efforts pour gagner quelque port entre ces Isles, sans être vû de l'ennemi, mais quand il est apperçu dans le port, & qu'il a lieu de craindre d'être attaqué, il débarque le trésor, prend quelque artillerie de terre pour sa défense, & ne manque pas d'envoyer fréquemment à Manille, pour rendre compte en détail de tout ce qui se passe. Au contraire, si après le premier feu éteint, le Capitaine remarque que les sentinelles en font seulement deux nouveaux, il en conclud qu'il n'a aucun sujet de craindre ; il poursuit son cours sans s'arrêter, & se rend de suite dans le port de Cabite qui est comme nous l'avons dit celui de la ville de Manille, & la station constante de tous les vaisseaux employés au commerce d'Acapulco.

CHAPITRE XII.

uite de l'expédition de M. Anson : ses dispositions pour attaquer le Galion au retour : il est trompé dans son attente : il forme un projet chimérique pour surprendre Acapulco : il quitte sa croisiere : il va à Chéquetan pour faire du bois & de l'eau : description de cette côte : il essaye inutilement d'y faire quelque commerce : timidité des gens du pays : Effet singulier de la Torpille : animaux du pays : plantes & végétaux : un des hommes est pris par les Indiens : comment il est traité par les Espagnols : M. Anson brûle plusieurs de ses prises.

APRÈS avoir donné en peu de mots l'idée du commerce qui se ait par l'entremise des Galions de Manille, revenons au Chef d'Escadre M. Anson que nous avons laissé en croisiere à l'Ouest du Mexique, dans l'espérance d'enlever un des riches vaisseaux qui étoient alors dans le

ANSON. Chap. XII.

An 1742.

Suite de l'expédition de M. Anson.

ANSON.
Chap XII.
An. 1742.

port d'Acapulco. Etant bien inftruit que le jour du départ de ce bâtiment étoit fixé, l'Efcadre attendoit avec la plus grande impatience ce jour fortuné. On avoit appris par le retour de la barge, le 19 de Février, que le Galion ne devoit mettre à la voile que le 14 de Mars ; M. Anfon, pour que fes vaiffeaux ne fuffent point apperçus du rivage, réfolut de demeurer la plus grande partie du temps intermédiaire, dans fa même ftation, à l'Oueft d'Acapulco, & pendant cet intervalle, les matelots furent employés à nétoyer le fond des vaiffeaux, & à tout difpofer de la maniere la plus commode.

Ses difpofitions pour attaquer le Galion au retour.

Le 12 de Mars, le temps du départ du Galion étant très proche, M. Anfon fit ranger tous fes bâtiments fous une ligne réguliere, chacun à trois lieues de diftance de celui qui en étoit le plus près, enforte que le Carmelo & le Carmin qui étoient aux deux extrêmités, fe trouvoient à douze lieues de diftance l'un de l'autre. Il n'étoit pas douteux qu'on ne vit le Galion à fix lieues de chaque extrêmité, enforte que l'efpace occupé par l'Efcadre, & celui où l'on ne pouvoit paffer fans

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

re découvert, rempliſſoit une éten-
ıe de vingt-quatre lieues. Tous les
ìtiments ſe répondoient par des ſi-
ıaux, afin qu'on pût être informé
ſément & promptement de tout ce
ı'on pourroit voir dans ce qui étoit
›mpris par cette ligne. Pour empê-
ıer que le Galion ne pût s'échapper
endant la nuit, on équippa les deux
ınots du Centurion & du Glouceſter;
; furent envoyés vers la terre, avec
rdre de ſe tenir à quatre ou cinq
eues de diſtance de l'entrée du port,
ù il étoit impoſſible de les découvrir,
ırce qu'ils étoient très petits : mais
endant la nuit ils approchoient plus
rès du port, & vers le matin ils re-
›urnoient à leur ſtation du jour. On
voit réglé que, quand les canots
erroient le Galion de Manille, il
n retourneroit un à l'Eſcadre, afin
e marquer par un ſignal ſi ce bâti-
ıent tournoit à l'Eſt ou à l'Oueſt,
endant que l'autre ſuivroit le Galion
quelque diſtance ; & s'il faiſoit ob-
ur, ce dernier devoit auſſi ſervir à
riger la chaſſe de l'Eſcadre, par des
eux.

Après avoir pris ainſi tous les
oyens poſſibles, pour empêcher que

Il eſt trompé dans ſon attente.

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

le vaiſſeau de Manille ne pût s'échap-
per, les Anglois attendirent avec la
plus grande impatience le 14 de Mars.
Quand ce jour fut arrivé, dès l'inſtant
que l'aurore commença à paroître,
chacun eut les yeux fixés du côté d'A-
capulco : le devoir des hommes à
bord, la néceſſité de manger, pou-
voient à peine les détourner de cette
attention, mais ils eurent le chagrin
le plus vif quand ils virent paſſer ce
jour & la nuit ſuivante ſans apperce-
voir le Galion. Ils ſe flatterent ce-
pendant que quelqu'accident imprévu
faiſoit différer de quelques jours le
départ de ce bâtiment, ce qui avoit
de la vraiſemblance, parce qu'il ar-
rive ſouvent que le Viceroi retarde
ce départ, ſur la demande des mar-
chands du Mexique. Ils perſévérerent
dans la même vigilance, & dans la
même attente juſqu'au 18, où com-
mençoit la ſemaine ſainte : mais com-
me ils ſavoient que les Eſpagnols cé-
lébrent cette ſemaine avec tant d'e-
xactitude qu'il n'eſt pas alors permis
à aucun vaiſſeau de ſortir du port : ils
patienterent encore juſqu'à la ſemaine
ſuivante. Plus le temps avançoit, &
plus leurs eſpérances s'évanouiſſoient

nfin elles se changerent en un abba-
ement & un découragement général,
 les gens commencerent à être per-
adés que les ennemis avoient dé-
ouverts qu'ils étoient sur la côte.
ette opinion n'étoit que trop bien
ndée pour eux; ils apprirent par la
ite que la barge avoit été vûe du
ivage, quand on l'avoit envoyée
our découvrir le port d'Acapulco,
 que les Espagnols sachant qu'il n'y
voit jamais que des canots qui fré-
uentassent cette côte, avoient con-
lu à la vûe de la barge que l'Escadre
ngloise n'étoit pas éloignée, ce qui
ur avoit fait remettre le départ du
alion à l'année suivante.

Il forme un projet chimérique pour surprendre Acapulco.

M. Anson forma alors un nouveau
lan, pour se rendre maître d'Aca-
ulco; mais comme la ville étoit trop
ien défendue pour être emportée par
ne attaque ouverte, il se proposa
e mettre le soir à la voile, pour ar-
iver au port, durant la nuit, entrer
ardiment à l'embouchure du havre,
 descendre deux cents hommes à
erre, dans les chaloupes qui auroient
ussi-tôt attaqué le fort, pendant que
s vaisseaux auroient fait un grand
u sur la ville & sur les autres bat-

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

teries. Pour bien réussir dans l'exécution de ce projet, il fit toutes les informations nécessaires sur les diverses circonstances dont il devoit être accompagné, mais ce qu'il apprit lui fit connoître qu'il y avoit des difficultés impossibles à surmonter. On lui dit que près du rivage il y avoit toujours un calme parfait, la plus grande partie de la nuit, & que le vent qui s'élevoit le matin venoit directement de terre, ce qui mettoit dans l'impossibilité d'arriver à Acapulco avant le jour.

Il quitte sa croisiere.

Les Anglois n'étant pas encore instruits que le depart du Galion étoit différé jusqu'à l'année suivante ; le Chef d'Escadre jugea qu'il étoit de la prudence de demeurer en croisiere dans la même station, jusqu'à ce qu'il fût forcé de la quitter par la nécessité de faire du bois & de l'eau, ou jusqu'au temps de la saison propre à faire son voyage à la Chine. Les canots revinrent le 5 d'Avril de leur poste d'observation : tous les vaisseaux se rejoignirent, & M. Anson fit un signal pour parler aux Commandants. S'étant informé de la quantité d'eau fraîche qui restoit à chacun,

i

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

il vit qu'il étoit néceſſaire de quitter cette croiſiere, pour s'en procurer de nouvelles, & comme le port de Seguatanéo ou de Chequetan étoit le plus proche, il réſolut d'y faire voile: mais craignant que ſi les Eſpagnols apprenoient qu'ils étoient à Chéquetan, ils n'en profitaſſent pour mettre le Galion en mer, il envoya le canot du Centurion, ſous les ordres de M. Hugues, Lieutenant de la priſe du Tryal, pour qu'il croiſât pendant vingt-quatre jours à la hauteur du port d'Acapulco, afin que ſi le Galion mettoit à la voile durant cet intervale, il put en être promptement informé.

Il va à Chéquetan pour faire du bois & de l'eau.

L'Eſcadre fit auſſi-tôt voile à l'Oueſt pour gagner ce port; mais ſon cours fut ſouvent interrompu par des ouragans & par des courants contraires. Pendant ces intervales, les hommes s'occuperent à ôter ce qu'il y avoit de meilleur dans les cargaiſons des priſes du Carmelo & du Carmin, parce que le chef d'Eſcadre avoit réſolu de les détruire auſſi-tôt qu'elles ſeroient vuides. Le 12 d'Avril ils ſe trouverent ſi près de Seguatanéo, que M. Anſon envoya deux chaloupes

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

pour découvrir l'endroit propre à faire aiguade; mais elles furent quelques jours abſentes, & il demeuroit ſi peu d'eau ſur l'Eſcadre, que s'ils n'avoient trouvé journellement des tortues, qui les empêcherent d'être reduits aux proviſions ſalées, ils auroient ſouffert exceſſivement dans un climat ſi brûlant. Leur peine finit par le retour des chaloupes qui les rejoignirent le 16 d'Avril, dans le temps où ils n'avoient plus d'eau que pour dix jours ſur toute l'Eſcadre. Environ ſept milles à l'oueſt des rochers de Séguataneo, elles avoient trouvé un endroit commode pour ce qu'elles cherchoient, & l'on jugea que c'étoit le port de Chequetan. Les Chaloupes y furent renvoyées le lendemain, pour ſonder le fond & l'entrée du port; elles rapporterent à leur retour qu'il n'y avoit aucun danger; l'Eſcadre mit à la voile auſſi-tôt pour s'y rendre, & le Centurion y jetta l'ancre le même ſoir ainſi que le Glouceſter.

Deſcription de cette côte

Le port de Chequetan eſt de très grande importance, puiſque c'eſt le ſeul qui ſoit ſûr, excepté celui d'Acapulco, dans une vaſte étendue de côte. Il eſt ſitué à 17 dégrés 36 mi-

nutes de latitude feptentrionale, environ trente lieues à l'Oueft d'Acapulco. En partant de cette derniere ville, on trouve du même côté de l'Oueft un banc de fable qui s'étend à dix-huit lieues, & contre lequel la mer fe brife avec tant de violence, qu'il eft impoffible que les chaloupes puiffent y aborder; mais le fond en eft fi net, que dans la belle faifon les vaiffeaux peuvent jetter l'ancre à un mille ou deux du rivage. La terre qui joint ce rivage eft en général baffe, plantée d'un grand nombre d'arbres, & remplie de villages avec des tours fur quelques petites hauteurs pour mettre des fentinelles. La partie cultivée avance quelques lieues dans le pays, & elle paroît être terminée par une chaîne de montagnes, qui, des deux côtés d'Acapulco s'étendent à une diftance confidérable. Tout ce pays préfente le coup d'œil le plus agréable; mais on remarque que dans toute cette étendue, qui paroît la plus peuplée, & la mieux plantée de toute la côte, on ne voit ni chaloupes, ni canots, foit pour le commerce, foit pour la pêche, foit pour l'amufement: fans doute que l'ufage de ces bâtiments

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

ANSON.
Chap. XII.
An. 1742.

eſt défendu par le gouvernement pour empêcher la contrebande. Lorſqu'on eſt un peu éloigné de la côte on ne peut trouver ce port que par le ſecours de la latitude, parce qu'il y a tant de rangs de montagnes, qui s'élevent les unes au-deſſus des autres que les vues qu'on en peut deſſiner ne ſervent plus quand on eſt à quelque diſtance en mer, d'autant que le plus léger changement de poſition, ou la moindre variation, fait découvrir de nouvelles montagnes, & donne des points de vue totalement différents.

Il eſſaye inutilement d'y faire quelque commerce.

Le pays paroiſſoit ſi bien peuplé & ſi bien cultivé, que M. Anſon eſperoit s'y procurer aiſement des proviſions fraîches & d'autres rafraîchiſſements. Quand il y eut jetté l'ancre, dès le lendemain matin il donna ordre à un parti de quarante hommes, bien armés, d'avancer dans le pays, pour découvrir quelque ville ou village & pour établir une correſpondance avec les habitants, ne doutant pas que ſi elle étoit une fois commencée, il ne les engageât à apporter tous les fruits & toutes les proviſions fraîches qui étoient en leur pouvoir. Il recommanda à ces hommes de ſe compor-

ter avec la plus grande circonſpection & de faire enſorte qu'il ne parut dans leur conduite que le moins d'hoſtilité qu'il feroit poſſible. Cette tentative, pour faire un trafic à l'amiable avec les habitants, fut infructueuſe: Ce parti revint vers le ſoir exceſſivement fatigué par un exercice auquel les gens n'étoient pas accoutumés ; quelques-uns même ſe trouverent ſi épuiſés, qu'ils tomberent évanouis en route, & qu'il fallut les rapporter ſur les épaules de leurs compagnons. Ils dirent qu'après s'être éloignés de cinq mille du port, ils avoient trouvé que le chemin ſe partageoit en deux branches entre les montagnes : que l'une de ces branches tournoit à l'Eſt, & l'autre à l'Oueſt : qu'en ſuivant la route de l'Eſt, elle les avoit conduits dans une grande plaine, où ils avoient découvert d'un côté une ſentinelle à cheval, avec un piſtolet à la main. Quand ils avoient commencé à l'appercevoir, il paroît que cet homme étoit endormi, parce que ſon cheval effrayé de l'éclat des armes, avoit tourné tout-à-coup, & s'étoit mis au galop, ce qui avoit été près de désarçonner ſon maître ; cependant il

ANSON. Ch. XII. An. 1742.

s'étoit remis en ſelle, & leur avoit échappé, en perdant ſeulement ſon chapeau & ſon piſtolet qu'il avoit laiſſé tomber. Les Anglois le pourſuivirent dans l'eſpérance de découvrir le village ou l'habitation qui lui ſerviroit de retraite; mais après s'être fatigués inutilement ils le perdirent de vue.

Les Anglois ne voulant pas revenir au port ſans avoir fait quelque découverte, continuerent à ſuivre le même chemin juſqu'à ce que la chaleur du jour ayant beaucoup augmenté, & ne trouvant point d'eau pour appaiſer leur ſoif, ils prirent la réſolution de retourner. Cependant pour ne négliger aucun moyen d'établir quelque correſpondance avec les habitants, les officiers enfoncerent ſur la route pluſieurs perches, où ils attacherent des déclarations écrites en Eſpagnol, pour les encourager à venir au port trafiquer avec l'Eſcadre, & ils y inſérerent les plus fortes aſſurances de les bien recevoir, & de leur payer exactement toutes les proviſions qu'ils apporteroient. Quoique cette démarche fut très prudente elle n'eut cependant aucun effet, & aucun des

habitants ne vint aux vaiſſeaux, tout le temps que les Anglois demeurerent au port de Chequetan.

ANSON. Chap XII.

An. 1742.

Timidité des gens du pays.

Il ne ſera pas inutile de rapporter ici pour donner une idée de la timidité naturelle des gens de ce pays, que quelque temps après l'arrivée du chef d'Eſcadre à Chequetan, il envoya deux chaloupes avec le Lieutenant Brett, pour examiner la côte de l'Eſt, & particulierement pour faire des obſervations ſur la baye, & ſur l'aiguade de Pétaplan. M. Brett ſe diſpoſoit à deſcendre avec les gens d'une des chaloupes, près de la montagne de même nom, lorſque regardant d'un côté à l'autre de la baye, il vit ſur le rivage oppoſé trois petits corps de Cavalerie, qui paroiſſoient avancer vers l'endroit où il vouloit faire ſon débarquement. Quoique le Lieutenant n'eut que ſeize hommes, il fit demarer la Chaloupe, traverſa hardiment la baye pour aller à leur rencontre, & quand il fut aſſés près, il remarqua qu'ils avoient de bons chevaux, & étoient armés de lances & de carabines. Quand ils le virent avancer, ils ſe formerent ſur le rivage, tirerent de loin quel-

ANSON. Chap. XII. An. 17.2.

ques coups, à meſure qu'il approchoit, & parurent diſpoſés à s'oppoſer à ſa deſcente : mais quand la chaloupe fut à une diſtance convenable du plus avancé de ces corps, M. Brett ordonna à ſes hommes de faire feu, & auſſi-tôt cette intrépide Cavalerie prit la fuite dans la plus grande confuſion, par une petite ouverture qui étoit dans le bois. Un des chevaux tomba dans cette fuite précipitée & jetta ſon cavalier, mais l'homme & le cheval furent bien-tôt relevés, & ſuivirent les autres. Les deux autres corps furent tranquilles ſpectateurs de la déroute de leurs camarades : ils firent halte quand ils virent l'approche de M. Brett, & ſe tinrent toujours à une grande diſtance, hors de la portée des armes à feu. S'ils s'étoient cachés juſqu'à ce que les Anglois euſſent été débarqués, il auroit été preſque impoſſible que les gens de M. Anſon ne tombaſſent tous entre leurs mains, d'autant que les Eſpagnols étoient près de deux cents hommes, au lieu que M. Brett n'en avoit que ſeize.

Effet ſingulier de la Torpille.

M. Anſon voyant que tous les moyens qu'il pouvoit employer pour

ngager les gens du pays à fournir es provisions à l'Escadre étoient nutiles, cessa de faire de nouvelles entatives, & ses gens se contenterent de ce qu'ils purent se procurer ux-mêmes dans le voisinage de ce ort, où ils pêcherent des brêmes, les maqueraux, des soles, des muets, des poissons nommés fiddle-fish, eux que l'auteur appelle sea eggs, x des hommars : ils ne trouverent u'en cet endroit le poisson remarquable nommé torpille, qui est plat peu près comme la raye, & tellenent semblable au fiddle-fish qu'on e peut reconnoître la torpille que ar une tache ronde & brune, de la randeur d'un écu, que cette derniere orte au milieu du dos. La torpille ause des effets surprenants sur le orps humain ; si peu qu'on la touche, ou même si l'on pose le pied lessus, on est aussi-tôt saisi d'un enourdissement par tout le corps, mais lus particulierement dans la partie ui l'a immédiatement touchée. M. Walter rapporte qu'il eut un engourlissement considérable au bras droit, eulement pour en avoir touché une endant très peu de temps avec le

ANSON. Chap. XII. An. 1742.

bout d'une canne, & il ne doute pas qu'il n'en eut été encore affecté beaucoup plus ſenſiblement ſi l'animal n'avoit été près d'expirer quand il fit cette expérience : auſſi l'on remarque que cette influence agit avec le plus de vigueur quand la torpille ne fait que d'être tirée de l'eau, & qu'elle ceſſe entierement à la mort de l'animal, enſorte qu'on peut alors non-ſeulement la manier, mais même en manger ſans aucun inconvenient. L'engourdiſſement du bras de M. Walter diminua enſuite peu-à-peu, mais il s'en reſſentit juſqu'au lendemain.

Animaux du pays.

Les principaux animaux qu'ils trouverent ſur le rivage furent des guanoes, eſpece de lézards, qui ſont en grande abondance dans le pays, & que quelques-uns regardent comme une nourriture délicieuſe. Ils n'y virent d'autres bêtes féroces que des alligators ou crocodiles, mais il n'y en avoit pas de gros. Ils furent auſſi convaincus qu'il y avoit beaucoup de tigres dans les bois, quoiqu'ils n'en viſſent aucuns; mais ils trouvoient tous les matins des traces de leurs pieds ſur le rivage près de l'endroit

où ils faisoient de l'eau ; cependant ils n'en eurent aucunes craintes, parce qu'ils savoient que ces animaux ne sont pas aussi sauvages que ceux d'Afrique & d'Asie, & qu'il est très rare qu'ils attaquent les hommes. Ils virent beaucoup d'oiseaux, particulierement des faisans de diverses especes dont quelques-uns étoient très gros, mais ils les trouverent tous secs, & sans goût. Ils tuerent un grand nombre de perroquets pour les manger, & virent aussi une grande quantité de petits oiseaux.

Plantes végétaux.

Ils ne trouverent en cet endroit que très peu de fruits & de végétaux propres à les raffraîchir, encore n'étoient-ils pas des meilleures espèces. Il est vrai qu'il y avoit dans les bois quelques buissons, où les gens de l'Escadre se fournissoient de limons, mais à peine en trouvoient-ils autant qu'ils en auroient désiré pour leur usage actuel. Il y avoit aussi des prunes d'un acide assez agréable, de celles qu'on nomme à la jamaïque prunes de cochon, & un autre fruit appellé papas ; mais ce furent les seuls qu'ils virent dans les bois. Ils ne rencontrerent aussi d'autres végétaux,

Anson. Chap. XII. An. 1742.

dignes de leur attention que de la morgeline qui croît en grande quantité ſur les bords des ruiſſeaux d'eau douce : cette plante eſt amere & de mauvais goût, mais comme elle eſt du nombre des antiſcorbutiques, ils en mangeoient fréquemment.

Un des hommes eſt pris par les Indiens.

Pendant que les Anglois demeurerent dans ce port, il arriva un incident qui par l'évenement fit ſavoir de leurs nouvelles à leurs amis en Angleterre. Pour aller du port de Chequetan dans le pays, il n'y a qu'un étroit paſſage au travers des bois, & c'eſt l'unique avenue par où les Eſpagnols peuvent en approcher. Pour ſe mettre à couvert des attaques ſubites de la cavalerie ennemie, & pour empêcher les gens de s'écarter dans le pays où ils auroient pu tomber entre leurs mains, M. Anſon fit abatre de gros arbres, qu'on mit les uns ſur les autres au travers de ce ſentier, à quelque diſtance au-deſſus de l'Aiguade, & l'on eut ſoin d'entretenir toujours une garde à cette barricade, avec ordre de ne laiſſer paſſer perſonne au-delà de ce poſte. Malgré cette précaution on perdit Louis Léger, Cuiſinier du Chef d'Eſcadre; il étoit

françois, on le ſoupçonnoit d'attachement à la religion catholique, & l'on jugea qu'il avoit déſerté pour inſtruire les Eſpagnols de l'état des Anglois; mais l'évenement fit voir que ce jugement étoit mal fondé. Il fut pris par quelques Indiens, qui le conduiſirent priſonnier à Acapulco, d'où il fut envoyé à Mexico, & enſuite à la Vera-Crux, où on le mit ſur un vaiſſeau, qui le tranſporta en Eſpagne. Ce bâtiment fut obligé par quelque accident de relâcher à Lisbonne; Léger s'échappa ſur le rivage, & fut envoyé en Angleterre par le Conſul de la nation. Ce fut lui qui donna le premier des nouvelles certaines de l'Eſcadre, & des principaux événements arrivés dans la mer du Sud.

Comment il fut traité par les Eſpagnols.

Voici le compte qu'il rendit de la maniere dont il avoit été pris. Il ſe promenoit dans les bois à quelque diſtance de la barricade, qu'il avoit d'abord voulu paſſer; mais on l'avoit arrêté & menacé de le punir. Il dit que ſon principal objet étoit de ramaſſer des limons pour la proviſion de ſon maître, & que pendant qu'il étoit occupé à en chercher, il avoit été ſurpris par quatre Indiens, qui

ANSON. Ch XII. An. 1742.

l'avoient dépouillé nud, & l'avoient conduit dans le même état à Acapulco, exposé à l'ardeur du soleil, qui étoit alors des plus violents ; qu'il avoit été traité très sévérement dans sa prison de Mexico, ainsi que pendant tout le temps de cette captivité; & que les Espagnols lui avoient donné des preuves continuelles de la haine qu'ils portoient à tous ceux qui vouloient les troubler sur les côtes de la mer du Sud.

Il faut remarquer que quoique les ennemis ne parussent jamais, tant que l'Escadre fut à l'ancre dans ce port, les Anglois qui demeurerent à bord reconnurent aisement qu'il y en avoit de gros partis campés dans les bois, comme on le distinguoit par la fumée, & quelque temps avant leur départ ils jugerent par l'accroissement des feux que leur nombre devoit être beaucoup augmenté.

M. Anson brûle plusieurs de ses prises.

On acheva dans ce port de décharger le Carmelo & le Carmin, dont on ôta seulement l'indigo, le cacao & la cochenille, avec un peu de fer pour servir de lest, quoique le tout ne montât pas au dixiéme de la valeur de leurs cargaisons. Quand

on eut déchargé ces prises, & qu'on eut fait de l'eau & du bois autant qu'on en avoit besoin, la prise du Tryal, le carmelo & le carmin furent toués à terre, où on les fit échouer le 8 de Mai, après avoir rempli leurs hautes-œuvres d'une grande quantité de matieres combustibles. Le lendemain le Centurion & le Gloucester leverent l'ancre, & quand ils furent sortis du port, on envoya une des chaloupes mettre le feu à ces prises.

ANSON. Chap. XII. An. 1742.



CHAPITRE XIII.

M. Anſon quitte le port de Chéquetan : il va à la recherche de ſon canot : il envoye un meſſage au Gouverneur d'Acapulco : il retrouve ſon canot : récit de ce qui lui étoit arrivé : M. Anſon renvoye ſes priſonniers : ſes gens ſont attaqués du ſcorbut : il fait mettre le feu au Glouceſter : état fâcheux où les Anglois ſe trouvent réduits : ils découvrent deux iſles ſans en pouvoir tirer aucun ſecours : ils découvrent celle de Tinian : beauté de cette iſle.

ANSON. Ch. XIII.

An. 1742.

M. Anſon quitte le port de Chéquetan.

EN quittant le port de Chéquétan on laiſſa un canot fixé avec un grapin au milieu de ce port, & l'on y mit une bouteille bien fermée, dans laquelle étoit une lettre pour M. Hughes, Commandant du canot, auquel on avoit donné ordre de croiſer devant le port d'Acapulco, quand l'Eſcadre quitta cette ſtation. Cette lettre ordonnoit à M. Hughes de retourner à ſa premiere croiſiere, où

l trouveroit M. Anfon, qui avoit réfolu d'y demeurer pendant quelques ours pour le chercher, après quoi il étoit dit dans la lettre que le Commandant retourneroit vers le Sud pour rejoindre fon autre Efcadre. Ces derniers mots n'avoient été ajoutés que pour tromper les Efpagnols fi le canot tomboit en leur poffeffion, comme on apprit par la fuite que cela étoit arrivé; mais ils ne pouvoient en impofer à M. Hughes, qui favoit que M. Anfon n'avoit pas d'autre Efcadre à joindre, & n'avoit nulle intention de regagner la côte du Pérou.

Il va à la recherche de fon canot.

Le chef d'Efcadre n'avoit pas deffein de demeurer plus long-temps dans les mers de l'Amérique, & tous les Anglois étoient fort affligés de s'y voir retenus par l'abfence du canot, dont le temps du retour étoit écoulé & beaucoup au-delà. Ils jugerent néceffaire de faire voile vers Acapulco pour le chercher; ils foupçonnerent même qu'il avoit été découvert du rivage, & que le Gouverneur de cette ville avoit envoyé des troupes en nombre fuffifant pour le prendre; ce qui n'étoit pas une entreprife diffi-

cile, puiſqu'il n'étoit monté que d ſix hommes. Ce n'étoit cependan qu'une ſimple conjecture ; M. An ſon ſuivit la côte vers l'Eſt pour l chercher, & afin qu'il ne paſſât pa durant la nuit on baiſſoit le ſoir tou tes les voiles. Le Glouceſter, qu etoit à une lieue plus près du rivag que le Centurion, portoit une lumie re que le canot ne pouvoit manque de voir s'il ſuivoit la côte, & pour plu de ſureté le Centurion & le Glouceſte allumoient alternativement deux feu de demi-heure en demi-heure.

Il envoye un meſſage au Gouverneur d'Acapulco.

S'étant avancés juſqu'à trois lieue d'Acapulco ſans rencontrer le canot ils le jugerent perdu. Outre la com paſſion naturelle dont ils étoient tou chés pour leurs compagnons, en fai ſant réflexion à ce qu'ils pouvoien ſouffrir, les Anglois de l'Eſcadre re garderent cette perte comme trè grande pour eux-mêmes, parce qu'il n'avoient que peu de monde, & qu le canot étoit monté de ſix homme & d'un Lieutenant, tous très propre pour le ſervice, habiles marins, & chacun plein de courage. Comme o crut généralement qu'ils étoient pri & emmenés à Acapulco, le chef d'Eſ

idre, qui avoit plusieurs prisonniers
spagnols & Indiens, outre quel-
ues négres malades en sa possession,
crivit le même jour au Gouverneur
e cette ville, pour lui marquer qu'il
s mettroit tous en liberté, pourvu
u'on lui rendit seulement l'équipage
u canot. Cette lettre fut portée par
n Officier Espagnol, auquel on
onna une barque appartenant à une
es prises, & un équipage de six au-
es prisonniers, qui donnerent tous
ur parole de revenir. L'Officier Es-
agnol emporta aussi une requête
gnée de tous les autres prisonniers,
ui supplioient le Gouverneur d'ac-
uiescer aux propositions qu'on lui
isoit pour leur liberté.

Par le nombre des prisonniers, &
ar la qualité de plusieurs d'entre eux,
n ne pouvoit douter que le Gouver-
eur ne consentit volontiers à ce que
I. Anson lui proposoit: en consé-
uence les vaisseaux se tinrent près
e terre, afin de recevoir la réponse
u temps limité; mais le jour même,
t le lendemain ils furent chassés si
oin en mer qu'ils ne pouvoient es-
érer que cette réponse leur parvint:
quatriéme jour après leur message,

ANSON. Ch. XIII. An. 1742.

ils ſe trouverent à quatorze lieues du port d'Acapulco ; mais le vent étant devenu favorable, ils en rapprocherent avec toutes leurs voiles, dans l'eſpérance de regagner la vue de la terre l'après midi.

Il retrouve le canot.

Pendant qu'ils étoient dans cette poſition, la ſentinelle du grand mât cria qu'elle voyoit une chaloupe ſous voile à une grande diſtance au Sud-Eſt. On ne douta pas que ce ne fut celle qui apportoit la réponſe du Gouverneur, & les Anglois firent voile de ce côté ; mais quand ils furent plus près, ils reconnurent avec la plus grande joie que c'étoit leur propre canot. Tant qu'il fut éloigné, ils penſerent qu'il étoit renvoyé du port d'Acapulco par le Gouverneur, mais quand ils furent plus à portée, la pâleur & la maigreur de ceux qui le montoient, la longueur de leurs barbes, & la foibleſſe de leurs voix firent bien-tôt connoître qu'ils avoient éprouvé de plus grandes peines qu'ils n'en auroient ſouffert, même dans la plus dure des priſons Eſpagnoles. On fut obligé de les entrer dans le vaiſſeau, & de les mettre auſſi-tôt au lit, mais avec le repos & la bonne nourriture

ANSON. Chap XIII.

An. 1742.

Recit de ce qui lui étoit arrivé.

e le Chef d'Escadre leur fit donner sa table, ils recouvrerent en peu temps la santé & la vigueur.

Ils avoient tenu la mer tout le nps de leur absence, qui étoit de-is environ six semaines. Après avoir i leur croisiere devant Acapulco, avoient fait voile à l'Ouest dans ıtention de rejoindre l'Escadre; ais un courant très fort, qui leur oit contraire, les avoit jettés vers côte à l'Est, & toute leur eau ant épuisée, ils avoient été obligés aller encore plus loin du même oté pour chercher un endroit com-ode à débarquer, afin d'en avoir nouvelle. Dans cette détresse, ils oient couru plus de quatre-vingt eues sous le vent, & avoient trouvé ır tout que la mer se brisoit avec nt de violence à la côte, qu'il n'étoit as possible de songer au débarque-ient. Ils passerent quelques jours ans cette affreuse situation, sans au-e moyen d'appaiser leur soif que elui de sucer le sang des tortues u'ils pouvoient prendre. La chaleur u climat ayant rendu leurs souffran-es insuportables, ils s'abandonne-ent au désespoir, sans autre attente

ANSON. Chap. XIII. An. 1742.

que celle de périr par la plus terrib
de toutes les morts : mais dans u
circonſtance auſſi affreuſe, la prov
dence leur envoya le ſecours le pl
ineſperé : il tomba une pluie ſi abo
dante qu'en étendant leurs voil
horiſontalement, & en mettant d
boullets au centre pour les abaiſſer
un point fixe, ils raſſemblerent aſſ
d'eau pour remplir tous leurs bari
Après un évenement auſſi heureux,
ſe trouverent encore favoriſés d'un fo
courant, firent voile à l'Oueſt pour r
trouver l'Eſcadre, & enfin joignire
le Centurion en moins de 50 heure
après une abſence de 43 jours.

M. Anſon renvoye ſes priſonniers.

M. Anſon réſolut de ne point tron
per les eſpérances des priſonnier
& de leur rendre la liberté qu'il le
avoit promiſe. Il les fit tous mont
dans deux barques qui avoient appa
tenu aux priſes, & crainte que le ve
ne leur fut pas favorable, il les fou
nit abondamment d'eau & de prov
ſions. Il remit ainſi en liberté cinqua
te-ſept hommes, dont la plus grand
partie étoient des Eſpagnols, & le
autres des Indiens ou des négres ma
lades ; mais comme ſes équipag
étoient extrêmement affoiblis, il ga

la les plus forts des négres, quelques ndiens, & un petit nombre de mulâ-res. Les Anglois apprirent depuis que ɛs deux barques étoient arrivées en ɔon état à Acapulco, où tous les pri-onniers ne cessoient de parler des ɔons traitements qu'ils avoient reçus. ıvant leur arrivée, le Gouverneur voit fait une reponse très gracieuse la lettre de M. Anson, & avoit fait ɔartir en même temps deux chalou-ɔes chargées de provisions & des neilleurs rafraîchissements qu'il avoit u rassembler à Acapulco; mais ces haloupes n'ayant pas trouvé l'Esca-re Angloise, avoient été obligées de evenir dans le port, après avoir es-.ıié une tempête qui les avoit forcées e jetter toutes leurs provisions en mer.

Ses gens sont attaqués du scorbut.

Le renvoi des prisonniers termina outes les affaires des Anglois sur la ôte d'Amérique; aussi-tôt qu'on les ut congédiés, le Centurion & le Gloucester firent voile au Sud-Ouest, ans l'intention de rencontrer un ent alisé de Nord-Est, parce qu'ils voient lu dans quelques relations u'on trouve ce vent à la distance de oixante & dix ou quatre-vingt lieues e terre. Le 17 de Mai, ils perdirent

ANSON. Ch. XIII. An. 1742

pour la premiere fois la vue des mon
tagnes du Méxique, avec l'espéranc
de toucher en deux mois aux isles le
plus orientales de l'Asie. Malgré tou
leurs efforts pour trouver ces vent
alisés, en montant à la latitude d
treize ou quatorze dégrés Nord, oì
ils traversent ordinairement l'Océa
Pacifique, toutes leurs tentatives fu-
rent infructueuses, & il s'écoula sep
semaines depuis qu'ils eurent quitt
la côte avant qu'ils pussent profite
de ces vents. Les deux vaisseau
étoient alors dans un état très fa-
cheux, & l'on découvrit peu de temp
après une fente dans le grand mât d
Centurion. A peine le charpentie
avoit reparé cet accident, que l
Gloucester fit un signal de détresse
& fit savoir au Chef d'Escadre qu
son grand mât étoit fendu si dange-
reusement, qu'il ne pouvoit porte
de voiles, & que de plus il étoit f
vermoulu qu'il falloit nécessairemen
en couper une partie. Ces accident
occasionnerent des retards, & le scor-
but commençant à étendre ses rava-
ges parmi les gens, ils envisagerent
avec frayeur leur état à venir, qui ne
présentoit à leur esprit que l'attent
affreuse

de mourir par cette cruelle maladie, ou de périr avec lèur vaiſſeau, faute de gens pour le manœuvrer. Cependant ils avoient lieu de ſe flatter que dans ce climat chaud, ſi différent de celui qu'ils avoient trouvé en faiſant le tour du Cap Horn, la violence & les ſuites funeſtes de cette maladie étoient moins à craindre. On penſe en général que l'eau douce & les proviſions fraîches ſont très efficaces pour s'en garentir, qu'en entretenant les vaiſſeaux nets, & en faiſant circuler l'air entre les ponts, ces précautions ſeules ſuffiſent pour prévenir le ſcorbut, ou pour en adoucir la violence. Cependant, quoiqu'ils euſſent beaucoup de proviſions fraîches à bord, du nombre deſquelles étoient les cochons & la volaille dont ils s'étoient munis à Payta; quoiqu'ils pêchaſſent tous les jours une grande quantité de dauphins, d'albicores & de bonites; & que le déreglement de la faiſon qui les privoit de l'avantage des vents aliſés, leur donnât tant de pluies qu'ils pouvoient remplir leurs futailles auſſi-tôt qu'elles étoient vuides, & que chaque homme eut conſtamment cinq pintes d'eau par jour;

ANSON. Chap. XIII.

An. 1741.

ANSON. Ch. XII. An. 1742.

quoique les provisions fraîches fussent partagées entre les malades, & que tous les gens d'équipage eussent très souvent du poisson ; enfin, quoique dans les derniers temps de leur cours ils tinssent tous les passages ouverts par où l'air pouvoit entrer, & qu'ils prissent les plus grands soins pour entretenir la propreté dans les vaisseaux, ils ne purent arrêter les progrès, ni diminuer la malignité de la maladie.

Il fait mettre le feu au Gloucester.

Quand ils eurent enfin gagné le vent alisé qui regnoit constamment entre le Nord & l'Est, ils trouverent que ce vent ne souffloit ordinairement qu'avec la force suffisante pour que le Centurion pût mettre toutes ses petites voiles sans aucun danger, ce qui l'auroit fait voguer avec beaucoup de vitesse ; mais le Gloucester après avoir perdu la plus grande partie de son grand mât, devint si pesant sous la voile, que le Centurion fut retardé de près d'un mois pour l'attendre. Enfin une tempête le mit absolument hors de service, & le Chef d'Escadre après l'avoir bien examiné, envoya ordre au Capitaine Mitchel de faire monter tout son monde à bord d

Centurion le plus promptement qu'il seroit possible, ce qui fut exécuté. On y fit aussi passer avec beaucoup de peine l'argent de la prise que le Glocester avoit faite dans la mer du Sud; mais les marchandises dont la valeur montoit à plusieurs mille livres sterling furent entierement perdues, & l'on ne put retirer de toutes les provisions que cinq tonneaux de fa- ine, dont trois furent gâtés par l'eau le la mer. En faisant cette opération, on trouva l'équipage tellement dimi- ué par le scorbut, qu'il étoit reduit soixante & dix-sept hommes, dix- uit mousses & deux prisonniers; ncore il n'y avoit sur ce nombre que ize hommes & onze garçons en at de venir sur le demi-pont, quoi- ue plusieurs d'entr'eux fussent aussi en ès mauvaise santé. Le 26 d'Août on it le feu au Glocester, après en voir tiré tout ce qu'il fut possible e conserver. Il continua à brûler endant toute la nuit, & quoique les nons tirassent successivement à me- re que le feu les gagnoit, il ne sauta l'air qu'à six heures du matin, lors- e le Centurion en étoit éloigné de atre lieues. Le bruit qu'il fit parut

ANSON.
h . II.
An. 1742.

ANSON. Chap. XIII An 1742.

peu considérable, & les gens du Centurion virent seulement une colomne d'une fumée noire & épaisse, qui s'élevoit en l'air à une grande hauteur.

Etat facheux où les Anglois se trouvent réduits.

Le Centurion n'étant plus sujet aux retards occasionnés par les fréquents désastres du Gloucester, on espéroit qu'il feroit son cours avec beaucoup plus de diligence qu'il ne l'avoit pu faire jusqu'alors ; mais les Anglois qui le montoient avoient encore de plus grandes infortunes à éprouver. La tempête qui avoit été si fatale à leur consor, les avoit chassés au Nord de la route qu'ils vouloient suivre, & le courant portant du même côté après que le vent étoit tombé, ils avoient été poussés un dégré ou deux plus loin, ensorte qu'ils se trouvoient à près de quatre dégrés plus au Nord que le parallele qu'ils avoient résolu de suivre pour gagner l'Isle de Guam. Ils ignoroient à quelle distance ils étoient du Méridien des Isles des Larons, ce qui leur faisoit craindre que les courants ne les emportassent sous le vent de ces Isles, sans qu'ils pussent y aborder. Dans ce cas, la seule terre qu'ils pouvoient trouver étoit quelqu'un

des parties Orientales de l'Aſie, mais comme la mouçon occidentale régnoit alors dans toute ſa force, il leur auroit été impoſſible de la gagner. Ils ſe trouvoient auſſi dans un état ſi languiſſant, qu'ils avoient tout lieu de craindre d'être tous emportés par le ſcorbut, avant de pouvoir achever une auſſi longue navigation. Il ne ſe paſſoit aucun jour qu'ils ne perdiſſent huit ou dix hommes, quelquefois même juſqu'à douze; & ceux qui juſqu'alors étoient demeurés en ſanté tomboient malades journellement. Pour comble de maux ils eurent une voye d'eau très conſidérable, qu'on ne découvrit qu'avec beaucoup de peine; on jugea qu'il étoit impoſſible de la fermer entiérement, mais on réuſſit à la mettre hors de danger.

ANSON. Chap. XIII. An. 1742.

Ils découvrent deux iſles ſans en pouvoir tirer aucun ſecours.

Les Anglois avoient regardé comme un grand inconvénient le calme qu'ils avoient eu pendant lequel les courants les avoient emportés au Nord; mais il s'éleva alors un vent frais du Sud-Oueſt qui leur fut encore beaucoup plus fâcheux, en ce qu'il étoit directement oppoſé au cours qu'ils vouloient tenir. Enfin le

ANSON.
Chap. XIII.
An. 1742.

2 de Septembre, ils eurent la ſatisfaction de voir que le courant étoit changé & qu'il les portoit au Sud; mais le lendemain au point du jour la vue de deux Iſles à l'Oueſt rendit leur joie complette. Autant le découragement avoit été général, tant qu'ils avoient déſeſpéré de pouvoir gagner la terre, autant furent-ils tranſportés de plaiſir quand ils découvrirent cette terre ſi déſirée, qui ranima leurs eſprits. La plus proche de ces Iſles étoit celle d'Anatacan, qui leur parut être à quinze lieues d'éloignement, avec un terrein très élevé: l'autre étoit l'Iſle de Sérigan, qui de loin leur ſembloit un rocher. Ils étoient dans la plus grande impatience d'arriver à la plus voiſine de ces Iſles, où ils eſperoient pouvoir jetter l'ancre, & trouver du ſoulagement pour les malades: mais le vent étant variable, ils ne pouvoient avancer que très lentement. Cependant le lendemain à midi, ils ſe trouverent à quatre lieues d'Anatacan: on envoya la chaloupe pour examiner l'ancrage, & connoître les productions de cette Iſle: elle revint le ſoir & l'on apprit qu'il n'y avoit aucune

rade où un vaiſſeau put jetter l'ancre. Quelques-uns des gens étoient deſcendus avec beaucoup de difficulté, & ils avoient trouvé le terrein couvert par tout d'une eſpece de cannes ou de roſeaux : ils avoient vu pluſieurs boſquets de cocotiers, mais ils n'avoient rencontré aucune ſource d'eau fraîche. Ce rapport occaſionna une triſteſſe univerſelle, & le chagrin des Anglois fut encore augmenté, quand après avoir mis ſeulement de petites voiles pour approcher davantage de l'Iſle, dans l'intention de renvoyer la chaloupe au rivage, afin qu'elle apportât des cocos pour le rafraîchiſſement des malades, il s'éleva un vent ſi violent de terre, qu'ils furent chaſſés trop loin au Sud pour oſer envoyer la chaloupe. Ils reconnurent alors qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour prévenir leur deſtruction totale que de gagner quelque autre des Iſles des Larons, mais comme ils n'en avoient qu'une connoiſſance très imparfaite, ils furent obligés de s'abandonner totalement à la fortune.

Le matin du 6 de Septembre, ils perdirent de vue l'Iſle d'Anatacan,

Ils découvrent l'Iſle de Tinian.

ANSON. Chap. 1741. An. 1742.

& craignirent que ce fut la derniere qu'ils rencontreroient, mais le lendemain matin ils en découvrirent à l'Eſt trois autres entre dix & quatorze lieues de diſtance, qui étoient les Iſles de Saypan, de Tinian & d'Agnigan. Ils firent voile auſſi-tôt vers Tinian, qui eſt celle du milieu, mais ils eurent alors un ſi grand calme, que malgré les courants qui les favoriſoient ils en étoient encore à cinq lieues le lendemain matin. Cependant ils continuerent leur même cours, & vers dix heures ils apperçurent un Pros ſous voile, entre Tinian & Aguigan. Ils jugerent alors que ces Iſles étoient habitées, & comme ils ſavoient que les Eſpagnols étoient toujours en force à celle de Guam, ils aſſemblerent tous ceux de leurs hommes qui pouvoient porter leurs armes, afin de déguiſer leur foibleſſe autant qu'il ſeroit poſſible. Pour être plutôt informés de ce qui concernoit cette Iſle, ils mirent pavillon Eſpagnol, & une banderolle rouge au grand mât, dans l'eſperance qu'au moyen de ces artifices le Centurion paſſeroit pour le Galion de Manille, & qu'on pourroit attirer

[q]uelques habitants à bord. A trois heu[r]es après midi, M. Anſon envoya [l]e canot, pour chercher un endroit [p]ropre à débarquer, un Pros qui prit [r]éellement le Centurion pour le vaiſ[seau d]e Manille, vint de l'Iſle au devant [d]u canot, qui s'en rendit bien-tôt [m]aître & l'amena en toue; mais on [e]nvoya auſſi-tôt la pinaſſe, pour con[d]uire les priſonniers à bord. Il y avoit [u]n Eſpagnol & deux Indiens, on inter[r]ogea l'Eſpagnol, & ce qu'il dit de [l]'Iſle ſurpaſſa les eſpérances les plus [f]latteuſes qu'auroient pu avoir les [A]nglois. Ils apprirent qu'elle étoit [i]nhabitée, ce qui étoit de grande im[p]ortance pour eux, dans l'état de [f]oibleſſe où ils ſe trouvoient, & [q]u'ils y auroient cependant à peu [p]rès les mêmes avantages pour ſe [m]unir de ce qui leur manquoit, qu'ils [a]uroient rencontrés dans un pays plus [c]ultivé. On leur ajouta qu'il y avoit [d]e très bonne eau en abondance, [a]vec un nombre prodigieux de beſ[t]iaux, de cochons & de volailles [t]ous ſauvages, mais excellents dans [l]eur eſpece: que les bois produiſoient [b]eaucoup de limons, de citrons, [d]'Oranges douces & aigres, & de co-

ANSON. Ch. XIII. An. 1742.

cos, outre un fruit particulier à ces Isles, qui tient lieu de pain; enfin que les Espagnols regardoient cette Isle comme un magazin pour entretenir leur garnison de Guam. Celui qui fit ce récit, dit qu'il y étoit envoyé avec les deux Indiens pour tuer des bœufs, & les emporter à Guam dans une petite barque, qui étoit à l'ancre près du rivage.

Beauté de cette Isle.

Ce détail causa la plus grande joie aux Anglois, qui étoient alors assés près de l'Isle, pour voir paître un grand nombre de troupeaux de tous les côtés, & la vue du rivage ne leur permit pas de douter du reste de la narration de l'Espagnol. L'aspect de cette Isle, bien loin de présenter un pays inhabité & sans culture, sembloit au contraire faire voir le plus grand travail, par l'étendue des plaines & la majesté des bois, avec une si belle distribution & un arrangement si bien proportionné aux côteaux des montages, & aux inégalités du terrein, qu'elles produisoient l'effet le plus frappant & le plus capable de faire honneur à celui qui en auroit été l'ordonnateur. C'est ainsi

ue la Providence les conduisit dans ette Isle délicieuse, par des moyens u'ils avoient d'abord regardés comme le comble du malheur. En effet 'ils n'avoient pas été chassés au Nord e leur route par les vents contraires x par les courants qui leur avoient nspiré des craintes si terribles, il est raisemblable qu'ils n'auroient pas rouvé cette Isle, la seule où ils pouvoient rencontrer en abondance tout e qui leur étoit nécessaire, où ils ouvoient rétablir leurs malades, rafraîchir leur équipage affoibli & se nettre en état de continuer leur voyage.



CHAPITRE XIV.

Foiblesse des gens de M. Anson : effet surprenant de l'air de terre pour la guérison du scorbut : description de Tinian : abondance d'animaux qu'on y trouve : productions de cette Isle : comment elle a été dépeuplée : monuments qui y sont restés : combien est sain l'air de Tinian : incommodité des insectes : l'ancrage n'en est pas sur : M. Anson descend à terre : son vaisseau est emporté en mer : cruelle extrêmité où le jette cet accident : on projette un moyen de sortir de l'Isle : tous les gens se mettent à l'ouvrage.

ANSON. Ch. XIV. An. 1742.

Foiblesse des gens de M. Anson.

Mr. Anson tourna alors toutes ses vues à empêcher que le Gouneur de Guam ne fut instruit de son arrivée, & il résolut de faire ses efforts pour que les Indiens ne pussent lui échapper, s'il étoit possible. Pour y réussir, il envoya la pinasse, afin qu'elle s'emparât de la barque, qu'on lui avoit dit être le seul bâtiment qu'il

y eut alors dans l'Isle, & vers huit heures du matin, il jetta l'ancre à vingt deux brasses de profondeur. Quoique l'air fut presque dans le calme, & malgré toute l'activité & l'ardeur que marquoient les gens pour prendre possession de ce petit paradis té-restre, il étoient si affoiblis par l'absence des hommes de la pinasse & du canot qu'on avoit envoyés à ter-re, qu'ils furent cinq heures entieres à carguer leurs voiles. Il est vrai qu'en comptant ceux qui étoient dans le canot & dans la pinasse, ainsi que quelques Indiens & un petit nombre de Negres, ils n'étoient en tout que soixante & onze hommes en état de faire le service, & d'aider au canonier, encore plusieurs ne pouvoient servir que dans les occasions extraordinaires. Tels étoient les misérables restes des équipages réunis du Centurion, du Gloucester, du Tryal & de la Pinque l'Anne, qu'on avoit montés d'environ mille hommes à leur départ d'Angleterre.

Effet surprenant de l'air de terre pour la guérison du scorbut.

Le chef d'Escadre ignoroit si les Indiens de l'Isle s'opposeroient à sa descente, & il envoya le lendemain un parti de gens bien armés pour s'assu-

rer de l'endroit du débarquement ; ce qu'ils firent sans aucune difficulté, parce que les Indiens ayant reconnu la nuit précédente par la prise de la barque que c'étoient des ennemis, avoient fui aussi-tôt dans les bois. Les Anglois trouverent sur le rivage plusieurs huttes, ce qui leur épargna la peine d'élever des tentes : l'une de ces huttes qui servoit ordinairement de magazin, avoit dix toises de long & quarante cinq pieds de large : elle fut bien nétoyée : on en ôta quelques tonneaux de bœuf seché ; on en fit un hôpital, & aussi-tôt qu'elle fut en état de recevoir les malades, on les y conduisit, au nombre de cent vingt-huit. Beaucoup étoient en si mauvais état qu'on fut obligé de les porter de la chaloupe à l'hôpital sur les épaules, & le chef d'Escadre, ainsi que tous les Officiers partagerent ce service d'humanité. Malgré l'extrême foiblesse de la plus grande partie des malades, ils ressentirent les influences de la terre d'une maniere si surprenante, qu'à l'exception de vingt & un qui moururent le jour du débarquement & le lendemain, il n'en périt que dix pendant les deux mois

u'on séjourna dans cette Isle. Ils ti-rent tant de soulagement des fruits u'ils y trouverent, particulierement e ceux qui étoient acides, qu'en ne semaine la plus grande partie fu-nt rétablis de façon à pouvoir mar-ier sans qu'on les aidât.

Description de Tinian.

L'Isle de Tinian est à 15 dégrés 8 inutes de latitude septentrionale, à 114 dégrés 50 minutes de lon-tude orientale, à compter du mé-dien d'Acapulco. Elle a environ ouze milles de longueur, & six mil-s de largeur. Le terrein s'éleve en teaux agréables depuis le rivage squ'au milieu de l'Isle, mais ils sont équemment interrompus par des illées en pente douce, dont plu-eurs s'étendent irrégulierement dans ntérieur du pays. Ces vallées & s différentes inégalités du terrein i'elles occasionnent sont agréa-ement diversifiées par les bois & ir les prairies, qui s'entrelacent ré-proquement, & partagent l'Isle en verses parties d'une assés grande endue. Les bois sont composés d'ar-es grands & touffus dont la plupart nt aussi utiles par les fruits qu'ils oduisent, qu'ils sont agréables à la

ANSON.
Chap. XIV.
An. 1742.

vue. Les prairies en général ſont grandes, & couvertes d'un gazon net & uniforme, compoſé d'un treſſle très fin, mêlé de diverſes fleurs. En pluſieurs endroits les bois ſont dégagés, ſans être embaraſſés de buiſſons, ni de bruyeres, enſorte qu'on ne trouve ni mauvaiſes herbes, ni ronces ſur les bords des prairies, & que la beauté du gazon s'étend ſouvent à une diſtance conſidérable ſous les arbres qui le couvrent de leur ombre: Cette diverſité occaſionne une grande variété des payſages les plus charmants, ſuivant les différents coups d'œil d'où l'on regarde les bois & les plaines qui s'étendent dans les vallées, & ſur les pentes & les côteaux dont cette Iſle eſt remplie. Les animaux qui animent ces payſages augmentent encore la beauté de ces cantons, plus délicieux que ceux qui nous ſont repréſentés dans les Romans : tous ces beſtiaux ſont d'une blancheur de lait, excepté les oreilles, qu'ils ont ordinairement noires ou brunes, & il n'eſt pas rare d'en voir pluſieurs centaines paître enſemble dans une même prairie. Enfin quoiqu'il n'y ait pas d'habitants, le

uit & la vue des volailles domesti-
ies, qui demeurent en grand nombre
ins les bois, contribuent à l'agré-
ent de l'Isle, en rappellant conti-
iellement à l'esprit l'idée du voisi-
ige des fermes & des villages.

Abondance d'animaux qu'on y trouve.

On compte qu'il y a au moins dix
ille pieces de bétail à Tinian, &
mme ces animaux n'étoient point
arouchés, les gens du Centurion
approchoient très facilement. Ils
tuoient d'abord à coups de fusil,
ais quand ils furent obligés de mé-
ger leurs munitions, comme nous
verrons dans peu, les matelots les
irent aisément à la course. Leur
air est d'un goût excellent, & ils
trouverent beaucoup plus facile à
gérer qu'aucune de celles qu'ils
ssent encore mangée. La volaille
i étoit aussi de très bon goût se
ssoit approcher avec autant de fa-
ité : elle ne pouvoit étendre son
l à plus de cinquante toises, après
oi elle étoit si fatiguée qu'elle n'a-
it plus la force de se relever, &
mme les bois étoient fort dégagés,
hommes en prenoient autant qu'il
r plaisoit. Pour qu'il ne manquât
a de ce qui pouvoit rendre leur se-

ANSON. Chap. XIV An. 1742.

jour en cette Isle plus agréable, ils trouverent aussi une grande quantit d'oiseaux sauvages, parce que ver le milieu de l'Isle il y avoit deu grands étangs d'eau douce, où étoien en abondance des canards, des sar celles & des corlieux, ainsi que de pluviers sifflants. Ils rencontreren encore beaucoup de cochons sauva ges, dont la chair étoit excellente mais ils étoient très féroces, & le mariniers furent obligés ou de les tue à coups de fusil, ou de les chasse avec quelques gros chiens qu'ils trou verent dans l'Isle, & qui apparte noient au détachement envoyé pou amener des provisions à la garniso de Guam. Ils étoient dressés à cha ser ces animaux & suivoient volon tiers les matelots; mais quoiqu'ils fu sent gros & de bonne race, les co chons se battoient avec tant de fu reur, qu'ils en détruisirent la plus gran de partie.

Productions de cette Isle.

Cette Isle étoit d'autant plus favora ble aux Anglois, qu'elle produisoit le fruits & les végétaux les plus efficace pour la guérison du scorbut: on trou voit dans les bois des oranges douce & aigres, des limons, des goyaves

ıe grande quantité de cocos, des ıoux que porte le même arbre, une eſpece de fruit particulier à s Iſles. Les Indiens l'appellent Rhy-a : les gens du Centurion le nom-erent le fruit à pain, parce qu'il ır en tint toujours lieu : ils lui don-rent tellement la préférence qu'il fut pas mangé un ſeul pain du vaiſ-ıu, tout le temps qu'ils demeure-nt dans l'Iſle. Ce fruit croit ſur un ɔre très élevé, qui vers le ſom-et pouſſe de groſſes branches fort endues : les feuilles, qui ont en gé-ral depuis un pied juſqu'à dix-huit uces de longueur, ſont d'un verd ès foncé & dentellées à l'extrê-té. Le fruit qu'on trouve indiffé-mment à quelque endroit que ce it des branches, eſt plutôt de for-e ovale que ronde, couvert d'une au rude. Il a ordinairement ſept à it pouces de longueur & chacun de s fruits vient ſéparément ſans être nfermé dans aucune coſſe. On peut en le manger verd, mais quand il parvenu à ſa groſſeur & qu'on le t rôtir dans les cendres chaudes, il quelque reſſemblance pour le goût ec le fond d'artichaud, auquel il reſ-

ANSON. Chap. XIV. An, 1742.

ſemble auſſi par ſa nature molle & ſpongieuſe. Quand il eſt entieremen mûr, il devient très doux, jaune, d'u goût un peu fade, & d'une odeur aſ ſés ſemblable à celle d'une pêche mû re ; mais on le regarde alors comm mal ſain, & l'on prétend qu'il cauſ des dyſſenteries. Nous renvoyons a voyage de M. Dampier pour un plus ample deſcription de ce fruit Cette Iſle fournit auſſi pluſieurs au tres végétaux très bons contre cett horrible maladie qui avoit fait tan de ravages parmi les Anglois, entr autres du cochléaria, de l'oſeille, d la menthe, de la dent de lion, d pourpier & des melons d'eau. Tou les hommes en mangerent avec l'a vidité qu'excitoit en eux la forte in clination que le ſcorbut ne manqu jamais d'inſpirer pour ces puiſſant remedes à ceux qui en ſont attaqués

Comment cette Iſle a été dépeuplée.

On peut être ſurpris de ce qu'un Iſle auſſi belle & auſſi bien fourni de tout ce qui eſt néceſſaire & agréa ble à la vie, eſt totalement dépour vue d'habitants. Pour lever cette dif ficulté, il faut remarquer qu'environ cinquante ans avant l'arrivée de M. Anſon, cette Iſle étoit très peuplée,

: l'on prétend même qu'elle conte-
oit environ trente mille perſonnes, mais une maladie ayant fait de grands ıvages à Tinian, à Rota & à Guam, .ii étoient également remplies de euple, les Eſpagnols pour repeupler ſle de Guam, que la mortalité avoit endue preſque déſerte, forcerent ous les habitants de Tinian de s'y al-r établir. Ils y menerent une vie nguiſſante, ſoupirant après leur Iſle atale, & en peu d'années la plus rande partie moururent de chagrin. es malheureux Indiens devoient na-irellement penſer qu'étant à une diſ-ınce ſi conſidérable de l'Eſpagne, s auroient été exempts des violences ui ont occaſionné la deſtruction de ı plus grande partie du monde occi-ental, mais le ſeul avantage qu'ils n rétirerent fut de périr un ſiecle ou eux plus tard.

Monuments qui y ſont reſtés.

On trouve encore dans cette Iſle es monuments qui prouvent qu'elle été autrefois très peuplée, & l'on voit de tous côtés différentes ruines ſſés ſingulieres. Elles conſiſtent gé-éralement en deux rangs de pilliers yramidaux, qui forment une allée e douze pieds de large, & les pil-

ANSON.
Chap. XIV.
An. 1742.

liers d'un même rang ſont éloigné de ſix pieds l'un de l'autre. Ils òn près de cinq pieds ſur chaque face la baſe, & environ treize pieds d hauteur : ſur le ſommet de chacun e un demi globe, dont la partie plat eſt au-deſſus, mais les pilliers & le demi globes ſont également ſolides & compoſés de ſable & de pierr cimentés & enduits par-deſſus. Le priſonniers dirent aux Anglois qu ces pilliers étoient les fondements d'é difices ſolitaires, où ſe retiroient le Indiens qui étoient engagés par quel que vœu religieux, & en effet o trouve aſſés fréquemment des eſpe- ces d'inſtructions monaſtiques che les nations payennes. En ſuppoſan même que ces ruines fuſſent originai- rement la baſe des maiſons ordinai- res des Indiens de l'Iſle, le nombre doit en avoir été très conſidérable puiſqu'on en trouve en beaucoup d'endroits aſſés proches les uns de autres, ce qui ſerviroit à prouver la multitude des anciens habitants.

Combien l'air de Ti- nian eſt ſain.

On ne doit pas omettre que de tous les avantages dont on peut jouir dans cette Iſle, un des principaux eſt d'être ſituée ſous un climat très ſain,

y regne des vents frais presque con- **ANSON. Chap. XIV.**
nuels, & elle est arrosée de pluyes
équentes, mais elles sont si courtes **An. 1742.**
i'elles ne durent presque qu'un ins-
nt. La salubrité de l'air fait un ef-
t étonnant pour augmenter l'appé-
, & faciliter la digestion. Les An-
ois remarquerent que plusieurs de
urs Officiers, qui en tout autre
ys mangeoient ordinairement très
u, & qui après un léger déjeuné
faisoient qu'un médiocre repas
r jour, quand ils furent dans cette
e, semblerent être transformés en
autres hommes: car au lieu de se
ntenter d'un seul repas de viande,
étoient à peine satisfaits de trois,
mangeoient si prodigieusement à
lacun, qu'en tout autre pays, ils
auroient gagné la fievre ou des
digestions. Au contraire dans cette
le la digestion répondoit si bien à
vivacité de leur appétit, qu'ils ne
trouverent jamais incommodés ni
rchargés de cette quantité de nou-
ture.

Le principal inconvenient qu'é- **Incommodité des insectes.**
ouvent ceux qui résident dans cette
e, vient d'un grand nombre de cou-
is & de plusieurs autres sortes de

ANSON. Chap. XIV. An. 1742.

mouches. Il y a auſſi une eſpèce d[e] tiques, qui s'attachent particulierement aux beſtiaux, mais ils ſe metten[t] fréquemment aux membres & au[x] corps des hommes; & ſi on ne le[s] en ôte promptement, ils enfoncent leur tête dans la peau, ce qu[i] occaſionne une douloureuſe inflammation. Les gens du Centurion y virent auſſi des ſcorpions & des millepieds qu'ils jugerent venimeux, mai[s] aucun n'en fut attaqué.

L'ancrage n'en eſt pas ſur.

Une autre incommodité très grande de cette Iſle eſt la rade, où il n'[y] a pas de ſureté pour les vaiſſeau[x] à l'ancre en pluſieurs ſaiſons de l'année. Le ſeul ancrage propre aux gro[s] vaiſſeaux eſt dans la partie de l'Iſle a[u] Sud-Oueſt, & ce fut auſſi où mouill[a] le Centurion à vingt & vingt-deu[x] braſſes d'eau, vis-à-vis une baye ſableuſe, environ à un mille & demi d[u] rivage. Le fonds de cette rade e[ſt] rempli de rochers de corail très aigus l'ancrage en eſt dangereux depuis l[e] milieu de Juin, juſqu'au milieu d'Octobre, qui eſt la ſaiſon des mouçon[s] Occidentales, & le danger eſt encor[e] augmenté par la rapidité extraordinaire du courant de la marée, qu[i] port[e]

orte au Sud-Oueſt entre cette Iſle & elle d'Agnigan. Durant les huit au-es mois de l'année, le temps y eſt conſtant, que pourvu que les ca-es ſoient bien garnis, à cauſe du orail, il n'y a preſque pas à craindre n'ils caſſent.

Révenons aux gens du Centurion ébarqués ſur le rivage. Pendant n'on deſcendoit les malades, quatre es Indiens de l'Iſle vinrent ſe rendre u Chef d'Eſcadre, ce qui lui en don-oit huit au total. Un des quatre der-ers offrit de montrer l'endroit le us favorable pour tirer des beſtiaux, deux Anglois eurent ordre de l'ac-ompagner; mais il y en eut un qui nfia à l'Indien ſon fuſil & ſon piſto-, & cet homme les emporta dans bois où il s'échapa. Ses compa-otes, craignant que l'effet de cette ahiſon ne retombât ſur eux, deman-rent qu'on permit à l'un d'entr'eux ller dans le pays, pour rapporter armes, & pour engager le reſte du tachement de Guam à ſe ſoumettre. Anſon en accorda la permiſſion, celui qui y alla revint le lendemain ec le fuſil & le piſtolet; mais il dit 'il les avoit trouvés dans un ſentier,

ANSON. Chap. XIV. An. 1742.

& protesta qu'il n'avoit rencontr
aucun de ses compatriotes. Son reci
parut si peu vraisemblable, qu'on
soupçonna qu'ils méditoient quelqu
trahison, & le Chef d'Escadre ordon
na de tenir sur le vaisseau tous les In
diens qui étoient en son pouvoir
sans qu'il fut permis à aucun de des
cendre à terre.

Tous les hommes qui n'étoien
point occupés du soin des malades
furent employés à garnir les cables
pour les mettre en sureté contre le
rochers de corail: quand cet ouvrag
fut terminé, on fit plusieurs tentati
ves pour boucher la voye d'eau d
Centurion; mais après divers essa
également infructueux, on fut oblig
d'y renoncer jusqu'à ce qu'on pu
avoir occasion de le mettre à l
bande.

M. Anson descend à terre.

Le 23 de Septembre, on renvoy
à bord du vaisseau tous ceux q
étoient assez parfaitement rétabl
pour remplir leur service : le Ch
d'Escadre, qui étoit lui-même mala
de du scorbut, & qui avoit fait éle
ver une tente pour sa personne sur
rivage, y descendit dans l'intentio
d'y rester quelques jours pour recou

rer ſa ſanté, convaincu par l'expé- ence, que de vivre à terre eſt l'u- ique remede qui puiſſe procurer la ıerifon de cette cruelle maladie. e lieu où ſa tente fut placée étoit ı terrein très-agréable près de la ›urce, où les Anglois prenoient ›ute leur eau.

ANSON. Chap. XIV. An. 1741.

On mit enſuite toutes les futailles terre, pour les faire remplir par s Tonneliers; mais comme on ap- ·ochoit de la nouvelle lune, où il oit à craindre qu'on n'eſſuiât des ›ups de vents très violents, on prit ›us les moyens que la prudence ıt ſuggérer pour bien armer les an- es, & pour mettre le vaiſſeau en reté contre le gros temps. On ſe ıtta pendant quelques jours que les eſures qu'on avoit priſes le garen- ·oient de tous accidents, mais le d'Octobre, il s'éleva un vent d'Eſt ·ec tant de fureur, que ceux qui oient à bord déſeſpererent bien-tôt pouvoir tenir contre l'orage. Le ıef d'Eſcadre & la plupart des hom- es étoient à terre, & il paroiſſoit 'on ne pouvoit ſauver le bâtiment 'en lui faiſant gagner la haute mer

Son vaiſ- ſeau eſt em- porté en mer.

ANSON.
Chap. XIV.
An. 1742.

ſans perdre de temps, mais il n'étoi pas poſſible d'avoir de communica tion avec ce vaiſſeau, ni qu'aucun chaloupe pût tenir la mer. A meſur que la nuit approchoit, la violenc de la tempête devenoit plus terrible enfin la marée qui au commencemer de l'ouragan portoit au Nord, tourna tout-à-coup au Sud, & malgr la tempête emporta le vaiſſeau pa la force du courant. Le briſement d la mer autour du bâtiment étoit ho rible, les vagues étoient ſi groſſe que la grande chaloupe, amarrée la poupe, fut portée aſſez haut pou rompre l'architrave de la galerie d Chef d'Eſcadre, dont la chamb étoit ſur le demi-pont : le coup f ſi violent que la chaloupe fut mi en pieces, & le matelot qui la ga doit eut le corps tout briſé ; ma il fut aſſez heureux pour ſauv ſa vie. La marée devint cependa moins forte, mais le vent étant to jours le même, & les cables ſe br ſant, les gens à bord ſe trouvere dans le plus grand danger, tirere pluſieurs coups de canon; & fire paroître des lumieres en ſignes détreſſe. Vers une heure du mati

An. 1742.

. nuit étant exceſſivement obſcure, n tourbillon furïeux accompagné de luye & de tonnere les emporta en leine mer, ſans qu'ils fuſſent nullement préparés à combattre la fureur ́unie des vents & des vagues, en ́rte qu'à chaque inſtant ils ſe regar- ́erent comme perdus.

Cruelle extrêmité où le jette cet accident.

L'horrible tempête qui emporta le enturion en pleine mer, fut trop ́olent pour que ceux qui étoient à rre puſſent entendre le bruit des ınons, qu'on avoit tirés en ſigne ́ détreſſe; le feu des éclairs avoit ıſſi empêché de remarquer la lu- ́iere qui accompagnoit chaque ex- ́oſion; enſorte qu'au point du jour ıand on vit du rivage que le vaiſ- ́au n'étoit plus à ſon ancrage, tous ́ hommes furent plongés dans la ́ıs grande conſternation. La plupart gerent qu'il avoit péri, & preſſerent chef d'Eſcadre d'envoyer la chalou- autour de l'Iſle pour en chercher les bris. Ceux qui penſoient autrement, qui les croyoient ſeulement em- ́rtés par la tempête, ne pouvoient ́eſque ſe flater de le voir jamais venir, parce que le vent continuoit ıjours, qu'il manquoit de monde

ANSON. Chap. XIV. An. 1742.

pour faire la manœuvre, & qu'i
etoit en trop mauvais état pour teni
contre une auſſi terrible tempête
Dans l'un ou l'autre cas, ils regar
doient leur ſituation comme très de
plorable, jugeant qu'il leur feroi
impoſſible de jamais quitter cette Iſle
& qu'il ne leur reſtoit aucune eſpé
rance de revoir leur pays, leurs amis
leurs parents, & tout ce qui leu
étoit le plus cher. Ils avoient encor
lieu de craindre que le Gouverneu
de Guam ne fut inſtruit de leur ſitua
tion, & qu'il n'envoyât des force
ſuffiſantes pour ſe rendre maîtr
d'eux, & pour les faire tranſporte
dans ſon Iſle. Si ce malheur leur fu
arrivé, comme ils ne pouvoient mor
trer leurs commiſſions, qui étoien
toutes à bord du Centurion ; on au
roit pu les traiter en pirates ſous c
prétexte, & les faire tous périr p
une mort honteuſe.

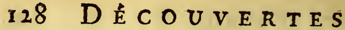
On projette un moyen de ſortir de l'Iſle.

M. Anſon forma bien-tôt un pro
jet pour ſe tirer, ainſi que ſes gens
de cette facheuſe ſituation : il conſul
les plus intelligents de ceux q
étoient avec lui, & après s'être a
ſuré que ce projet étoit praticable
il fit ſes efforts pour les encourag

ous à le mettre promptement à exé-
ution. Il leur dit qu'il n'étoit pas
ans espérance que le Centurion ne
evint dans quelques jours, puisqu'il
'y avoit pas lieu de croire qu'il fut
erdu ; que ce qu'on pouvoit imagi-
ner de plus facheux, étoit que ce
âtiment eut été jetté en pleine mer,
rop loin de l'Isle pour y revenir, ce
ui l'obligeroit de faire voile à Ma-
ao sur la côte de la Chine : que dans
e cas il avoit pensé à un moyen de
e joindre : que c'étoit de mettre à
erre la barque Espagnole, de la scier
ar le milieu, de l'allonger de douze
ieds, ce qui la mettroit en état de
orter quarante tonneaux, & de les
onduire tous jusqu'à la Chine. M.
Anson ajouta que les charpentiers
qu'il avoit consultés étoient conve-
nus que ce moyen étoit praticable,
& qu'on n'avoit besoin pour l'exécu-
tion que de leur courage & de leur
ndustrie. Enfin il leur dit qu'il parta-
geroit le travail & la fatigue avec eux
& les assura qu'il seroit le plus dispo-
sé de tous à s'y soumettre.

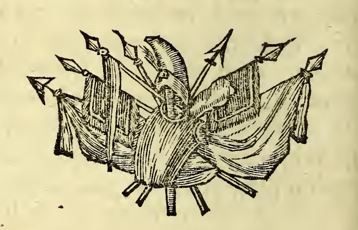
Tous les gens se mettent à l'ouvrage.

Les gens commencerent à se flatter
de l'espérance que le Centurion se-
roit en état de regagner l'Isle, ce qui



ANSON. Chap. XIV. An. 1742.

les empêcha de se mettre à l'ouvrage avec autant d'ardeur que le Chef d'Escadre l'auroit désiré. Enfin s'étant persuadés qu'il étoit impossible que leur vaisseau revint, ils résolurent de remplir les différents emplois auxquels on les attacha avec toute l'activité que pouvoit souhaiter M. Anson. Ils s'assembloient tous régulierement au point du jour, & travailloient jusqu'à la nuit avec une vigueur peu ordinaire.



CHAPITRE XV.

Inquiétudes que causent à M. Anson la vue de deux Pros Indiens : il manque de joindre les Indiens de l'Isle : Difficultés qu'il trouve pour allonger la barque : les Anglois rassemblent des provisions : ils manquent de munitions : Ils trouvent un compas de mer & un quart de cercle : le Centurion regagne l'Isle : dangers que ce bâtiment avoit courus : comment il retrouve l'Isle de Tinian : il est encore emporté en mer, & réussit à regagner l'Isle : les Anglois remettent à la voile : description des Isles mariamnes ou des Larrons : de l'Isle de Guam : description des pros ou barques de ces Isles.

ANSON. Ch. XV.

An. 1742.

AVANT que les Anglois commençassent la tâche laborieuse qu'ils avoient entreprise, il arriva un incident, qui causa la plus grande inquiétude à M. Anson. Peu de jours après que le Centurion eut été emporté, quelques hommes crierent sur

Inquiétude que causent à M. Anson la vue de deux pros Indiens.

ANSON. Chap. XV. An. 1742.

le rivage qu'ils voyoient une voile ; ce qui répandit une joye univerſelle, parce que chacun crut que c'étoit ce bâtiment : mais une ſeconde voile qu'on vit bien-tôt après détruiſit toutes leurs eſpérances, ſans qu'ils imaginaſſent ce que ce pouvoit être. M. Anſon tourna la lunette de ce côté, vit qu'il y avoit deux chaloupes, jugea auſſi-tôt que le Centurion étoit coulé à fond, & que ces deux chaloupes ramenoient le reſte des gens au rivage. Cette idée l'affecta ſi vivement qu'il fut obligé de ſe retirer immédiatement, ſans pouvoir parler, dans ſa tente, pour chacher ſon émotion. Il y paſſa des moments bien amers, dans la perſuaſion que ſon navire étoit perdu, & qu'il ne lui reſtoit plus aucun moyen de ſignaler ſon expédition par quelque exploit glorieux. Il fut bien-tôt délivré de ces penſées accablantes, & reconnut que les deux chaloupes étoient des pros Indiens : voyant qu'ils avançoient vers le rivage, il donna ſes ordres pour qu'à leur débarquement ils ne puſſent avoir aucun ſoupçon, & il fit cacher ſes gens dans les halliers les plus voiſins, pour qu'on ſe rendit maîtres des In-

diens, auſſi-tôt qu'ils ſeroient à terre. Ces précautions furent inutiles; les pros après avoir approché d'un quart de mille du rivage, s'arrêterent, demeurerent deux heures dans l'inaction, & tournerent enſuite leur cours au Sud.

ANSON. Chap XV. An. 1742.

Il manque de joindre les Indiens de l'Iſle.

Vers le même temps, il arriva un autre incident très extraordinaire. Le chef d'Eſcadre accompagné de quelques Officiers, entreprit de faire le tour de l'Iſle; étant monté ſur une hauteur, il vit dans la vallée au-deſſous un petit boſquet qui paroiſſoit en mouvement. Ce phénomène ayant excité ſa ſurpriſe, il reconnut bientôt que c'étoient de groſſes branches de cocotiers portées par des hommes qu'elles cachoient. Les Anglois jugerent d'abord que c'étoit quelques gens du parti qu'ils avoient trouvé dans l'Iſle à leur arrivée: M. Anſon & ceux qui étoient avec lui s'avancerent en diligence pour reconnoître leur retraite; mais les Indiens, voyant qu'ils étoient découverts, prirent la fuite avec la plus grande précipitation. Le Chef d'Eſcadre étoit ſi près d'eux qu'il ne les perdit pas de vue, juſqu'a ce qu'ils fuſſent entrés

ANSON. Ch. XV.

An. 1742.

dans une caverne. M. Anſon & ſes Officiers les y ſuivirent & reconnurent qu'elle avoit une autre iſſue, qui les conduiſit dans une fondriere, par laquelle les Indiens s'étoient échapés. Les Anglois ne trouverent en cet endroit que deux vieux mouſquets, ſans autres armes, mais il y avoit beaucoup de proviſions, particulierement du porc ſalé, qui étoit excellent. Par ce que les gens y virent, ils jugerent que l'appétit extaordinaire qu'ils avoient éprouvé n'étoit pas particulier aux ſeuls Anglois. Il étoit environ midi: les Indiens relativement à leur nombre avoient préparé un repas très ample, avec beaucoup de cocos & de fruit à pain prêt à manger, d'où les Anglois jugerent que ces Indiens aimoient fort à faire de bons & amples repas. M. Anſon ayant cherché inutilement le ſentier par lequel ils s'étoient échappés, revint avec ſes Officiers profiter de ce dîné qu'ils trouvoient ſi à propos; il retournerent enſuite à leurs huttes, très fâchés d'avoir manqué les Indiens, parce qu'ils ſe flattoient que s'ils avoient pu les joindre & leur parler, ils auroient

:éussi à les engager à leur service.

ANSON. Chap. XV. An. 1742.

L'allongement de la barque fut accompagné de beaucoup de difficultés : l fallut faire un grand nombre d'outils, & l'on manquoit de la plus grande partie des matériaux nécessaires : mais tout l'ouvrage ne finissoit pas par sa construction, & l'on devoit penser que quand elle seroit finie, il faudroit encore l'appareiller, la munir de vivres, & la conduire l'espace de six ou sept cents lieues, par des mers inconnues, que personne de la compagnie n'avoit encore traversées. Cependant leurs espérances furent soutenues par quelques évenements qu'on n'avoit pas lieu d'attendre. Les charpentiers du Gloucester & du Tryal étoient à terre avec leur caisses d'outils, de même que le serrurier, qui avoit aussi les siens ainsi que sa forge, mais ses soufflets étoient à bord, ce qui le mettoit hors d'état de travailler, & cependant on ne pouvoit en faire sans son secours. Ils résolurent d'abord de faire des soufflets, mais ils furent quelque temps arrêtés faute de cuir ; cependant ils avoient beaucoup de peaux, & ils trouverent un muid de chaux, qui

Difficultés qu'il trouve pour allonger la barque.

ANSON. Chap. XV. An. 1742.

appartenoit aux Eſpaglols ou aux
Indiens : ils s'en ſervirent pour en
tanner quelques-unes, réuſſirent par
ce moyen à faire de bon cuir, &
acheverent leur ſoufflet, en y ajou-
tant un canon de fuſil pour ſervir
de tuyau.

Les Anglois raſſemblent des proviſions.

Pendant que le ſerrurier préparoit
ſes fers, les autres hommes s'occu-
poient à abattre des arbres, & à les
ſcier en planches : mais comme cet
ouvrage étoit le plus rude, ce fut
celui auquel le chef d'Eſcadre tra-
vailla lui-même pour animer ſon
monde. Ils trouverent une nouvelle
difficulté, en ce qu'ils n'avoient n
poulies, ni cordages pour amener la
chaloupe ſur le rivage : mais on la
ſurmonta en ſe ſervant de roulleaux
de cocotiers, & comme le bois en
eſt très uni & l'arbre fort rond, il
y réuſſirent avec ce ſecours ſans beau-
coup de peine. On creuſa un chan-
tier ſec pour recevoir la barque, &
l'on fit un chemin pour l'y conduire
de la mer : une partie des homme
furent employés journellement à tue
des bêtes, & à ſe pourvoir de pro-
viſions pour tous, & quand un
fois le bon ordre fut bien établi, &

ANSON. Chap. XV. An. 1742.

ous les hommes employés, les pré-
aratifs avancerent très prompte-
nent. Peut-être furent-ils plus traita-
les & plus induſtrieux, parce qu'ils
'avoient à terre ni vin, ni eau-de-
ie, & que le jus de cocotier qui
iſoit leur boiſſon ordinaire, n'étoit
as capable de les enyvrer, quoi-
u'il fut d'un goût très agréable.

Ils manquent de munitions.

Pendant que l'ouvrage avançoit,
s Officiers s'occuperent des agrès
éceſſaires pour manœuvrer la bar-
ue en mer: on trouva que les ten-
s qui étoient ſur le rivage, avec
s voiles & les cordages que la mê-
e barque portoit quand on s'en
oit rendu maître, ſuffiſoient pour
qu'on en avoit beſoin, outre
uelques cordages de relais qu'on
voit deſcendus par hazard du Cen-
rion. On réſolut de ſe ſervir d'un
élange de ſuif & de chaux, pour
onner ce qu'on appelle le ſuif au
âtiment, mais il reſtoit un incon-
énient, auquel on ne pouvoit re-
édier. Cette barque n'étant pas tout-
fait du port de quarante tonneaux
pouvoit contenir la moitié des
ommes ſous le pont; & comme les
utes œuvres en étoient fort péſan-

ANSON. Chap. XV. An. 1742.

tes, on prévoyoit que si tout le monde venoit en même temps sur le pont, elle seroit en danger de renverser. La nécessité de se procurer des provisions pour le voyage les mit encore dans un grand embarras : il n'y avoit à terre ni pain, ni aucune espece de grain : le fruit à pain ne pouvoit tenir la mer, & quoiqu'ils eussent assés d'animaux vivants, ils n'avoient presque point de sel. Ils avoient bien trouvé dans l'Isle à leur arrivée une petite quantité de bœuf desseché qu'ils avoient conservé, mais cela ne pouvoit à beaucoup près leur suffire. Pour y suppléer, ils résolurent d'emporter autant de cocos qu'il leur seroit possible, afin de prolonger le bœuf séché, en le ménageant beaucoup, & au lieu de pain ils formerent le projet de se munir par force d'une quantité suffisante de ris dans l'Isle de Rota, où ils savoient que les Espagnols en avoient de très grandes plantations. Ce projet les obligea de faire la revue de leurs munitions, & ils trouverent à leur grand chagrin que toute leur poudre ne suffisoit pas pour en fournir une charge à chacun des hommes.

Une des circonſtances les plus dé-ourageantes, fut qu'ils n'avoient ni ompas de mer, ni quart de cercle ans l'Iſle; mais à force de chercher ans les coffres de la barque Eſpa-nole, ils y trouverent un petit com-as. Quoiqu'il ne fut gueres moins éfeƈtueux que ceux dont les écoliers : ſervent pour leur amuſement, ils : regarderent comme un tréſor d'un rix ineſtimable, & l'on trouva en-ıite ſur le rivage un quart de cercle, ı'on avoit jetté en mer avec quel-ıes haillons des gens qui étoient ıorts. On s'en empara avec avidité; ıais il n'avoit pas de pinulles, ce qui rendoit abſolument hors d'uſage. 'ependant en cherchant dans le ti-ɔir d'une table, que la mer avoit ttée ſur la côte, on en trouva quel-ıes-unes qui alloient très bien au ıart de cercle : on en fit l'épreuve, ır la latitude connue de l'Iſle, & ɔn vit que cet inſtrument étoit aſ-s juſte pour l'objet qu'on ſe propo-ɔit.

Ils trouvent un compas de mer & un quart de cercle.

Tout étant ainſi diſpoſé & quel-ıes-uns des principaux obſtacles ſur-ıontés, ils furent en état de juger ı quel temps l'ouvrage pourroit être

Le Centurion regagne l'Iſle.

ANSON. Ch. XV. An. 1742.

terminé, & en conféquence ils dé-
ciderent qu'ils pourroient fe mettr
en mer le 16 de Novembre ; mais l
22 d'Octobre après midi, un des hom-
mes du Gloucefter, étant monté fu
une hauteur au milieu de l'Ifle, vi
de loin le Centurion. Il courut à tou-
tes jambes fur le rivage, & rencon-
trant en chemin quelques-uns de fe
compagnons, il ne put leur dire dan
le tranfport dont il étoit animé au-
tre chofe que » le vaiffeau ! Le vaif-
» feau ! « ce que M. Gordon Lieute-
nant de marine ayant entendu, il cou
rut à l'endroit où M. Anfon & fes gen
étoient à travailler. Il étoit frais & e
haleine, ce qui le mit en état de paf-
fer l'homme du Gloucefter, & d
porter le premier cette nouvelle
agréable & fi peu attendue. Au pre
mier mot, M. le Chef d'Efcadre jet
ta la hache avec laquelle il travail
loit, & courut avec fes Officiers fu
le rivage, pour fatisfaire leurs yeu
de cette vue fi long-temps défirée
A cinq heures du foir, tout le mon
de reconnut le bâtiment, on fit parti
une chaloupe avec dix-huit homme
pour renforcer l'équipage, avec d
la viande fraîche & des fruits pou

:s gens, enfin le lendemain après mi-
i, ils eurent le bonheur de jetter
ancre dans la rade : M. Anſon mon-
a auſſi-tôt à bord & fut reçu avec
:s acclamations que peut produire
a plus grande joye.

Dangers que ce bâtiment avoit courus.

Nous allons rapporter ce qui étoit
rrivé au Centurion, pendant qu'il
voit tenu la mer. Nous avons déja
it qu'il avoit été chaſſé de ſes ancres
ans une nuit très obſcure par une
orrible tempête ; l'état de ceux qui
: montoient étoit certainement
es plus fâcheux, dans un vaiſſeau
ui faiſoit eau avec trois cables aux
cubiers, dont un portoit la ſeule an-
re qui leur reſtoit, ſans aucun ca-
on d'amarré, tous les ſabords ou-
erts & ſans pouvoir ſe ſervir d'au-
re voile que de celle d'artimon. Ils
'avoient pour manœuvrer ce vaiſ-
eau que cent huit hommes, ce qui
toit à peine le quart de ſon équipa-
e, & la plus grande partie n'étoient
ue des mouſſes ou des gens très foi-
les, n'étant guéris du ſcorbut que
epuis très peu de temps. La violen-
e de la tempête, & les roulis du
aiſſeau lui firent faire tant d'eau par
es ſabords, les écubiers & les dalots,

ANSON. Ch. XV. An. 1742.

outre la voye d'eau qu'il avoit avant ; qu'il falloit employer tous les bras, uniquement pour les pompes. Il y avoit d'autres dangers, qui paroissoient encore plus prochains : tous s'imaginerent qu'ils alloient être jettés sur l'Isle d'Agnigan, dont ils n'étoient éloignés que d'environ deux lieues & ils ne pouvoient se servir que de la voile d'Artimon, qui n'étoit pas suffisante pour les tirer de ce danger imminent, tous les hommes quitterent donc les pompes, pour employer tous leurs efforts à hisser la grande vergue & celle de misaine, afin de se garantir s'il leur étoit possible d'être brisés sur la côte. Après trois heures d'un travail infructueux, les drisses rompirent : les hommes épuisés furent obligés d'abandonner le travail & d'attendre en repos un malheur, qui leur paroissoit inévitable. Ils croyoient toujours que la tempête les poussoit sur l'Isle d'Agnigan & les ténebres étoient si épaisses qu'ils ne comptoient la découvrir que lorsqu'ils y échoueroient, & ils furent ainsi plusieurs heures dans les transes de la plus vive frayeur, attendant que chaque instant les mit au

An. 1742.

ɔnd de la mer. Ces terreurs & ces raintes si bien fondées ne furent dissipées qu'au point du jour, quand ls virent avec un transport de joye ue cette Isle si redoutée étoit fort loignée, & qu'ils en avoient été arantis par un fort courant qui venoit du Nord.

Comment ils retrouverent l'Isle de Tinian.

Les vagues furieuses qui les avoient nlevés de Tinian, subsisterent dans oute leur violence durant trois jours, c pendant tout le temps qu'ils furent n mer, le chapelain ainsi que les aures Officiers travaillerent avec auant de vigueur que le dernier des atelots. Ils furent occuppés pendant ouze heures a retirer leur maîtresse ncre qu'ils avoient jusqu'alors traiée après eux avec deux cables, & e commencerent à la voir qu'après e rude travail ; mais le soir étant urvenu, la fatigue les obligea de reettre au lendemain, où ils réussient enfin à l'enlever. Ils surmonteent ensuite quelques autres difficulés qu'il feroit trop long de rapporer en détail, & s'étant mis en état e lever les voiles, ils porterent à Est, dans l'espérance de regagner Isle de Tinian, dont suivant leur cal-

ANSON. Chap. XV.

An. 1742.

cul ils se trouvoient alors éloigné
de quarante-sept lieues. Le 12 d'Oc
tobre ayant fait le chemin nécessair
suivant leur compte pour retrouve
cette Isle, & dans le temps où il
avoient une pleine confiance de l
revoir, ils se trouverent malheureu
sement trompés dans leur attente
& furent convaincus qu'un couran
les avoit portés considérablement
l'Ouest. Ils craignirent beaucoup alor
de manquer d'eau, mais le lendemai
ils découvrirent l'Isle de Guam, &
jugerent que le courant les avoit en
traînés quarante lieues plus à l'Oue
qu'ils n'auroient dû être par leur es
time. La vue de terre leur fit con
noître leur situation; ils dirigeren
leur cours à l'Est, continuerent à sui
vre cette route avec un travail ex
cessif & avec le vent contraire jus
qu'au 22 d'Octobre. Enfin ce jou
qui étoit le dix-neuvieme, depui
leur accident ils arriverent à la vu
de Tinian, furent renforcés comm
nous l'avons dit, & à leur joie inex
primable, ils jetterent l'ancre le mê
me soir dans la rade.

Il est encore emporté en mer, & réussit à regagner l'Isle.

Le chef d'Escadre étant remonté
bord du Centurion, après que ce bâ

iment fut de retour à Tinian, réso-
ut de ne demeurer dans cette Isle que
e temps absolument nécessaire pour
ompleter sa provision d'eau. La gran-
le chaloupe s'étoit perdue, ainsi que
ous l'avons rapporté, & les Anglois
urent obligés de se servir de radeaux:
nais comme le courant de la marée
toit extrêmement fort, ils furent
eaucoup retardés, & les perdirent
lus d'une fois. Ce ne furent pas encore
eur dernieres infortunes, le troisie-
ne jour après le retour du Centu-
on, un violent coup de vent chassa
: bâtiment de ses ancres, & ils fu-
ent rejettés une seconde fois en mer.
e chef d'Escadre & les principaux
fficiers étoient alors à bord, mais il
avoit à terre près de soixante &
ix hommes occupés à faire de l'eau,
: à rassembler des provisions. Ils
voient les deux canots, mais ils
oient trop de monde pour qu'ils
ussent servir à les ramener tous en-
mble, & M. Anson envoya la barge
dix-huit rames à leur secours. Les
eux canots retournerent bien-tôt
emplis de monde au vaisseau, mais
resta à terre quarante hommes,
ccupés à tuer des bestiaux dans les

ANSON. Chap. XV.

An. 1742.

bois, & à les amener au lieu du de
barquement. Le vaiſſeau avoit é
emporté à une diſtance conſidéra
ble, & il ne leur fut pas poſſible c
le rejoindre, quoiqu'ils euſſent
grande barge pour les conduire
bord. Cependant le temps redevi
favorable, & après cinq jours
Centurion regagna encore Tinian.

A l'arrivée de ce bâtiment, c
trouva que la barque Eſpagnole avo
ſouffert quelque changement ; l
gens qui étoient à bord, déſeſp
rant de revoir leur vaiſſeau apr
tant d'accidents, avoient réſolu c
remettre cette barque dans ſon pr
mier état, & ils avoient travaillé av
tant d'ardeur, que ſans le retour c
Centurion elle auroit été bien-tôt r
tablie.

Les Anglois remettent à la voile.

Les gens après leur ſecond reto
dans l'Iſle, travaillerent avec l'arde
la plus infatigable à completter le
proviſion d'eau : le 31 d'Octobre
en eurent recueilli 50 tonneaux,
qui fut jugé ſuffiſant pour leur tr
verſée à Macao. Le chef d'Eſcad
envoya le lendemain un homme
chaque chambrée à terre pour r
maſſer autant d'oranges, de limon

le Cocos & d'autres fruits qu'il le ugeroit à propos pour lui & pour es compagnons de chambrée. Ils re- vinrent à bord le soir même, on mit le eu à la barque & au pros, le Cen- urion brisa ses chaloupes, remit à la oile, & dirigea son cours vers l'ex- rêmité méridionale de l'Isle de For- nosa.

ANSON. Chap. XV. An 1742.

Il ne sera pas hors de propos d'in- errompre le fil de notre narration our donner une description de cet mas d'Isles, connues sous le nom 'Iles des Larrons ou d'Isles Mariam- es. Elles furent découvertes par Magellan en 1521, & par le récit u'il nous a laissé des deux qu'il vit, il aroît que ce furent celles de Say- an & de Tinian, d'autant qu'il les eprésente comme très agréables & uées entre le quinzieme & le sei- eme dégré de latitude septentrio- ale. L'aspect charmant de Tinian lui fait donner par les Espagnols le om de Buenavista, & Saypan qui t à la latitude septentrionale de 15 grés 20 minutes, présente aussi un oup d'œil très agréable quand on regarde de la mer.

Description des Isles Mariamnes, ou des Larons.

On compte ordinairement douze

De l'Isle de Guam.

ANSON. Ch. XV.

An. 1742.

Isles des Larrons, mais si l'on mettoi dans ce compte les petits Islots & les rochers on en trouveroit vingt deux. Anciennement la plus grand partie étoient habitées, & il n'y pas plus de soixante ans que les troi principales, qui sont Guam, Rota & Tinian étoient extrêmement peu plées. Celle de Tinian a été entiere ment privée d'habitants, comme nou l'avons rapporté, & l'on n'a lais que deux où trois cents Indiens Rota pour cultiver le riz qu'on tran porte à Guam, ensorte qu'à préser il n'y a que cette derniere qu'on puis dire qui est habitée par les Espagno Ils y entretiennent un Gouverne avec une garnison, & le vaisseau Manille y touche ordinairement po prendre des rafraichissements da son passage d'Acapulco aux Philipp nes. On estime que cette Isle a en ron trente lieues de circonférence, qu'elle contient quatre mille habitan dont il y en a mille dans la ville San Ignatio de Agand, où le Go verneur fait sa résidence. Les maiso sont bâties de bois & de pierres, couvertes de tuiles, construction t rare en ces pays chauds: on y trou

ıuſſi treize ou quatorze villages. Guam ſt regardé comme un endroit important, à cauſe des rafraichiſſements ue les vaiſſeaux de Manille y trouent : il y a deux forts ſur le rivage vec cinq piéces de canon chacun, utre une batterie du même nombre e piéces, ſur une éminence près le ord de la mer. Les Eſpagnols y enretiennent trois compagnies d'infanrie de quarante à cinquante homıes chacune, & c'eſt la principale rce ſur laquelle le Gouverneur peut ompter, parce qu'il eſt ordinaireıent aſſez mal avec les habitans ui ſont privés de l'uſage des lances & des armes à feu.

ANSON. Chap. XV. An. 1742.

Quoique les autres Iſles ſoient inıbitées, on y trouve en abondance e toutes ſortes de rafraîchiſſements, ais il n'y a pas un ſeul bon port, ni ıcune rade de ſure. Le vaiſſeau de lanille demeure vingt-quatre heures Guam, mais il eſt fort ordinaire ı'il ſoit emporté en mer, & qu'il y iſſe ſa chaloupe.

Les Indiens de ces Iſles ſont forts, en faits, & par quelques-uns de urs uſages, on peut juger qu'ils ne anquent pas d'intelligence. Leurs

Deſcription des pros ou barques de ces iſles.

ANSON. Chap. XV. An. 1742.

pros volants, les ſeuls bâtiments qu'il
employoient autrefois ſont d'une
conſtruction ſi ſinguliere & ſi bien pro
portionnée qu'on prétend qu'avec un
bon vent aliſé ils peuvent faire prè
de vingt mille par heure. La proue &
la poupe ſont exactement les mêmes
mais les deux côtés ſont très diffé
rents. Celui qui doit avoir le deſſu
du vent eſt plat, & le côté oppoſ
eſt rond comme dans nos bâtiments
mais comme le peu de largeur & l
figure rectiligne ne manqueroit pas d
le faire renverſer, il y a au côté op
poſé une machine en forme de cadr
qui porte à ſon extrêmité une piéc
de bois creuſe, en façon de petit
chaloupe. Le poids de cette machin
ſert à contreballancer le pros, & l
petite barque, qui eſt toujours dan
l'eau, empêche qu'elle ne renverſ
ſous le vent. Le corps du pros e
formé de deux piéces jointes dan
leur longueur, & couſues enſembl
avec des écorces d'arbres, parce qu'
n'entre aucun fer dans ces bâtiments
elles ont environ deux pouces d'épai
ſeur dans le fond, & elles s'aminci
ſent en venant vers le bord où ell
ont un peu moins d'un pouce. Le pro

porte ordinairement ſix ou ſept Indiens, dont deux ſont placés à la proue & à la poupe : ils font aller alternativement le bâtiment avec une pagaye, ſuivant le cours que l'on ſuit, & celui de la poupe ſert de timonier. Les autres Indiens ſont occupés à vuider l'eau, qui entre dans le pros, & à faire manœuvrer la voile. Ces vaiſſeaux vont très bien au vent, ſoit qu'il ſouffle d'un côté ou de l'autre : ils ſont très commodes pour naviger entre ces Iſles, ſoit en allant, ſoit en revenant ; il ne s'agit que de changer la voile, ſans être obligé de revirer : leur peu de largeur & la forme platte de leur côté au vent les fait aller beaucoup plus vîte que tout autre bâtiment que l'on connoiſſe.

ANSON. Chap. XV.

An. 1742.



CHAPITRE XVI.

Les Anglois arrivent ſur les côtes de l Chine : ils jettent l'ancre près des iſle de Léma : ils arrivent à Macao : de ſcription de cette ville : ils jetten l'ancre au port de Typa : précaution que prennent les Chinois avec les Eu ropéens, difficultés pour obtenir l permiſſion de radouber le vaiſſeau : M Anſon écrit au Vice-Roi : il donne u repas aux Mandarins : il obtient l permiſſion de faire radouber ſon vai ſeau : les Eſpagnols manquent l'occa ſion de le brûler : M. Anſon reçoit u fauſſe allarme : il ſe remet en mer quelques Anglois retournent dan leur patrie : il reprend le projet d'en lever le Galion de Manille.

ANSON. Chap. XV.

An. 1742.

Les Anglois arrivent ſur les côtes de la Chine.

LE Centurion partit de Tinian l 1 de Novembre vers le ſoir, dan le temps où la Mouçon orientale e paſſée, & il fit alors régulieremen quarante ou cinquante lieues par jou Le 14 de Novembre, les Anglois v rent une petite iſle ou rocher, & en viron une heure après, ils apperçu rent l'Iſle nommée Botel-Tobag

Xima. Après avoir doublé la pointe méridionale de Formosa, qui est à la latitude septentrionale de 21 degrés 15 minutes, ils passerent les rochers, nommés Vele-Rete. Les gens du Centurion furent alors vivement allarmés par un grand cri de feu au Château d'avant : tout l'équipage y courut dans la plus grande confusion, & pendant quelque-temps les Officiers eurent beaucoup de peine à appaiser le tumulte. Lorsque les gens furent remis en ordre, on reconnut que le feu avoit été occasionné par des briques du foyer, qui étant trop échauffées l'avoient communiqué aux bois voisins; mais il fut bien-tôt éteint quand on eut défait ces briques. Le soir ils furent surpris à la vue de ce qu'ils prirent d'abord pour des brisements de vagues, mais en examinant plus attentivement, ils reconnurent que c'étoit seulement un grand nombre de feux allumés dans l'Isle Formosa. Ils penserent que c'étoient des signaux faits par les habitants, pour les engager à venir à terre, mais ils avoient trop d'impatience d'arriver à Macao pour consentir à aucun retard. Vers minuit ils reconnurent le continent

ANSON. Ch. XVI.

An. 1742.

ANSON. Ch. XVI. An. 1742.

de la Chine, à quatre lieues de dis-tance; aussi-tôt ils amenerent, dans l'intention d'attendre le jour, mais avant que le soleil fut levé, leur sur-prise fut des plus grandes, quand ils se virent au milieu d'une multitude innombrable de barques de pêcheurs qui sembloient couvrir la surface de la mer, aussi loin que la vue se pou-voit étendre. Plusieurs étoient mon-tées par cinq hommes, ils n'en virent aucune qui n'en eut au moins trois à bord, & en continuant leur cours à l'Ouest, ils en trouverent en aussi grand nombre sur toutes les parties de la côte. Le Chef d'Escadre esperoit qu'il pourroit se procurer un pilote pris de ces barques, pour conduire le Centurion à Macao; mais il ne fut pas possible aux Anglois de leur faire entendre ce qu'ils désiroient. Ce qui leur parut le plus surprenant fut l'in-tention & le peu de curiosité qu'ils remarquerent en une si grande multi-tude de pêcheurs, qui, sans doute, n'avoient jamais vu de vaisseau pareil au Centurion, & peut-être même qu'aucun d'entr'eux n'avoit approché d'un bâtiment Européen : quoiqu'il en soit, & malgré le nombre de bar-

ANSON. Ch. XVI.

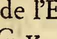
An. 1742.

ques qui paſſerent près d'eux, ils n'en
virent pas une ſeule qui changeât de
cours pour les examiner.

Ce fut le 16 de Novembre à minuit
que les Anglois reconnurent la côte
de la Chine, & le lendemain, vers
deux heures après midi, pendant
qu'ils portoient à l'Oueſt, étant à
deux lieues de terre, toujours en-
tourés d'un auſſi grand nombre de
barques de pêcheurs, ils virent une
autre barque devant eux, où l'on dé-
ploya un pavillon rouge, & l'on
sonna d'un cornet, ce que les gens
du Centurion regarderent comme un
signal qu'on leur faiſoit, ou pour les
avertir de quelque bas fond, ou pour
leur offrir un pilote. M. Anſon en-
voya auſſi-tôt le canot à cette bar-
que, pour connoître leurs intentions,
& l'on trouva que c'étoit la barque
du Commandant de toute la pêche;
que le ſignal étoit pour marquer aux
pêcheurs de ſe retirer, & de rega-
gner le rivage, ce qu'ils firent immé-
diatement.

Ils jettent l'ancre près des Iſles de Lema.

Voyant qu'ils s'étoient trompés,
les Anglois continuerent leur cours,
& le lendemain rencontrerent une
chaîne d'Iſles qui s'étendent de l'Eſt à



ANSON.
Ch. XVI.
An. 1742.

l'Oueſt, & qu'on nomme les Iſles d
Lema. Elles ſont au nombre de quir
ze ou ſeize, ſtériles & remplies de rc
chers, & l'on en voit encore pluſieur
autres ſemblables entre celles-ci & l
continent de la Chine. Ils furent er
core entourés de barques de pêcheur
& M. Anſon envoya un canot, pou
en joindre quelques-unes, & leu
demander un pilote, mais ce fut tou
jours inutilement. Cependant un de
Chinois leur marqua par ſignes d
faire le tour de l'Iſle ou du rocher l
plus à l'Oueſt de ceux de Lema, o
ils en pourroient avoir : ils ſuivirer
cet avis, & le ſoir ils jetterent l'ancre

Ils arrivent à Macao.

Le lendemain matin, un pilote Ch
nois vint à bord du Centurion, & o
frit en mauvais Portugais de condu
re le bâtiment à Macao pour trent
piaſtres. On les lui donna auſſi-tôt : i
leverent l'ancre & mirent à la voile
peu de temps après, d'autres pilote
vinrent à bord, & firent leurs e
forts pour gagner la confiance des Ar
glois, en leur montrant des certif
cats de pluſieurs bâtiments Européen
qu'ils y avoient conduits ; mais i
demeurerent ſous la conduite du Ch
nois qu'ils avoient d'abord engage

Ils passerent beaucoup d'autres Isles, mais les courants de la marée agissant avec trop de force contre eux, ils furent souvent obligés de jetter l'ancre : enfin ils mouillerent dans la rade de Macao, & arriverent pour la premiere fois dans un port d'alliés avec l'espérance d'y recevoir des lettres de leurs parents, & de leurs amis, & d'y rencontrer de leurs compatriotes, arrivés depuis peu d'Angleterre, qui pourroient répondre au nombre infini de questions qu'ils se préparoient à leur faire.

ANSON. Chap. XVI An. 1742.

Description de cette ville.

La Ville de Macao est située dans une Isle, à l'entrée de la riviere de Canton : elle étoit anciennement riche, peuplée & en état de se défendre contre la puissance des Gouverneurs Chinois du voisinage ; mais elle a tellement perdu de son ancienne splendeur, que le Gouverneur actuel, nommé par le Roi de Portugal ne se soutient que par la bonne volonté des Chinois, qui pourroient affamer cette place, & en chasser les Portugais s'ils en avoient la volonté, ce qui oblige ce Gouverneur à éviter soigneusement de les irriter en rien. La riviere de Canton à l'entrée de laquelle est

ANSON. Chap. XVI. An. 1742.

ſituée cette ville, eſt le ſeul endroi
où abordent les vaiſſeaux Européens
& le port y eſt beaucoup plus com
mode que celui de Macao. Cepen
dant le chef d'Eſcadre craignit qu
s'il inſiſtoit à être traité ſur un autr
pied que les navires marchands, cett
diſtinction ne brouillât la compagni
des Indes Orientales avec la régenc
de Canton, & il ſe détermina pa
cette raiſon à entrer dans le port d
Macao plutôt que d'aller dans cett
ville.

Ils jettent l'ancre au port de Typa.

Auſſi-tôt que Mr. Anſon eut jett
l'ancre dans la rade de Macao, il en
voya un Officier faire ſon complimen
au Gouverneur Portugais, & de
mander les avis de ſon Excellence ſu
la conduite qu'il devoit tenir, pou
ne pas offenſer les Chinois. Cet obje
méritoit d'autant plus d'attention
qu'il y avoit alors quatre navire
Anglois de la Compagnie des Inde
dans le port de Canton : il étoit prin
cipalement queſtion des droits qu
payent ordinairement tous les vaiſ
ſeaux dans cette riviere, proportio
nellement à leur charge : les navire
de guerre ſont exempts de ces ſorte
de droits dans tous les ports étran-

;ers, & le chef d'Eſcadre penſoit ju'il ſeroit contraire à l'honneur de on pays de s'y ſoumettre. Le ſoir il int une chaloupe avec deux Officiers nvoyés par le Gouverneur : ils diint à M. Anſon que le ſentiment de on Excellence étoit, que ſi le Cenurion entroit dans la riviere de Canon, on exigeroit certainement le lroit ; mais que s'il le jugeoit à pro-os, il lui envoyeroit un pilote, qui e conduiroit dans un autre port très ur, nommé Typa, où il pourroit aire caréner ſon vaiſſeau, & où l'on le lui demanderoit probablement auun droit. Le chef d'Eſcadre conſenit à cette propoſition, & il mit à la oile le lendemain matin, ſous la dieſtion du pilote Portugais. Après uelques difficultés, occaſionnées par e peu de profondeur de l'eau, le Centurion entra dans ce port, forné par un nombre d'Iſles, environ ſix milles de Macao, dont il ſalua e Château par onze coups de canon, & on lui rendit le ſalut avec le mêne nombre.

M. Anſon avoit également beſoin e vivres, & de tout ce qui étoit néeſſaire pour le radoub de ſon vaiſ-

Précautions que prennent les Chinois avec les Européens.

ANSON.
Chap. XVI.
An. 1742.

ſeau : il alla le lendemain faire un
viſite au Gouverneur, on le ſalua d
onze coups de canon quand il de
cendit à terre, & le Centurion ré
pondit de même. Ce Gouverneu
parut diſpoſé à lui rendre tous le
ſervices qui ſeroient en ſon pouvoir
l'aſſura qu'il le feroit ſecrettement
mais il lui dit en même temps, qu'
ne pouvoit lui rien fournir de c
qu'il lui demandoit, ſans un ordr
du Viceroi de Canton, d'autant qu
toutes les proviſions, & toutes le
autres choſes néceſſaires qu'il rece
voit pour lui-même & pour la gar
niſon, étoient toujours en vertu d'u
ne permiſſion du Gouvernement ; &
qu'on prenoit ſoin de ne lui donne
que jour par jour ce qu'il avoit beſoin
pour que les Chinois fuſſent toujour
en état de l'obliger de ſe ſoumettr
à ce qu'ils déſiroient, en mettant u
embargo ſur les proviſions.

Difficultés pour obtenir la permiſſion de radouber le vaiſſeau.

Après cette déclaration, M. Anſo
réſolut d'aller à Canton demander c
qui lui étoit néceſſaire au Viceroi
& dans cette vue il loua une barqu
chinoiſe pour lui, & pour ceux qu
le devoient accompagner. Quand i
fut pret à s'embarquer, le Hoppo

ɔu Officier de la douanne chinoiſe de Macao refuſa de lui accorder la permiſſion de partir, défendit avec menaces aux matelots de le conduire ; & quoique le Gouverneur de Macao employât tout ſon crédit, cet homme demeura infléxible. Le lendemain, M. Anſon dit, que ſi on lui refuſoit plus long-temps la permiſſion, il armeroit les chaloupes du Centurion, & demanda au Hoppo s'il croyoit que quelqu'un fut aſſés hardi pour s'opoſer à ſon paſſage? Sur cette menace, la permiſſion fut auſſitôt accordée, & M. Anſon étant arrivé à Canton, conſulta les Supercargos & les Officiers des navires Anglois, ſur les moyens d'obtenir du Viceroi la permiſſion qui lui étoit néceſſaire. Par leur conſeil il s'adreſſa à quelques Marchands Chinois, qui après l'avoir amuſé de jour en jour pendant un mois, en lui promettant de rapporter ſon affaire au Viceroi, & d'obtenir de lui l'effet de ſa demande, leverent enfin le maſque, & ſe trouvant vivement preſſés, lui avouerent qu'ils n'en avoient point parlé au Viceroi, & qu'ils ne pouvoient le faire, parce qu'il étoit trop

ANSON. Chap. XVI.

An. 1742.

au-dessus d'eux, pour qu'ils eussen jamais occasion de l'approcher. M Anson reconnut alors, mais trop tar le tort qu'il avoit eu de faire tro d'attention aux intérêts de la Com pagnie des Indes : il revint au Centu rion, d'où il écrivit au Viceroi pou lui faire savoir qu'il étoit Comman dant en chef d'une Escadre de vais seaux de guerre Anglois, qui croiso depuis quelques années contre le Espagnols, ennemis du Roi son Maî tre, & qu'il étoit obligé d'entre dans le port de Macao pour bouche une voye d'eau considérable à so vaisseau Amiral, & pour se munir de provisions & autres choses nécessai res, afin de poursuivre ensuite so voyage.

M. Anson écrit au Vice-Roi.

La lettre ayant été traduite en lan gue Chinoise, le chef d'Escadre la re mit au Hoppo, & le pria de l'envoye au Viceroi de Canton avec la plu grande diligence qu'il seroit possible Cet Officier parut ne vouloir pas s'e charger, mais M. Anson la reprit & dit comme la premiere fois, qu'i l'alloit envoyer à Canton dans sa pro pre chaloupe, & qu'il donneroit son Lieutenant des ordres positifs d

pas revenir ſans une réponſe du ceroi. Le Hoppo voyant la ferme- du chef d'Eſcadre, & craignant ìtre mandé en Cour, à cauſe de ı refus, le pria de l'en charger, & omit de lui procurer une prompte ɔonſe. Deux jours après un Man- rin du premier rang, qui étoit Gou- rneur de la ville de Janſon avec ux Mandarins d'une claſſe infé- ure, & une ſuite conſidérable ›fficiers & de domeſtiques, vinrent matin dans dix-huit galeres, dé- rées de banderolles, & accompa- ées d'une bande de muſiciens. On voya auſſi-tôt la chaloupe du Cen- ion pour amener à bord le princi- l Mandarin : on habilla cent hom- :s des plus apparents de l'équipage ec l'uniforme de la marine & on rangea en bataille ſur le demi-pont on arrivée. Lorſqu'il entra dans le iſſeau, il fut ſalué par les fanfares s tambours & des trompettes, paſſa vant la nouvelle garde, & fut reçu le demi-pont par le Chef d'Eſca- e qui le conduiſit dans la chambre poupe. Le Mandarin lui expoſa ſa mmiſſion, & dit qu'il avoit amené ec lui deux charpentiers Chinois

ANSON. Chap. XVI. An. 1742.

pour examiner l'état du vaisseau. C
fit toute la recherche nécessaire,
ils déclarerent qu'il étoit impossib
que le bâtiment se remit en mer sa
avoir été radoubé ; alors le Mand
rin dit qu'il voyoit la preuve de
que M. Anson avoit avancé dans
lettre. Ce Mandarin parut être
homme de grand mérite, qui avo
plus de franchise & d'honneur qu'
n'en trouve ordinairement chez l
Chinois. Il parut très curieux & avi
de savoir, examina toutes les parti
du vaisseau avec une attention pa
ticuliere, & parut fort surpris de
grosseur des canons de la basse batt
rie, ainsi que de la grosseur & du poi
des boulets. Le Chef d'Escadre r
marquant son étonnement, saisit cet
occasion de convaincre le Chinoi
qu'il étoit de la prudence de lui a
corder l'effet de ses demandes de
maniere la plus ample & la pl
prompte. Il se plaignit de la condui
des Officiers de la Douanne de M
cao, qui avoient empêché qu'il
reçut des provisions fraîches, & c
aux Mandarins qu'étant instru
de ce qui lui étoit nécessaire,
voyant par eux-mêmes quelles étoie

:s forces, ils pouvoient actuellement
ıger que la demande qu'il avoit faite
ı Gouvernement pour avoir la per-
ıiſſion d'acheter ce qui lui manquoit
'étoit pas faute de pouvoir ſe le pro-
ırer par lui-même, puiſqu'ils de-
oient être convaincus que le Cen-
ırion ſeul feroit en état de dé-
uire toute la marine du port de
anton, & celle de tout autre port
e la Chine. Il ajouta qu'à la vérité on
e procédoit pas ainſi entre nations
mies l'une de l'autre, mais qu'il étoit
ıoui que les Douaniers de quelque
ation que ce fut, ſouffriſſent que des
aiſſeaux amis fuſſent affamés & pé-
ſſent dans leur port, pendant qu'ils
e demandoient autre choſe que la
berté d'y laiſſer leur argent. Qu'ils
evoient reconnoître que lui & ſes
ens s'étoient comportés juſqu'alors
vec autant de reſerve que de retenue;
ıais que leurs beſoins augmentant
e jour en jour, la famine pourroit
nfin devenir trop forte pour ſe rete-
ir dans les mêmes bornes, & qu'en
out pays on reconnoiſſoit que la
éceſſité eſt au-deſſus de toutes les
oix. Que s'il arrivoit par le délai
u'on apporteroit à lui fournir des

ANSON. Chap. XVI.

An. 1742.

provisions, que ses hommes press de la faim devinssent des Cannibale & qu'ils fussent forcés de se nourr de leur propre espèce, on devo juger qu'indépendamment de leur am tié pour leurs camarades, ils préf reroient par délicatesse de goût manger des Chinois qui étoient gr & gras, plutôt que de ronger les de leurs compagnons décharnés. L premier Mandarin convint de la ju tesse de ce raisonnement, prom qu'aussi-tôt qu'il seroit de retour Canton, il assembleroit le Conseil d Mandarins, & ajouta qu'il ne douto pas que sur les représentations qu leur feroit de ce qu'il avoit vu, i ne fussent de son même avis, & qu tout ce que le Chef d'Escadre dema doit ne lui fut promptement a cordé. A l'égard des plaintes porté contre les Douanniers de Macao il dit qu'il les puniroit de sa pro pre autorité, & il demanda un ét des provisions dont le vaisseau avo besoin chaque jour. Il écrivit desso une permission, qu'il remit à l'un d ceux qui l'accompagnoient avec or dre d'en envoyer autant chaque mat de très bonne heure, ce qui fut ex cuté avec la plus grande exactitud

Cette affaire étant reglée, M. An-
n invita le premier Mandarin & les
ux qui l'accompagnoient à dîner:
ais ils parurent très embarrassés à
servir des couteaux & des four-
ettes. Après qu'ils eurent faits quel-
es tentatives pour manger à la ma-
ère des Anglois, en quoi ils parurent
rt mal-adroits, un de leurs gens
upa leurs mets en petits morceaux;
is s'ils trouvoient de la difficulté à
vre en mangeant les usages des
ropéens, ils ne parurent pas novi-
s pour la boisson. Le Chef d'Escadre
xcusa de leur faire tête, sous pré-
xte qu'il étoit incommodé, mais le
andarin voyant un autre Gentil-
mme Anglois d'un teint fleuri lui
ppa sur l'épaule, & lui dit, par son
reprête, qu'il n'allegueroit sure-
nt pas de cause de maladie, & il
ista à ce qu'il leur fit compagnie.
Gentilhomme, voyant qu'après
oir bu quatre ou cinq bouteilles de
ntignan, le Mandarin conservoit
n sang-froid, fit apporter une
uteille d'eau des barbades. Elle
rut fort agréable aux Chinois, &
and ils l'eurent presque finie ils se
erent de table frais & tranquilles,

ANSON. Chap. XVI.

An. 1742.

Il donne un repas aux Mandarins.

ANSON.
Chap. XVI.
An. 1742.

au moins en apparence : M. Anſo
fit, ſuivant l'uſage, un préſent a
Mandarin, & ils s'en retournerer
tous dans les mêmes bâtiments qui le
avoient amenés.

Il obteint la permiſſion de faire radouber ſon vaiſſeau.

Année 1743.

M. Anſon attendoit avec grand
impatience la réſolution du Conſeil
& les permiſſions néceſſaires pou
faire radouber ſon vaiſſeau ; ma
malgré les diſpoſitions favorabl
du Mandarin Gouverneur, pluſieu
jour ſe paſſerent ſans qu'il en reçu
aucunes nouvelles, & il apprit pa
des avis particuliers, qu'il y avoit
ce ſujet de grands débats. Cependa
le 17 de Janvier 1743, le Mandarin
qui étoit l'Avocat du Chef d'Eſcadre
envoya la permiſſion du Vice-Ro
pour radouber le Centurion, & pou
fournir aux Anglois tout ce qui le
étoit néceſſaire, après quoi les Ch
nois n'ayant plus aucune crainte
un nombre de Charpentiers & d
forgerons de cette nation vinrent
bord le lendemain, pour traiter d
l'ouvrage qu'ils devoient faire. Ils de
manderent d'abord la valeur de mil
livres ſterling pour rétablir le vaiſſea
les mâts & les chaloupes : M. Anſo
trouva cette demande exhorbitant

leur propoſa de travailler à la jour-
e, à quoi ils ne voulurent pas en-
ıdre. On convint enfin que le char-
ntier recevroit la valeur de ſix
nts livres pour ſon travail, & que
: ſerruriers ou forgerons ſeroient
yés de leurs ouvrages en fer ſui-
nt ce qu'ils peſeroient, à raiſon
trois livres ſterlings par cent pour
petits ouvrages, & de deux livres
ſols pour les gros.

ANSON. Chap. XVI. An. 1743.

M. Anſon employa tous ſes ſoins
ur terminer promptement cet im-
rtant ouvrage : il envoya ſon pre-
er Lieutenant à Canton louer deux
ıques, dont une fut deſtinée pour
ettre le vaiſſeau ſur le côté, & l'au-
: pour ſervir de magaſin à mettre
munitions. En même-temps on
planit le terrein ſur une des Iſles
iſines ; on y éleva une tente pour
ettre les effets les plus embarraſſants
les proviſions, & près de cent cal-
eurs Chinois furent mis au travail
: les ponts & ſur les côtés du vaiſ-
u, mais quoiqu'ils fiſſent très bien
ır ouvrage, il s'en manquoit beau-
up qu'ils fuſſent diligents. Cepen-
nt le 14 de Mars on eut fini de ra-
uber & de doubler le fond à la

Les Eſpagnols manquent l'occaſion de le brûler.

ANSON.
Chap. XVI
An. 1743.

grande joie des Anglois, non-seul
ment parce que la fatigue de caren
avoit été considérable, mais enco
parce qu'ils craignoient d'être att
qués par les Espagnols, pendant q
leur bâtiment étoit hors d'état de
défendre. Leurs craintes n'étoient p
sans fondement, ils apprirent depu
par un vaisseau Portugais que les E
pagnols de Manille avoient sçu q
le Centurion étoit à Typa, où l'
avoit dessein de le carener; que
Gouverneur avoit aussi-tôt assemb
le Conseil, & proposé d'aller brû
ce bâtiment, pendant qu'il seroit
radoub, ce qu'ils auroient pu fai
aisément si cette entreprise eut
bien conduite. On dit aussi aux A
glois que le projet avoit été approuv
qu'un Capitaine de vaisseau avoit e
trepris de le mettre à exécution po
quarante mille piastres, avec la co
dition de ne les recevoir qu'après
réussite; mais qu'il n'avoit pas
son effet, parce que le Gouverne
avoit prétendu que cet argent ne d
voit pas être tiré de la caisse Royal
& que les Marchands en devoie
faire les avances, ce qu'ils avoie
refusé.

Aussi-t

ANSON. Chap. XVI. An. 1743.

M. Anson reçoit une fausse allarme.

Aussi-tôt que le Centurion fut remis ur quille, les gens reprirent à bord ı poudre & les munitions, après quoi on s'occupa des réparations du grand ıât. Pendant qu'on y travailloit, 's Anglois reçurent une allarme le ı de Mars, par le rapport d'un pê- ıeur Chinois, qui leur dit qu'il avoit é à bord d'un gros vaisseau Es- ıgnol, à la hauteur du Grand La- 'one, & qu'il étoit accompagné : deux autres bâtiments. Il ajouta ı'il avoit conduit un Officier de ce ıisseau à Macao, & qu'on lui avoit ıvoyé de ce port plusieurs chalou- :s. Son rapport paroissoit d'autant us digne de foi, qu'il déclara qu'il demandoit rien s'il ne se trouvoit s véritable. On jugea que c'étoient : bâtiments destinés à venir brûler Centurion, & le Chef d'Escadre aussi-tôt préparer ses canons & ses nes à feu pour être prêt à le dé- ıdre. La pinasse & le canot étoient ɔrs en mer, il leur fit dire l'avis 'il avoit reçu, & leur donna ordre veiller très exactement à tout ce i se passeroit, mais il ne parut au- ı vaisseau Espagnol, & M. Anson bien-tôt convaincu que tout le re-

cit du Chinois n'étoit qu'une fable

ANSON. Chap. XVI. An. 1743.

Vers le milieu d'Avril, les agrè furent mis au vaiſſeau, l'eau & le provifions furent embarquées, & le Anglois ſe trouverent en état de ſ remettre en mer, mais avant ce temp les Chinois avoient marqué beaucou d'impatience de la longueur de leu ſéjour. Le 14, deux barques des Man darins vinrent de Macao à bord, pou preſſer le Chef d'Eſcadre de ſortir d leur port, quoiqu'ils n'euſſent aucun raiſon de croire qu'il y voulut demeu rer inutilement; enfin à ce dernie meſſage, il leur fit dire de ne pas pren dre tant d'inquiétudes, parce qu' partiroit quand il le jugeroit à propo & non avant. Alors on défendit d porter aucunes provifions à bord, & les Chinois prirent tant de précau tions pour l'exécution de leurs ordre qu'il ne fut plus poſſible de rien ache ter, quelque argent qu'on en offri Enfin le Centurion ſortit de Typa 17 d'Avril, entra dans la rade de Ma cao, acheva ſa provifion d'eau, & toutes ſes affaires étant terminées l 30, il leva l'ancre & ſe remit en me

Il ſe remet en mer.

Il ne ſera pas inutile de remarqu qu'a la premiere arrivée des Anglo

Quelques Anglois retournent dans leur patrie.

Macao, le Capitaine Saunders char-
é des dépêches du chef d'Escadre,
embarqua pour l'Angleterre, à bord
'un vaisseau Suédois, & que plu-
eurs autres Officiers, ayant obtenu
 permission de revenir en Europe,
embarquerent aussi à bord de quel-
ues bâtiments de la Compagnie des
ides Orientales.

ANSON. Chap. XVI. An. 1743.

Il reprend le projet d'enlever le Galion de Manille.

Le chef d'Escadre avant son dé-
art, engagea vingt-trois hommes
ont la plus grande partie étoient des
ascars ou matelots Indiens, & les
itres Hollandois. Pendant qu'il étoit
Macao, il dit qu'il alloit à Batavia,
our repasser ensuite en Angleterre.
a mouçon occidentale rendoit alors
ette traversée presque impraticable,
ais il marquoit tant de confiance
 la bonté de son vaisseau, & en
abileté de ses gens, qu'il réussit non-
ulement à persuader à son équipa-
, mais encore à ceux de Macao
'il alloit faire une épreuve jusqu'a-
rs inusitée. Il ne répandoit ces bruits
e pour cacher son dessein réel, qui
oit de retourner dans l'Océan pa-
ique, & de croiser à la hauteur du
ip Espiritu-Sancto, qui est dans
le de Samal, pour y attendre les

ANSON. Chap. XVI. An. 1743.

vaiſſeaux de Manille, parce qu'i
croyoit qu'il y en auroit deux cett
année, ſur ce qu'il avoit empêch
qu'on n'en fit partir un l'année pré
cédente. Auſſi-tôt qu'il eut perdu d
vue la côte de la Chine, il aſſembl
tous ſes gens ſur le demi-pont, & leu
fit part de ſon deſſein : il leur dit qu'i
choiſiroit une croiſiere, où il ne pour
roit manquer de rencontrer les deu
vaiſſeaux de Manille : qu'il ſavoit qu
ces bâtiments étoient forts & bie
montés, mais que ſi ſes hommes vou
loient ſe conduire avec leur courag
ordinaire, il étoit ſur de les enleve
ou au moins de s'emparer de l'un de
deux : les Anglois écouterent la ha
rangue de leur chef avec la plus gra
de joie, marquerent leur approba
tion par des applaudiſſements réite
rés, & répondirent qn'ils étoien
dans la réſolution de réuſſir ou d
périr quand l'occaſion s'en préſent
roit. Leurs eſpérances qui s'étoient en
tiérement évanouies quand ils avoien
quitté la côte du Méxique, ſe renou
vellerent alors, & ils furent tous fe
mement perſuadés qu'ils pouvoien
prendre les Gallions, & retourne
dans leur pays, enrichis des dépoui
les de leurs ennemis.

Le 12 de Mai, ils virent une par-e de l'Isle Formosa, & le 15 ils dé-ouvrirent les Isles de Bachi, que juf-u'à préfent on a marquées fur les artes vingt-cinq lieues plus à l'Eft ue n'eft leur véritable fituation; puif-ue par les obfervations de M. An-on, il trouva que celle du milieu eft 21 dégrés 4 minutes de latitude fep-ntrionale.

ANSON. Chap. XVI. An. 1743.



CHAPITRE XVII.

M. Anſon ſe met en croiſiere : ſes soin pour ne pas être découvert : il décou vre le Galion : il s'en rend maîtr après un combat très vif : le Centu rion en grand danger d'être brûlé il apprend que l'autre Galion lui e échapé : il retourne à Macao : valeu de la priſe du Galion : difficulte qu'il éprouve de la part des Chinois il entre malgré eux dans la rivier de Canton : ils prennent une grand opinion de M. Anſon : il reçoit un lettre du Vice-Roi : il refuſe de paye aucun droit : il renvoye les priſon niers Eſpagnols : difficultés d'avo des proviſions : fourberies des Chinois baſſeſſes des Mandarins : peu de fide lité des Chinois les uns à l'égard de autres.

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

M. Anſon ſe met en croiſiere.

LE 31 de Mai à midi, les Angloi commencerent à découvrir l Cap Eſpiritu-Sancto, qui leur paru médiocrement élevé, avec pluſieur petites hauteurs rondes, nommée mondrains en terme de marine. Il

ıvoient qu'il y avoit des ſentinelles lacées ſur ce cap, pour faire des ſi-naux au vaiſſeau d'Acapulco, quand ſeroit à la vue de terre, & le chef 'Eſcadre quand il fut à onze lieues e diſtance fit revirer de bord & car-uer toutes les grandes voiles pour ne as être découvert, étant réſolu de roiſer entre la latitude de 12 dégrés o minutes, & celle de 13 degrés 5 ıinutes, après avoir obſervé que : Cap eſt à 12 dégrés 40 minutes e latitude ſeptentrionale. Les gens voient alors peu d'occuppation ſur : Centurion, M. Anſon donna ſes rdres pour qu'ils s'éxerçaſſent preſ-ue tous les jours à manœuvrer les anons & à ſe ſervir des armes à feu, e qu'il avoit toujours eu attention e leur faire faire plus ou moins toutes :s fois qu'il en avoit l'occaſion dans : cours de ſon voyage. Ils virent par :ur propre expérience que la plus ourte maniere de charger en faiſant exercice eſt de ſe ſervir de cartou-hes; on les habitua à tirer au blanc, n ſuſpendant un but à l'extrêmité de ı vergue, & comme on donnoit tou-ours quelque récompenſe à celui qui toit le plus adroit, tous les gens d'é-

Anson.
Chap. XVII.
An. 1743.

quipage y acquirent beaucoup de dextérité : ils devinrent très prompts à charger & s'accoutumerent à tirer avec la plus grande juſteſſe.

Ses ſoins pour ne pas être découvert.

Le Centurion étant arrivé à la hauteur du Cap Eſpiritu-Sancto, où M. Anſon étoit réſolu d'attendre les Galions, il fit tous les préparatifs néceſſaires pour les recevoir, & en même temps mit tous ſes ſoins à ſe tenir aſſés éloigné du cap pour ne pas être découvert. On apprit depuis, que malgré toute ſon attention, il avoit été vu de la terre, & qu'on en avoit donné avis à Manille. On refuſa d'abord d'y ajouter foi, mais ſur les nouvelles réitérées qu'on y porta, & ſur l'aſſurance que l'on continuoit à le voir, les Marchands furent très allarmés. Ils s'adreſſerent au Gouverneur, lui fournirent les ſommes néceſſaires, & ſur leur requête il fit équipper un armement, compoſé de deux vaiſſeaux de trente-deux canons, d'un de vingt, & de deux chaloupes, chacune de dix, pour aller attaquer le Centurion dans ſa Croiſiére. Pluſieurs de ces bâtiments leverent l'ancre, mais le principal vaiſſeau n'étant pas encore en état, & la mouſſon leur

tant contraire, le Gouverneur & les
ıarchands ne furent pas d'accord,
e qui fit manquer le projet.

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

Il découvre le Gallion.

L'impatience des Anglois augmen-
)it à mesure que le mois de Juin s'é-
oūloit. Enfin quand le dernier jour
.ıt arrivé, la certitude où ils avoient
ru être jusqu'alors, de voir les
aisseaux d'Acapulco, se changea
n une simple espérance : mais le len-
emain toutes leurs inquiétudes fu-
:nt dissipées, lorsqu'au lever du so-
il ils découvrirent une voile de leur
rand mât. Une joie universelle se
:pandit entre tous les gens d'équi-
age, ils ne douterent pas que ce ne
ıt un des Galions, & ils s'attendi-
:nt à voir incessamment paroître
ıutre. Le Chef d'Escadre fit voile
ıssi-tôt vers ce bâtiment, & à sept
:ures & demie on le découvrit vi-
)lement du pont du Centurion. Le
alion tira un coup de canon, &
nena ses voiles de péroquet; on
gea que c'étoit un signal pour faire
vancer son consor, & le Centurion
)ur les amuser tira aussi un coup de
ınon au lof. Pendant tous ces mou-
:ments le Galion ne changea pas de
)urs; mais au grand étonnement du

ANSON.
Chap XVI.
An. 1743.

Chef d'Escadre, il porta directement sur lui. Il ne pouvoit croire que les Espagnols l'eussent reconnu pour le Centurion, & qu'ils eussent résolu de le combattre : cependant on apprit par la suite qu'ils n'y avoient pas été trompés.

Il s'en rend maître après un combat très vif.

Vers midi le Galion enleva sa misaine, amena sous ses huniers, mit pavillon Espagnol, & l'on vit flotter l'étendard de la même nation à l'extrêmité de son grand mât. M. Anson prit trente hommes des meilleurs tireurs, qu'il distribua dans les hunes, & comme il n'avoit pas assez de monde pour donner à chaque canon le nombre d'hommes qu'on y met ordinairement, il en mit seulement deux à chaque piece de la batterie basse. Ils ne furent occupés qu'à charger; le reste de l'équipage fut partagé en petits corps de dix ou douze hommes chacun, dont l'emploi fut d'aller & venir continuellement entre les ponts pour avancer les canons & les tirer aussi-tôt qu'ils étoient chargés. Cette disposition le mit en état de faire usage de toutes ses pieces, & au lieu de tirer des bordées, avec des intervalles de l'une à l'autre, il entretint

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

ın feu roulant, ſans aucune intermiſ-
ion. Il jugea qu'il en retireroit un
rès grand avantage, parce que l'uſa-
ge des Eſpagnols, quand ils voyent
qu'on ſe diſpoſe à tirer une bordée,
ſt de ſe coucher le ventre à terre
ur les ponts, & de demeurer en
ette poſture juſqu'à ce qu'elle ſoit
irée, après quoi ils ſe relevent, &
oyant qu'ils ſont hors de danger
endant quelque temps, ils tirent
vec grande activité juſqu'à ce qu'une
utre bordée ſoit prête : mais comme
es Anglois tirerent alors les canons
ucceſſivement, ils ne purent ſuivre la
nême méthode. Le Centurion fit tou-
e la diligence poſſible, pour s'appro-
her du Galion ; mais pluſieurs bouf-
ées de vent & de pluie lui firent per-
re de vue ce bâtiment. Enfin le
emps s'éclaircit, & il le vit très diſ-
oſé à combattre. Vers une heure
près midi, le Centurion étant à la
ortée du canon des ennemis arbora
on pavillon, & ſes étendards : le
Chef d'Eſcadre remarquant que les
Eſpagnols avoient négligé juſqu'alors
e vuider leur vaiſſeau, & qu'ils
toient occupés à jetter en mer leurs
eſtiaux, & ce qu'ils avoient de

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

plus embarraſſant, donna ordre de tirer ſur eux avec les canons de chaſſe pour les troubler dans cette opération, & pour les empêcher de la finir, quoique ſon premier deſſein eut été de n'engager le combat que quand il ſeroit à la portée du piſtolet. Le Galion rendit auſſi-tôt le feu avec deux pieces de chaſſe de l'arriere : le Centurion alongea la vergue de civadiere pour être prêt à l'abordage, ſi cela étoit néceſſaire, & le Galion en fi de même par bravade. Peu de temps après, le Centurion cotoya l'ennemi à la portée du piſtolet; & l'on commença réellement le combat; pendant la premiere demi-heure, M. Anſon dépaſſa le Gallion, en tirant avec fureur ſur ſon avant; l'ouverture des ſabords du Centurion étoit très grande, & il pouvoit agir de tous ſes canons ſur l'ennemi, au lieu que le Galion n'avoit la liberté de ſe ſervir que d'une partie des ſiens. Au commencement de l'action le feu prit aux nattes qui couvroient les baſtingues du Gallion; elles s'allumerent avec violence, & la flamme monta à la moitié de la hauteur du mât de miſaine. On jugea que cet accident étoit

rrivé par la bourre des canons du Centurion ; il remplit les ennemis de erreur, & allarma beaucoup le Chef l'Efcadre, par la crainte qu'il eut que le bâtiment ne prit feu, & qu'il ne fe communiquât enfuite au Centurion. Cependant les Efpagnols y pporterent promptement remede, n coupant toutes les baftingues, & ettant en mer tout ce qui étoit enammé. Le Centurion confervoit toujours l'avantage de fa premiere fituation, le canon tiroit avec autant de orce que de vivacité; les ponts du Galion étoient expofés au feu des ommes montés dans les hunes, qui hafferent dès la premiere volée ceux es Efpagnols qui avoient pris le même pofte, & ils firent un furieux rage avec leurs armes à feu, tuant ou leffant tous les Officiers qui paroifoient fur le demi pont : du nombre es bleffés fut le général des Gallions, c il n'y eut qu'un feul Officier qui e fouffrit aucun mal. Quand le Centurion eut été une demi-heure dans ette fituation, il perdit la fupériorité qu'elle lui avoit donnée, en demeurant toujours à la côte du Gallion qui continua à tirer vivement pen-

ANSON.
Chap. XVI. An. 1743.

dant une heure ; mais dans cette mê-me position, les grapes de raisin d Centurion nettoyerent si bien le ponts des ennemis, & le nombr des tués & des blessés devint si consi-dérable parmi eux, qu'ils commence-rent à se trouver dans le plus gran désordre ; les vaisseaux étoient près qu'on voyoit les Officiers Espa-gnols courir de côté & d'autre ave la plus grande activité, pour empê-cher leurs gens de quitter leurs poste Tous leurs efforts furent infructueux ils tirerent encore cinq ou six coup de canon avec plus d'intelligenc qu'ils ne l'avoient fait jusqu'alors, & ensuite ils se rendirent. Le Pavillo Espagnol avoit été emporté dès l commencement de l'action, & il baisserent l'étendard qui étoit au gran mât.

Le Centurion en grand danger d'être brûlé.

Cette riche prise qui montoit près d'un million & demi de piastre se nommoit la Nostra-Signora de Ca-badonga : elle étoit commandée pa Dom Jeronimo de Montero, Officie Portugais, que son habileté & so courage rendoient également recom-mandable. Le Galion étoit beaucou plus gros que le Centurion : il avoi

bord cinq cents cinquante hom-
es, avec trente-ſix pieces de ca-
ɔn montées pour le combat, outre
ngt-huit pierriers tant dans le fond
ıe ſur les ponts & ſur les hunes,
: chacun portoit quatre livres de
ɔulet. Les Eſpagnols eurent dans
ıction ſoixante-ſept hommes tués,
: quatre-vingt-quatre bleſſés, au
ɛu que du côté des Anglois il n'y
ı eut que deux de tués, avec un
ıeutenant, & ſeize hommes bleſſés
ıi ſe rétablirent tous, à l'exception
un ſeul. Il eſt impoſſible de décrire
s tranſports que firent paroître les
ɛns d'équipage, lorſqu'après un ſi
'and nombre de tentatives infruc-
ıeuſes, ils virent enfin leurs déſirs
mplis; mais cette joie ſubite fut
ıen près d'être ſuivie de l'événement
plus funeſte. A peine le Galion avoit
nené, que l'un des Lieutenants de
I. Anſon vint lui faire compliment
ır ſa priſe, & lui dit en ſecret qu'il
avoit un feu très dangereux dans
ɔn bâtiment près la chambre aux
oudres. M. Anſon reçut cette terri-
le nouvelle, ſans marquer aucune
motion, eut ſoin de ne point al-
rmer ſes gens, & donna les ordres

ANSON. Ch. XVII. An. 1743.

nécessaires pour éteindre le feu, ce qu'on fit heureusement en peu de temps, quoiqu'il eut d'abord menacé du plus grand danger. Quelques cartouches avoient pris feu par hasard entre les ponts, la flamme s'étoit communiquée à une quantité d'étoupes derriere l'écoutille, près la chambre des poudres : la fumée avoit fait croire l'incendie plus étendu & plus terrible ; mais ce qui l'avoit rendu encore plus à craindre étoit l'impossibilité qu'on voyoit à se sauver dans la prise, parce que dans le même instant le Galion étoit tombé sur le stribord du Centurion : cependant il en fut bientôt dégagé, sans avoir causé ni reçu aucun dommage considérable.

Il apprend que l'autre Galion lui avoit échapé.

Avant la nuit M. Saumarez, premier Lieutenant du Chef d'Escadre, fit passer tous les prisonniers Espagnols à bord du Centurion, excepté ceux qu'on jugea les plus propres à aider à la manoeuvre dans le Galion. M. Anson apprit de quelques-uns de ces prisonniers que l'autre vaisseau de Manille qu'il avoit obligé l'année précédente de demeurer dans le port d'Acapulco, avoit mis à la voile beaucoup plutôt que de coutume, & avoit

·aisemblablement gagné le port de lanille, quelque temps avant que Centurion arrivât à la hauteur du ap Espiritu-Santo, ensorte que mal-é le succès actuel de M. Anson, il ıt lieu de regretter la perte du temps ı'il avoit passé inutilement à Macao, qui l'avoit empêché de faire ces ·ux riches prises.

Il retourne à Macao.

Le Chef d'Escadre ordonna de ınsporter sans perdre de temps le ésor du Galion sur son bâtiment; ıis il se trouva assez embarassé pour ; prisonniers, dont le nombre étoit ·uble de celui de ses gens. Lorsque ut eut été reglé, M. Anson résolut retourner à la riviere de Canton, le 22 de Juillet il jetta l'ancre de-nt la ville de Macao.

Valeur de la prise du Galion.

Pendant cet intervalle on connut juste quelle étoit la cargaison du ılion : on trouva qu'il avoit à bord million, trois cents treize milles, it cents quarante-trois piéces de it, & trente-cinq mille six cents atre-vingt deux onces d'argent vier-, outre la cochenille & quelques tres denrées. On voit par ce compte e le trésor pris en cette occasion sur Espagnols, par le Centurion,

ANSON.
Chap. XVII.
An. 1743.

montoit à près de quatre cents mill
livres ſterlings, indépendamment de
vaiſſeaux & des marchandiſes qu
avoient été précédemment brûlés o
détruits, dont la valeur montoit
plus de ſix cents mille livres ſterling
enſorte que le dommage cauſé au
ennemis par l'Eſcadre de M. Anſo
monta à plus d'un million ſterling
ſans parler des frais immenſes que f
la Cour d'Eſpagne pour l'armemen
de Pizarro, & des vaiſſeaux de guerr
que la même Cour perdit dans cett
expédition.

Difficultés qu'il éprouve de la part des Chinois

Le 25 de Juillet, le Centurion jett
l'ancre près de Bocca Tigris, étro
paſſage, formé par l'embouchure d
la riviere de Canton. Il ſe propoſo
d'avancer le lendemain à l'Iſle d
Tigre, où il y a une rade très ſûre
mais pendant que le Centurion &
priſe étoient à l'ancre, le Mandari
qui commandoit le fort à Bocca-T
gris, envoya une Chaloupe pour s'in
former quels étoient ces vaiſſeaux
& d'où ils venoient. M. Anſon répo
dit à l'Officier que ſon bâtiment éto
un vaiſſeau de guerre appartenant a
Roi de la Grande Bretagne, & qu
l'autre étoit une priſe qu'il avoit fait

'il venoit dans la riviere de Canton ur se mettre à couvert des oura-ns dont le temps approchoit, & 'il mettroit à la voile pour l'An-terre, aussi-tôt que la mouçon se-it passée. L'Officier lui demanda un it de ses forces pour le pouvoir en-yer au Gouverneur de Canton, iis quand on lui dit qu'il y avoit ns le Centurion trois à quatre cents rils de poudre, & quatre cents fu-, il éleva les épaules, parut épou-nté de ce récit, & dit qu'il n'étoit nais entré dans la riviere de Canton cun vaisseau armé de cette manie- Il parut fort surpris de ce que M. ison comptoit être exempt de payer 'Empereur les droits qu'il a coutu- de prendre sur chaque vaisseau, l'on jugea depuis que cet Officier oit donné des ordres particuliers pilote Chinois, pour qu'il ne con-isit pas le Chef d'Escadre au-delà Bocca-Tigris.

ANSON. Ch. XVII. An. 1743.

L'étroit passage, nommé Bocca-gris, n'a guères plus de largeur 'une portée de mousquet : il est -mé par deux pointes de terre, chacune desquelles il y a un fort. lui qui est à stribord a une batterie

Il entre malgré eux dans la riviere de Canton.

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

à fleur d'eau, avec dix-huit embra
sures, mais elles ne sont garnies qu
de douze canons de fer, qui ne pa
roissent pas de plus de quatre ou c
six livres de boulets. L'autre fort
bas-bord est un château, situé sur u
roc élevé avec huit ou dix canons d
six. Les Chinois regardent ces défen
ses comme suffisantes pour empêch
le passage à tout ennemi; mais ell
ne pouvoient faire aucun obstacle
M. Anson. Cependant le pilote, apr
que l'Officier Chinois eut été à bor
réfusa de se charger de la conduite d
vaisseau, sans la permission des fort
mais comme il falloit avancer san
perdre de temps à cause de la saiso
fâcheuse qu'on attendoit de jour e
jour, le Chef d'Escadre fit lever l'an
cre le 26, ordonna au pilote de l
conduire entre les forts, & le mena
ça, si le vaisseau touchoit la terre
de le faire pendre à la grande vergu
Le Chinois, effrayé de ces menaces
conduisit très-bien le vaisseau, san
qu'on osât des forts lui disputer l
passage : mais le malheureux Pilot
ne put éviter le ressentiment de se
compatriotes; quand il fut à terre
ils le mirent en prison, & lui firen

An. 1743.

uffrir une cruelle flagellation avec s bamboucs. Il vint depuis trouver . Anſon, pour lui demander quel-e récompenſe, à cauſe du châti-ent qu'on lui avoit fait ſouffrir : il montra des marques ſi évidentes e le Chef d'Eſcadre en eut pitié & donna une gratification conſidé-ble. Le Mandarin qui commandoit ns les forts, fut auſſi-tôt dépouillé ſa place, & conduit à Canton, où n croyoit qu'il ſeroit puni ſévere-nt pour avoir laiſſé paſſer les An-is.

Ils prennent une grande opinion de M. Anſon.

Le 27 de Juillet M. Anſon envoya i ſecond Lieutenant à Canton avec e lettre au Viceroi, pour l'informer ; raiſons qu'il avoit eues de con-ire ſon bâtiment dans ce port, & ur demander que ſon Excellence éât la viſite du Chef d'Eſcadre. Le utenant fut très bien reçu, & on promit que le lendemain on fe-t réponſe à M. Anſon qui permit uelques Officiers du Gallion d'al-à Canton, ſur la parole qu'ils nnerent de revenir dans deux rs. Quand ils furent dans cette e, ils furent mandés & interrogés la Régence : ils déclarerent avec

ANSON. Ch. XVII.

An. 1743.

franchise que les Rois de la Grand
Bretagne & d'Espagne étant en gue
re, ils s'étoient proposés de se rend
maîtres du Centurion, & que da
cette vue ils étoient tombés sur
bâtiment, mais que l'événement av
été contraire à leurs espérances. C
les questionna ensuite sur le trait
ment qu'on leur avoit fait à bord
& ils dirent naturellement qu'ils
avoient été beaucoup mieux qu'
n'auroient vraisemblablement trai
le Chef d'Escadre, s'il étoit tom
entre leurs mains. Cet aveu de
part des ennemis fut d'un grand poi
auprès des Chinois qui jusqu'alo
avoient plutôt regardé M. Ans
comme un avanturier sans aveu
que comme un homme chargé d'u
commission émanée de la Couronn
pour venger des injures publique
Ils changerent de sentiment, & com
mencerent dèslors à le regarder com
me quelqu'un d'important. Dans c
examen il y eut particuliéreme
deux circonstances qui parurent tr
extraordinaires aux Chinois : l
Mandarins demanderent aux Esp
gnols comment ils avoient pu êt
vaincus par des forces si inférieures

comment on ne les avoit pas mis à
ort, auſſi-tôt qu'ils étoient tombés
tre les mains des Anglois, puiſ-
e les deux nations étoient en guer-
Ils répondirent à la premiere de
s queſtions que quoiqu'ils euſſent
us d'hommes que le Centurion, ce
timent qui n'étoit armé qu'en guer-
étoit de beaucoup plus ſupérieur
r la groſſeur de l'artillerie, & à
ıſieurs autres égards à la force du
lion qui étoit un vaiſſeau princi-
ement deſtiné au commerce. Pour
ſeconde queſtion, ils dirent qu'en-
les nations de l'Europe il n'étoit
; d'uſage de mettre à mort ceux
i ſe ſoumettoient; mais ils recon-
·ent de plus que le Chef d'Eſcadre,
· la douceur & la politeſſe natu-
e à ſon caractere les avoit traités,
: & leurs compatriotes qui étoient
nbés entre ſes mains, avec une
ıté beaucoup au-delà de ce qu'ils
pouvoient attendre, & même de
qui eſt réglé par les uſages établis
re les nations en guerre. Les Chi-
s parurent très contents de ces ré-
ıſes, & elles leur inſpirerent des
timents très favorables ſur la per-
ne du Chef d'Eſcadre.

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

Le matin du 31 de Juillet tro
Mandarins vinrent à bord du Cen
turion, avec une ſuite nombreuſe
montée dans beaucoup de barques
ils remirent à M. Anſon un ordre d
Viceroi de Canton, pour qu'il lui fu
délivré journellement les proviſion
néceſſaires, & pour lui fournir d
pilotes qui conduiſiſſent ſon vaiſſea
juſqu'à la ſeconde barre. Ils lui appo
terent en même-temps la réponſe d
Viceroi à ſa lettre : Il le prioit de
diſpenſer de recevoir ſa viſite pe
dant les chaleurs exceſſives qu'il fa
ſoit alors, & marquoit qu'il ſero
très ſatisfait de le voir au mois d
Septembre.

Il reçoit une lettre du Vice-Roi

Les Mandarins après avoir remp
cette partie de leur meſſage parlere
à M. Anſon du droit qu'il devoit pay
pour ſes vaiſſeaux. Il leur répond
que jamais il ne ſe ſoumettroit à u
demande de cette nature ; que ſo
intention n'étant point de faire aucu
commerce il ne pouvoit être compr
dans les ordres de l'Empereur à c
ſujet ; qu'il n'étoit jamais demand
aucun droit aux vaiſſeaux de guer
par les nations qui en faiſoient pay
aux autres bâtiments, & qu'il l
étc

Il refuſe de payer aucun droit.

oit expreſſément défendu par les ANSON. Ch. XVII. An. 1743.
ſtructions qu'il avoit reçues du Roi
n maître de rien payer pour ſes
iſſeaux, quand ils jetteroient l'an-
: dans quelque port.

Il renvoye les priſonniers Eſpagnols.

Les Mandarins dirent alors qu'ils
oient à parler d'une autre affaire,
ſolliciterent la liberté des priſon-
:rs qui étoient à bord du Gallion,
repréſentant que le Viceroi de
nton craignoit que l'Empereur ſon
ître ne fut mécontent s'il étoit in-
mé que des gens de ſes alliés qui
ſoient un commerce conſidéra-
: avec ſes ſujets, étoient retenus
ſonniers dans ſes Etats. M. Anſon
iroit beaucoup d'être débarraſſé
: Eſpagnols, cependant pour s'ac-
:rir plus de conſidération auprès
Chinois, il fit d'abord quelques
icultés, mais enſuite il ſe laiſſa ga-
r, & dit aux Mandarins que pour
:quer le deſir qu'il avoit d'obliger
Viceroi il rendroit les priſonniers
ſi-tôt qu'on lui envoyeroit des
loupes pour les tranſporter. Cette
ire terminée, les Mandarins le
tterent, & quelques jours après
envoya deux Jonques Chinoiſes,
ır amener les Priſonniers. Le Chef

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

d'Eſcadre les rendit tous, & comm on devoit les conduire à Macao, i leur fit donner des proviſions pou huit jours, afin qu'ils n'en manquaſ ſent pas en deſcendant la riviere.

Difficultés d'avoir des proviſions.

Quoique le Chef d'Eſcadre n trouvât aucune difficulté à acheter le proviſions journalieres qui lui étoien néceſſaires pour la conſommation d ſes gens, il ſe trouvoit dans un gran embarras pour avoir celles de bouch & de mer en quantité ſuffiſante pou ſon retour en Angleterre. Il avo bien trouvé à Canton des gens qu s'étoient engagés à lui fournir d biſcuit, & le reſte de ce qui lui man quoit, mais après qu'ils l'eurent a ſuré de jour en jour que tout éto prêt, & qu'on l'envoyeroit ince ſamment à bord, il eut le chagri d'apprendre que le Viceroi n'avo donné aucun ordre pour lui fourn les proviſions de mer; qu'il n'y avo pas de biſcuit de fait, ni aucun d autres articles qu'il croyoit qu'on l devoit livrer.

Il eſt peut-être impoſſible de rendr compte des raiſons qui pouvoien porter les Chinois à ſe conduire e cette occaſion avec ſi peu de ſinc

té ; mais M. Anſon trouva par ex-
ērience, qu'en artifice, en fauſſeté
: en avarice, beaucoup de Chinois
mportent ſur tout autre peuple de
terre ; on en verra des preuves par
ıelques exemples honteux que nous
ons rapporter du caractere frau-
leux & intéreſſé particulier à cette
tion.

ANSON. Chap. XVII. An. 1743.

La premiere fois que le Chef d'Eſ-
dre jetta l'ancre à Macao, un de
officiers qui relevoit de maladie
demanda la permiſſion d'aller tous
jours faire une promenade dans
: Iſle voiſine, perſuadé que cet
rcice contribueroit beaucoup au
ıbliſſement de ſes forces. Quoique
Anſon eut fait ſes efforts pour l'en
ourner, il céda cependant aux im-
tunités de l'Officier, & donna or-
à la chaloupe de l'y conduire. Le
nd jour qu'il fit cette promenade
: attaqué par un nombre de chinois
venoient de bêcher du riz dans le
inage; ils le battirent avec les man-
: des leurs bêche, juſqu'à ce qu'ils
ſent laiſſé ſur le terrein, hors d'é-
le ſe remuer, & lui volerent ſon
:, ſon argent, ſa montre, ſa
ıe à pomme d'or, ſon chapeau,

Fourberies des Chinois.

ANSON. Ch. XVII. An. 1743.

ſa tabatiere, ſes boutons de manche & pluſieurs bagatelles. Les gens d la chaloupe étant ſans armes, & peu de diſtance, l'un d'eux courr ſur le Chinois qui tenoit l'épée, l lui arracha, la tira du foureau, & ſe préparoit à la paſſer au travers d corps de quelques-uns de ces coquins mais l'Officier le lui défendit expre ſément, & jugea qu'il étoit de la pru dence de ne point faire de réſiſtanc crainte d'occaſionner quelque qu relle entre ſon Commandant & Gouverneur, ce qui mérita d'auta plus de louanges à cet Officier, qu'c le connoiſſoit pour un homme vif d'un caractere violent. Alors les Cl nois reprirent l'épée, & ſe retirere ſans aucune oppoſition. Auſſi-tôt qu' furent éloignés, un autre Chinois cheval qui paroiſſoit un homme de c tinction vint ſur le bord de la mer, marqua par ſignes beaucoup de co paſſion du malheur arrivé à l'O cier; mais quoiqu'il parut très e preſſé pour l'aider à remonter da la chaloupe, on le ſoupçonna fc tement d'être complice de ce vol.

Baſſeſſe des Mandarins.

L'Officier de retour au vaiſſe rapporta ce qui s'étoit paſſé à M. A

›n qui en fit auſſi-tôt ſes plaintes au
[andarin chargé de lui faire fournir les
:ovifions néceſſaires. Le Mandarin
ouva qu'on avoit eu tort d'envoyer
chaloupe à terre, mais il promit
: faire punir les voleurs ſi l'on pou-
›it les découvrir ; cependant on
·connut bientôt qu'il ne cherchoit
ıs à les reconnoître. Long-temps
›rès on remarqua un des principaux
: ces voleurs dans une chaloupe de
rovifions qui étoit à côté du vaiſ-
au, & l'on donna auſſi-tôt ordre
: s'emparer de lui, & de le con-
ıire à bord. Quand cet homme fut
·rêté il donna des marques d'une ſi
:ve frayeur, qu'on craignit qu'il
: mourut ſur la place, & le Chef
Eſcadre déclara au Mandarin char-
: de fournir le vaiſſeau, que bien
›in de rendre ce voleur, il alloit
›nner ordre de le fuſilier. Le Man-
ırin quitta alors l'air de gravité avec
quel il l'avoit d'abord demandé,
: ſupplia qu'on le remit en liberté
vec les termes les plus bas. Le Chef
'Eſcadre paroiſſant inflexible, en
ıoins de deux heures vinrent à bord
ınq ou ſix des mandarins voiſins qui
rent les mêmes inſtances, & offri-

ANSON.
Chap. XVII.
An, 1743.

rent une groſſe ſomme d'argent pour obtenir la liberté de leur compatriote. Pendant qu'ils ſollicitoient ainſi M. Anſon, on reconnut que le plus aſſidu de ces Mandarins étoit le même homme qui s'étoit avancé à cheval vers l'Officier, après qu'il avoit été volé, & qui avoit paru marquer le plus grand mécontentement de l'action honteuſe de ceux qui l'avoient dépouillé de ſes effets. On fut depuis informé par une plus exacte recherche, qu'il étoit le Mandarin de cette Iſle, & que par l'autorité de ſa place il avoit fait commettre cet acte de violence par ſes payſans. C'étoit la cauſe réelle de l'empreſſement qu'il marquoit alors, & l'on apprit par haſard que ce Mandarin & les autres qui l'accompagnoient, dont chacun avoit quelque part à cette action, étoient dans la plus grande crainte qu'on ne les citât au tribunal de Canton où ils auroient été dépouillés immédiatement de tout ce qu'ils poſſédoient. M. Anſon les tint pendant quelque temps dans cette inquiétude, rejetta l'argent avec mépris, parut inflexible à leurs prieres, & continua à dire que le voleur ſeroit fuſilié;

nfin il se laissa gagner, & rendit le rissonnier, mais ce ne fut qu'après ue le Mandarin eut rassemblé & endu tout ce qui avoit été pris à Officier, jusqu'à la moindre bagaelle.

ANSON. Chap XVII.

An. 1743.

Peu de fidelité des Chinois les uns à l'égard des autres.

Malgré la bonne intelligence qui egne à la Chine entre les magistrats t les criminels, l'avarice des derniers s porte assez souvent à priver de ur part du pillage ceux qui sont urs protecteurs. Peu de temps après et événement le mandarin chargé de rocurer des vivres aux Anglois fut elevé par un autre : le Chef d'Escadre perdit un mât de hune qui étoit taché à la poupe, & qu'il avoit nprunté à Macao. Il désiroit beauoup de le retrouver, & il offrit une écompense considérable à quiconue le lui feroit ravoir. Quelque emps après il fut informé par le Iandarin que quelques-uns de ses ens l'avoient trouvé ; il dit à M. nson d'envoyer sa chaloupe le rerendre, ce qui fut fait, & les gens eçurent la récompense. Le chef d'Escadre avoit dit au Mandarin qu'il lui eroit un présent pour les soins qu'il voit pris, en faisant chercher ce

ANSON.
Chap. XVII.
An. 1743.

mât, & il remit quelqu'argent à l'in-
terprête, avec ordre de le donne
au Mandarin : mais cet interprét
ignorant la promesse qu'on avoit fait
garda cet argent pour lui-même. L
Mandarin qui comptoit sur la parol
de M. Anson, prit occasion un ma
tin d'admirer la grosseur des mâts d
Centurion, pour parler du mât d
hune qui avoit été perdu, & demand
à M. Anson s'il ne lui avoit pas ét
rendu; le Chef d'Escadre soupçon
nant ce qui étoit arrivé, lui demand
de son côté s'il n'avoit pas reçu l'a
gent de l'interpréte, & voyant qu'
ne lui avoit pas été donné, il offri
de le lui compter aussi-tôt, mais l
Mandarin le refusa parce qu'il avoi
d'autres vues plus étendues. Le len
demain l'interpréte fut mis en pr
son, & condamné à une amende d
tout ce qu'il avoit gagné au servic
du Chef d'Escadre, montant à prè
de deux mille piastres, outre un
bastonade si sévere qu'il eut beau
coup de peine à s'en rétablir. Il vin
quelque temps après demander l
charité à M. Anson qui lui représent
sa folie de s'être exposé à un si crue
traitement, & à la perte de tou

e qu'il avoit gagné, pour avoir 'oulu frauder le Mandarin de cin- uante piastres, mais cet homme 'eut d'autre moyen de se justifier ue de crier en mauvais Anglois, Chinois homme fort grand coquin, en vérité, mais c'est la mode, point remède.

ANSON. Ch. XVII.

An. 1743.



CHAPITRE XVIII.

Friponneries des Chinois : M. Anso[n] se rend à Canton : il fait remett[re] une lettre au Vice-Roi : services qu[e] rendent les Anglois dans un incen[-]die : dégat causé par cet incendie [:] M. Anson est admis à l'Audienc[e] du Viceroi : il remet à la voile [:] jugement de l'auteur sur les artiste[s] Chinois : de leur littérature : d[e] leur morale : retour de M. Anso[n] en Angleterre.

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

Friponneries des Chinois.

NOUS ne finirions pas si nou[s] voulions raconter toutes le[s] fraudes, les artifices & les extorsion[s] employées par les Chinois pour trom[-]per le Chef d'Escadre. Comme tou[-]tes les provisions se vendent au poid[s] à la Chine, ils se servoient de toute[s] sortes de ruses pour augmenter celu[i] de ce qu'ils livroient à M. Anson. Ils apporterent au vaisseau une grande quantité de volailles & de canards, dont la plus grande partie moururent

resqu'aussi-tôt, ce qui allarma les nglois, dans la crainte qu'on ne les it empoisonnés, mais après les avoir ien examinés, on trouva qu'on s avoit fourés de pierres & de gra- ier, pour les rendre plus pesants, : que dans le plus grand nombre des inards on en avoit fait entrer jusqu'à ix onces. On achetoit des cochons ais tués, & ils leur injectoient de eau, dans le même dessein, en sor- : que lorsqu'on pendoit quelqu'un e ces cochons, pendant une nuit our en faire sortir cette eau, son oids le lendemain étoit diminué de uit livres. Le Chef d'Escadre crut : garantir de cette tromperie, en chetant les cochons vivants; mais n découvrit bientôt que les Chinois eur faisoient manger du sel pour les endre plus altérés, & quand ils voient bu une grande quantité d'eau, s avoient des moyens pour l'empê- her de sortir. Les Chinois ne se font ucune peine de manger la viande es animaux morts d'eux-mêmes, & uand M. Anson partit la premiere bis de Macao, ils trouverent moyen ar quelqu'artifice de faire périr la lus grande partie des animaux qu'il

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

emmenoit vivants, peu de temps après qu'ils furent à bord. Les deux tiers des cochons moururent avant que le Centurion eut perdu la vue de terre, & il fut suivi de plusieurs chaloupes Chinoises, uniquement pour prendre les corps de ces animaux, à mesure qu'on les jettoit en mer.

M. Anson se rend à Canton.

Vers la fin de Septembre le chef d'Escadre voiant qu'il étoit trompé par ceux qui avoient fait marché avec lui pour fournir le vaisseau de provisions de mer, & que le Viceroi ne l'avoit pas invité à une entrevue, suivant sa promesse, jugea qu'il lui étoit impossible de surmonter toutes ces difficultés sans aller à Canton, & sans parler au Viceroi. Il se prépara pour ce voyage, & fit habiller les gens de la chaloupe qui devoit le conduire, du même uniforme que portent les rameurs des barges de la Tamise. Ils étoient au nombre de dix-huit sans compter le conducteur, tous avec des habits d'écarlate, des vestes de soye bleue, des boutons d'argent & des armes aussi brodées en argent sur leurs habits & sur leurs chapeaux. Il y avoit lieu de craindre que la régence de Canton ne voulut exiger les droits de Douane tant pour

e Centurion que pour la prise, & qu'on n'insistât sur cet article avant l'accorder la permission pour les vivres, mais le Chef d'Escadre avoit résolu de ne jamais donner un exemple aussi deshonorable. Il nomma M. Brett pour commander le Centurion en son absence, lui donna ordre s'il arrivoit qu'on le retint à Canton à cause de ces droits, de détruire la prise, de descendre la riviere par le Bocca Tigris, & de demeurer à l'embouchure jusqu'à nouvel ordre. Le 24 d'Octobre le Chef d'Escadre demeurant ferme dans sa résolution, tous les supercargos des vaisseaux Anglois, Danois & Suedois vinrent à bord du Centurion pour l'accompagner à Canton. Le même jour il partit dans sa barge, accompagné de ses chaloupes, & de celles que les vaisseaux marchands avoient envoyées pour augmenter sa suite. Lorsqu'il passa par Wampo où les vaisseaux Européens s'arrêtent, il fut salué de tous à l'exception des bâtiments françois, & le soir même il arriva à Canton.

Il fait remettre une lettre au Vice-Roi.

Aussi-tôt qu'il fut dans cette ville, il reçut la visite des principaux marchands Chinois qui lui promirent de

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

faire savoir son arrivée au Viceroi; mais le lendemain ils lui dirent que son Exellence avoit tant d'affaires, qu'elle ne pouvoit lui donner d'audience. Ils s'attacherent en même-temps à faire entendre aux supercargos des navires Anglois qu'il étoit à craindre pour eux de se brouiller avec le gouvernement, & que leurs intérêts n'en souffrissent beaucoup. Pour appaiser leurs inquiétudes, M. Anson consentit à ne faire aucune démarche immédiate pour être admis à l'audience du Viceroi, pourvu que les Chinois qui s'étoient engagés à lui fournir des provisions, lui fissent voir qu'on travailloit à faire cuire le pain, à saler les viandes, & à préparer dans la plus grande diligence le reste de ce qui lui étoit nécessaire. Malgré la justice de cette proposition ils firent naître une multitude de difficultés, & chercherent à l'embarrasser par diverses objections; enfin ils ne voulurent pas consentir à ce qu'il proposoit, jusqu'à ce qu'il eut promis de payer chaque article avant qu'on le lui livrât. Pendant qu'on préparoit toutes ces provisions & ces munitions, les marchands Chinois

e cessoient d'entretenir M. Anson es différentes démarches qu'ils faioient pour lui procurer la permission u Viceroi, disant qu'ils trouvoient oujours de nouvelles difficultés. Enn quand il se fut assuré que tout étoit n état & prêt à embarquer, il résoit de demander une audience, parce u'il fut convaincu que sans ce cerémonial il n'auroit jamais la permission de faire mettre ses provisions à ord. En conséquence de cette résolution, M. Anson envoya un de s Officiers au Mandarin qui comnandoit la garde de la principale orte de Canton, & il le chargea 'une lettre pour le Viceroi. Le Manarin reçut l'Officier avec beaucoup e politesse, prit le contenu de la ttre en Chinois, promit qu'elle seoit remise immédiatement au Viceoi, & qu'on feroit tenir la réponse u Chef d'Escadre. M. Anson avoit u beaucoup de peine à trouver un on interpréte ; mais il réussit à enager M. Flint, Anglois attaché à la actorie, & qui parloit très bien Chiois, d'accompagner cet Officier. Il oit demeuré fort jeune à Canton : fut d'un grand service au Chef

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

Service que rendent les Anglois dans un incendie.

d'Efcadre, tant en cette occafio qu'en plufieurs autres.

Deux jours après que cette lettr eut été remife, le feu prit dans u des Fauxbourgs de Canton. A la pre miere allarme M. Anfon s'y rendi avec fes Officiers & les gens de f chaloupe, pour aider les Chinois; vit que le feu avoit pris par l'apper tis d'un faifeur de voiles, mais que l légereté des bâtiments & la maladrefl craintive des Chinois lui avoit laifl faire de grands progrès. Il remarqu qu'il avoit gagné une corniche de boi où la flamme s'étoit attachée, & qu'ell s'étendroit bientôt à une grande dif tance, fur quoi il ordonna à fes gen de la jetter bas, ce qui auroit été exé cuté promptement, mais on lui dit qu comme il n'y avoit alors en cet en droit aucun des Mandarins qui feul pouvoient donner des ordres, le Chinois lui feroient payer tout c qu'il auroit fait abbattre. Alors il f retirer fes hommes, & les envoy à la factorie Angloife, pour aider mettre en fureté le tréfor & les effet de la Compagnie, parce que malgr l'éloignement il étoit aifé de juge qu'aucune diftance ne pouvoit mettr

couvert de la fureur d'un embrase- ANSON.
ient contre lequel on prenoit si peu Ch. XVIII.
e précautions, puisque les Chinois An. 1743.
e faisoient presqu'autre chose que
e le regarder, & d'apporter de
emps en temps quelques-unes de
urs idoles sur la route de l'incendie,
ans l'attente qu'elles en arrêteroient
s progrès. Enfin un Mandarin arriva
e la ville suivi de quatre ou cinq
ents hommes destinés à travailler au
eu : ils firent seulement quelques foi-
les efforts pour abbattre des maisons
oisines, mais l'incendie avoit fait tant
e progrès qu'il avoit gagné les maga-
ns des marchands, & les Chinois
estinés à l'éteindre manquant éga-
ement de courage & d'adresse, ne
ouvoient en arrêter la fureur, ensor-
e qu'il y avoit lieu de craindre que
oute la ville ne fut déruite. Dans
ette confusion générale le Viceroi
'y rendit en personne, & il en-
oya aussi-tôt un message au Chef
'Escadre, pour le prier de leur don-
er du secours, en lui faisant dire
u'il pouvoit prendre toutes les me-
ures qu'il jugeroit convenables pour
teindre l'incendie. Alors M. Anson
vint une seconde fois avec environ

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

quarante de ſes gens qui à la vue
toute la ville travaillerent avec u
activité dont on n'avoit jamais
d'exemple en ce pays. Ils ſe cond
ſirent avec la vivacité & l'agilité o
dinaire aux gens de mer ; il ſembl
que les flammes & la chute des b
timents où ils travailloient, bien lo
de les effrayer, ne ſervoient qu
les animer ; enfin par leur réſoluti
& par leur activité le feu fut prom
tement éteint, au grand étonneme
des Chinois, & les Anglois malg
leur hardieſſe en furent quittes po
quelques brûlures & quelques co
tuſions légeres, parce que les bât
ments n'avoient que le rez de chau
ſée, & étoient des matieres tr
peu peſantes.

Dégat cauſé par cet incendie.

Quoique ce feu fut aſſez prompte
ment éteint, il conſomma cependa
cent boutiques & onze rues plein
de magaſins ; enſorte que le domma
ge monta à une ſomme immenſe, &
l'on dit qu'un des marchands Chino
bien connu des Anglois y perdit pou
ſa part la valeur de près de deux cen
mille livres ſterling. Cette extrême fu
reur fut en grande partie occaſionné
par la quantité de Camphre qui éto

ans les magafins, ce qui forma une
olomne de flamme blanche qui mon-
à une hauteur fi prodigieufe, qu'on
vit clairement à bord du Centu-
on, quoique ce bâtiment en fut
oigné au moins de trente milles.

Pendant que M. Anfon & fes gens
oient occupés à éteindre le feu, &
ue toute la ville étoit dans la plus
ande frayeur par la crainte que l'in-
ndie ne devint général, plufieurs des
incipaux marchands Chinois s'adref-
rent à M. Anfon, & le prierent de
ur donner à chacun un de fes foldats
om qu'ils donnoient aux gens de la
aloupe à caufe de leur uniforme,
our garder leurs maifons & leurs ma-
fins contre l'avidité de la populace;
arce qu'ils craignoient d'être pillés
ans le tumulte. M. Anfon confentit
leur demande, & tous les hommes
i furent ainfi employés fe compor-
rent à la fatisfaction des marchands
i firent enfuite les plus grands éloges
leur attention & de leur fidélité.

L'intrépidité des Anglois pour ar-
ter les progrès du feu, la prudence
la bonne conduite de ceux qui
rvirent de gardes firent le fujet gé-
ral de la converfation parmi les

Anson. Ch. XVIII. An. 1743.

Chinois. Le lendemain matin les prin
cipaux habitants firent une visite
M. Anson, pour le remercier du se
cours qu'il leur avoit donné, & i
reconnurent naturellement qu'il avo
empêché l'incendie total de la ville
puisque sans les Anglois ils n'auroier
jamais réussi à éteindre le feu. Pe
de temps après, le Chef d'Escadre r
çut un message du Viceroi qui indiqu
le onze de Décembre pour lui donne
audience : il dut la promptitude ave
laquelle on prit cette résolution au
signalés services qu'il avoit rendus
ainsi que ses gens en cette occasion.

M. Anson fut très content quan
il vit qu'on avoit fixé le jour de l'au
dience, parce qu'il fut convainc
que ce Gouverneur Chinois ne l'au
roit pas accordée, s'il n'eut résol
d'abandonner sa prétention sur le
droits qu'on avoit voulu exiger, &
de consentir à tout ce qu'il deman
deroit de raisonnable. Il se prépar
donc pour le jour de l'audience, &
engagea M. Flint à lui servir d'inter
prete en cette occasion.

M. Anson est admis à l'audience du Vice-Roi.

Le jour indiqué, un Mandarin vin
trouver M. Anson à dix heures du
matin, pour lui dire que le Vicero

oit disposé à le recevoir & qu'il
ttendoit ; aussi-tôt le chef d'Esca-
re & sa suite se mirent en marche.
uand il arriva à la porte de la ville,
y trouva une garde de deux cents
oldats, qui l'accompagnerent à la
rande place d'armes, devant le Pa-
is de l'Empereur, où résidoit alors
Viceroi : il y avoit dans cette pla-
e un corps de troupes de dix mille
ommes sous les armes, tous habil-
s de neuf pour cette cérémonie, ce
ui faisoit un très bel effet. Le chef
'Escadre ayant passé au milieu avec
a suite, fut conduit à la salle d'au-
ience, où le Viceroi étoit assis sous
n riche dais dans le fauteuil de cé-
émonie de l'Empereur, & il étoit
ccompagné de tout le conseil des
nandarins. Il y avoit un siege vacant,
ù le chef d'Escadre fut placé à son
rrivée ; c'étoit le troisieme après le
Viceroi, & M. Anson n'avoit avant
ui que le premier chef de la loi, &
elui de la tréforerie, qui dans le
Gouvernement Chinois ont le pas
ur tous les Officiers Militaires. Lorf-
que le chef d'Escadre se fut assis, il
s'adressa au Viceroi par son interpre-
te, & commença à parler des diffé-

ANSON. Ch. XVIII. An. 1743.

rents moyens qu'il avoit pris po
obtenir audience ; des délais qu
avoit soufferts, & du peu de sincér
té des gens qu'il avoit employés,
qui l'avoit enfin obligé d'envoyer u
de ses propres Officiers chargé d'un
lettre à la porte. Le Viceroi inter
rompit l'interprête, & lui dit d'assu
rer le chef d'Escadre que c'étoit pa
sa lettre qu'il avoit eu la premier
nouvelle de son arrivée à Canton
M. Anson se plaignit ensuite de plu
sieurs injustices qu'on avoit faite
à la compagnie des Indes Orienta
les ; des vexations qu'ils souffroien
de la part des Marchands Chinoi
& des Officiers inférieurs de la Doua
ne. Enfin venant à ses propres af
faires, il dit au Viceroi que la sai
son étoit propre pour son retour en
Europe : qu'il n'avoit besoin que d'u
ne permission pour embarquer se
provisions, qui étoient toutes prê
tes, & qu'aussi-tôt qu'il auroit à
bord tout ce qui lui étoit nécessaire,
il quitteroit la riviere de Canton,
pour repasser en Angleterre. Le Vi-
ceroi répondit, que la permission al-
loit être expédiée sans aucun délai,
& que le lendemain il pourroit faire

ut mettre à bord. Enſuite, voyant
ue M. Anſon n'avoit plus rien à lui
mander, il continua quelque temps
conversation, marqua en termes
ès polis combien les Chinois avoient
obligation au chef d'Eſcadre, pour
ſervices importants qu'il leur avoit
ndus pendant le feu & dit poſiti-
ment que c'étoit lui qui avoit empê-
é la deſtruction de la ville. Il remar-
a enfin que le Centurion étoit depuis
ng-temps ſur la côte, & ſouhaita
chef d'Eſcadre un heureux retour
Europe, après quoi M. Anſon le
nercia de ſes politeſſes, ainſi que
la protection qu'il lui accordoit,
finit par prendre congé.

Quand le chef d'Eſcadre fut ſorti
la ſalle d'audience, on le preſſa
entrer dans un autre appartement,
l'on avoit preparé un repas; mais
ſqu'il ſçut que le Viceroi n'y ſeroit
s, il ne voulut pas accepter l'invi-
ion, & ſe retira accompagné de
même maniere qu'à ſon arrivée.
ı ſortant de la ville, il fut ſalué ſeu-
ment de trois canons, parce que
Chinois n'en tirent jamais un plus
and nombre de coups, pour quel-
ue cérémonie que ce ſoit.

Anson. Ch. XVIII. An. 1743.

Ce fut ainsi que le chef d'Escadr termina à sa grande satisfaction cett affaire embarassante ; qu'il se procur la permission d'embarquer ses prov sions, & qu'il établit un exemple au thentique, par lequel les vaisseaux d guerre du Monarque Anglois, do vent être exempts à l'avenir du pay ment de tout droit dans aucun po de la Chine.

M. Anson emet à la voile.

Conformément à la promesse d Viceroi, on commença à embarqu les provisions le lendemain du jou d'audience : quatre jours après, l chef d'Escadre remonta dans sa cha loupe pour retourner au Centurion & tous les préparatifs pour se mettr en mer furent faits avec tant de d ligence que le 18 de Décembre l Centurion & sa prise descendirent l riviere : ils jetterent l'ancre le 23 de vant Macao, où les Marchands d cette ville acheterent le Gallion si mille piastres. C'étoit beaucoup au dessous de sa valeur, mais ces Mar chands ne voulurent pas en donne plus, connoissant l'impatience qu'a voit M. Anson de se remettre en me On leur livra ce bâtiment le 25 d Décembre, & le même jour, l

Centurio

'enturion mit à la voile pour reve-ir en Europe.

Jugement sur les artistes Chinois.

On a souvent remarqué que les hinois sont très ingénieux & ont ;aucoup d'industrie, ce qui est évi-ent par le grand nombre de bel-s manufactures établies dans leur ıys, & dont les nations les plus éloi-ıées recherchent ardemment les 'oductions. Cependant quoique leur lresse dans les arts méchaniques sem-e être la qualité distinctive de cette tion, leur talents ne peuvent être is qu'au second rang, puisqu'il est contestable que les Japonois l'em-rtent sur eux pour les manufactu-s communes aux deux nations, & 'en beaucoup d'occasions ils ne urroient entrer nullement en lice ec nos ouvriers Européens. Il pa-ît en général qu'ils n'excellent que ns l'imitation, & par conséquent travaillent toujours avec la médio-té de génie, qui guide nécessaire-nt les imitateurs serviles. C'est qu'on remarque particulierement ıs les ouvrages qui demandent ucoup de justesse & d'attention, que les horloges, les montres & armes à feu. On voit dans leur

ANSON. Ch. XVIII.

An. 1743.

exécution, que quoiqu'ils s'attache
à en bien copier toutes les partie
& à les rendre bien semblables
tout, ils ne parviennent jamais à c
te justesse nécessaire pour leur fa
produire l'effet auquel elles sont d
tinées. Si de ces manufactures, n
passons à des artistes de classes su
rieures, par exemple aux peintres
aux sculpteurs, nous les trouver
encore beaucoup plus défectue
Leurs peintres, quoiqu'ils soient
très grand nombre & très estimés, ré
sissent rarement dans le dessein & d
le coloris des figures humaines, &
ne parviennent pas mieux à grou
dans les grandes compositions.
admire à la vérité ce qu'ils font
fleurs & en oiseaux, mais dans
ouvrages même, une partie du
rite doit plutôt être attribué à l'é
& à l'excellence des couleurs qu'
talents du peintre. En effet il n'ar
presque jamais qu'on trouve une
te distribution de la lumiere &
ombres, ni que leur dessein ait la
me grace & la même facilité q
remarque dans le travail des art
Européens. Enfin on trouve dar
plupart des productions chinoises

ertaine roideur & une petiteſſe très éſagréable, & l'on peut, je crois, ire avec beaucoup de raiſon, que es défauts de leurs arts doivent être ttribués au caractere particulier de eſprit de ce peuple, chez lequel n ne trouve rien de grand, ni d'a-imé.

Leur littérature.

Si nous portons nos regards ſur la ttérature des Chinois, nous trouve-ons que leur opiniâtreté & leur ab-rdité ſont également étonnantes. epuis pluſieurs ſiécles, ils ſont en-ronnés de nations où l'uſage des ttres eſt familier, cependant eux uls ont négligé juſqu'à préſent de ſervir de cette invention qu'on ut preſque appeller divine, & ils it continué à employer la méthode oſſiere de repréſenter les mots par s caracteres arbitraires: méthode i rend néceſſairement les nombres ces caracteres trop étendus pour e la mémoire humaine les puiſſe nſerver, qui rend l'art de l'écritu-d'une application étonnante, en-rte qu'il n'y a qu'un petit nombre grands hommes dans la nation i puiſſe y être habiles, & qui jette e confuſion infinie dans tout ce

qu'on lit, & dans tout ce qui eſt écr
La liaiſon entre ces caractères ,
les mots qu'ils repréſentent ne peut êt
exprimée dans les livres ; on eſt do
obligé de s'en rapporter à une trac
tion orale, & l'on peut juger cor
bien cela occaſionne d'incertitud
dans les ſujets un peu compliqué
puiſqu'en général les rapports fa
de bouche ſouffrent toujours qu
que altération quand ils paſſent ſe
lement par deux ou trois perſonn
différentes. On doit conclure de ce
remarque que leur hiſtoire & la d
cription de leurs inventions des ſi
cles paſſés doit fréquemment dev
nir inintelligible, & par conſéque
que la ſcience & l'antiquité ſi va
tées de cette nation, peuvent être
gardées en beaucoup d'occaſions co
me très douteuſes & très obſcures.

Leur morale.

Les Miſſionnaires ſont obligés
convenir de la vérité de tout ce q
nous diſons au ſujet des Chinoi
mais ils prétendent que ſi cette
tion eſt beaucoup au-deſſous des E
ropéens par la ſcience, elle leur do
ne l'exemple par la morale & par
juſtice qu'elle enſeigne & qu'elle p
tique. Si l'on en jugeoit par les exe

es que les bons Peres rapportent, n ſeroit tenté de croire que tout Empire eſt uni comme une ſeule faille bien gouvernée, où il n'y a autre conteſtation que celle d'e-ercer le plus d'humanité & de bien-iſance : mais la conduite de ces fa-eux moraliſtes envers M. Anſon, lle des Magiſtrats, des Marchands, des habitants de Canton ſuffiſent our réfuter les fictions avancées par s Miſſionnaires. A l'égard de leur orale théorétique, ſi nous en ju-ons auſſi par les fragments que us en trouvons dans les livres des êmes Miſſionaires, nous trouvé-ns qu'elle ne tend qu'a recomman-r un attachement ſervile à quel-es points de fort peu d'importan-, au lieu d'établir ſur des principes nformes à la raiſon & à l'équité le gement qu'on doit porter des ac-ns humaines, & les regles que les mmes doivent ſuivre en général uns à l'égard des autres. Ce n'eſt pas ſſi ſur la droiture & ſur la bienfai-nce que les Chinois ſe fondent pour oire que leur morale l'emporte ſur lle de leurs voiſins, mais ſur l'éga-é affectée de leur conduite, & ſur

leur attention continuelle à ne jama marquer ni passion, ni violence. Ce pendant on ne peut douter que l'hyp crisie & la fraude ne soient souve aussi pernicieuses pour l'intérêt gén ral des hommes, que l'impétuosi d'un caractere véhément, puisq celui-ci quelque imprudent qu'il pui se paroître, n'a rien qui répugne la sincérité, ni à la bienfaisanc Peut-être que si l'on examinoit à for cette question, on trouveroit que calme & la patience, dont les Ch nois font tant de cas, & qui distin gue leur nation de toutes les autre est réellement la cause des défau intolérables qu'on y remarque. Ce qui ont bien examiné la nature h maine, ont reconnu qu'il est très di ficile de plier les passions violent sans augmenter en même temps force de celles que produit l'amou propre, ensorte que la timidité, dissimulation & la friponnerie Chinois peuvent être attribuées grande partie à la réserve & à décence extérieure qu'on remarq dans tous les sujets de ce vaste Em pire.

Retour de M. Anson en Angleterre.

An. 1744.

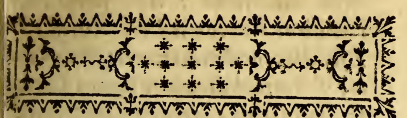
Il est temps de revenir au Cent

on que nous avons laissé prêt à partir pour l'Angleterre. Nous avons dit qu'il mit à la voile de Macao le 26 Décembre. Il gagna promptement détroit de la sonde, puisqu'il y jeta l'ancre le 14 de Janvier 1744. Il y demeura à faire du bois & de l'eau jusqu'au 19, partit ensuite pour le Cap de Bonne-espérance, & mouilla dans la baye de la Table le 22 de Mars. Cet établissement Hollandois est le mieux pourvu de tous ceux qu'on connoît dans le monde pour rafraîchissement des matelots après longs voyages. Le chef d'Escadre resta jusques vers le milieu d'Avril, enchanté de l'aspect agréable du pays, de la salubrité de l'air, & de toutes les commodités qu'il y trouva. Pendant qu'il y demeura il engagea quarante hommes de renfort, & le 14 d'Avril il se remit en mer après s'être suffisamment muni d'eau & de provisions. Le 30 du même mois, le Centurion vit l'Isle de Sainte Hélène, mais sans y toucher. Le de Juin il arraisonna un vaisseau Anglois chargé pour Philadelphie, & apprit pour la premiere fois que nation étoit en guerre avec la

ANSON.
Ch. XVIII.
An. 1744.

France. Il y avoit alors une Escadı Françoise qui croisoit à l'embouchu re du canal, & le Centurion passa a travers à la faveur d'un épais broui lard. Enfin le 26 du même mois la joye inexprimable de tous les ger d'équipage, ils jetterent l'ancre à Sp théad. Ce fut ainsi que par une sui des avantures les plus extraordina res, & des malheurs les plus terr bles, ils parcoururent tout le glob en trois ans & neuf mois. Tous l Anglois furent dans la joye à l'arr vée du chef d'Escadre : les tréso pris par le Centurion furent tran portés sur un nombre de chariots o nés de banderolles espagnoles, pa les rues de Londres, aux acclama tions de toute la multitude. M. An son fut avec raison comblé d'hon neurs, & les moindres matelots qu avoient partagé les dangers & les fa tigues de cette glorieuse entreprise eurent non-seulement la gloire d'a voir contribué à humilier les enne mis de leur patrie, mais encore jou rent de l'avantage de s'enrichir d leur dépouilles.

Fin des expéditions de M. Anson.



RELATION
DE L'EXPÉDITION
Entreprise par les Anglois, contre Carthagène, dans les Indes Occidentales,

Et du Siége qu'ils firent de cette Place en l'année 1741.

CHAPITRE PREMIER.

Guerre entre l'Angleterre & l'Espagne : préparatifs des Anglois pour se rendre redoutables par mer : état de la flotte Angloise : elle met à la voile : Effets d'une tempête : ils prennent un bâtiment François : ils jettent l'ancre à la Dominique : ils remettent à la voile : ils attaquent cinq bâtimens François, feignant de les

avoir méconnus : cette flotte join l'Amiral Vernon à Port-Royal : le Escadres combinées remettent à la vo le : l'Amiral découvre le port Louis la flotte arrive devant Carthagène disposition pour le débarquement les Anglois s'emparent de quelqu forts avancés.

Siége de Carthagène.
Chap. I,
An. 1739.
Guerre entre l'Angleterre & l'Espagne.

L'ANGLETERRE ayant déclaré l guerre à l'Espagne en 1739, l Gouvernement résolut de troubler le ennemis, en attaquant leurs posses sions dans les Indes Occidentale Dans cette vue le Colonel Spots wood Gouverneur de la Virginie forma un projet, dont il donna l plan, & en conséquence il fut auto risé à lever un Régiment d'Améri cains, composé de quatre bataillons pour servir sous ses ordres contr les Espagnols ; mais il mourut avan d'avoir pu executer son projet, & son Régiment fut donné au Colone Gooch, qui lui succéda dans le Gou vernement de cette Colonie.

Les Lieutenants furent nommés e Angleterre, à la recommandation d Lord Cathcart, qui fut choisi pou commander les troupes de terre des

nées à cette expédition. Il choisit
our ce service des jeunes gens de
onne famille, particulierement de la
retagne septentrionale, qui avoient
ppris les éléments de l'Art Militaire
n Hollande, & en d'autres services
trangers, ce qui les rendoit très pro-
res à discipliner des Régiments
e nouvelles levées. Leurs commis-
ons furent signées de la propre
nain de Sa Majesté, mais les Capi-
iines & les Enseignes furent à la no-
iination des Gouverneurs des diffé-
entes Provinces où les compagnies
irent levées, conformément au pou-
oir dont ils furent revêtus par le Roi.

Siége de Carthagène, Chap. I.

An. 1739.

Pendant que ces Officiers s'occup-
oient à lever & à discipliner leurs
ompagnies dans l'Amérique Septen-
ionale, on levoit six Régiments de
Marine en Angleterre. La plus grande
artie fut tirée des Gardes à pied, &
on en donna le commandement à des
Officiers dont on connoissoit le mérite
: la capacité dans les opérations mili-
iires. Ils apporterent tous leurs soins
les rendre le plus promptement qu'il
it possible, propres au service des
des Occidentales, où l'on étoit ré-
lu de transporter le théâtre de la

Préparatifs des Anglois pour se rendre redoutables par mer.

Siége de Carthagène. Chap. I.

An 1739.

guerre. Ce fut dans le même temp qu'on équipa, & qu'on fit mettre à voile l'Escadre de M. Anson, doi nous avons rapporté les malheurs & les succès. Elle étoit particulieremei destinée à fatiguer les Espagnols su les côtes du Chili & du Pérou, & établir, s'il étoit possible, une co respondance par l'Isthme de Darie avec l'armée & la flotte destinées pou Carthagène, afin que l'une & l'aut coopérassent à l'avantage de la natio

Etat de la flote Angloise.

Lorsque les regiments de marir furent bien disciplinés, on les fit can per quelque temps dans l'Isle de Wigh Ensuite on les embarqua sur quatre vingt bâtiments de transport, ave tous les ustenciles militaires dont c pouvoit avoir besoin dans cette exp dition, & l'on mit des détachemen tirés des trois anciens regiments bord des vaisseaux de guerre destine à agir sous les ordres de l'Amiral Ve non pour ce service : Voici que étoient ces vaisseaux :

Vaisseaux,	*Canons*,	*Commandants*,
Le Roussel.	80.	Sir Chaloner - Ogle Contre-Amiral de l'E cadre bleue. Capitai Norris.

Vaiſſeaux,	*Canons,*	*Commandants,*
e Torbay.	80.	Capitaine Gaſcoyne, ayant à bord le Lord Cathcart, Général des troupes de terre.
e Cumberland. . .	80.	Capitaine Stuart.
e Boyne.	80.	Le Chef - d'Eſcadre Leſtock.
a Princeſſe Amélie.	80.	Le Chef - d'Eſcadre Hemmington.
e Chicheſter	80.	Capitaine Robert Tre-vor.
e Norfolk	80.	Capitaine Graves.
e Shrewsbury	80.	Capitaine Townshend.
a Princeſſe Caroline	80.	Capitaine Griffin.
e Suffolk.	70.	Capitaine Davies.
e Buckingham. . .	70.	Capitaine Mitchel.
'Orford.	70.	Le Lord Auguſte Fitz-roi.
e Prince Frédéric. .	70.	Le Lord Aubrey Beau-clerc.
e Prince d'Orange.	70.	Capitaine Osborne.
e Lion.	60.	Capitaine Cotteril.
e Weymouth. . . .	60.	Capitaine Knowles.
e Superbe	60.	Capitaine Harvey.
e Montague. . . .	60.	Capitaine Chalmers.
e Deptford	60.	Capitaine Moſtyn.
e Jerſey	60.	Capitaine Lawrence.
'Auguſte.	60.	Capitaine Denniſon.
e Dunkerque . . .	60.	Capitaine Cooper.
e Rippon	60.	Capitaine Joliff.
e York	60.	Capitaine Coates.
e Litchfield. . . .	50.	Capitaine Cleaveland.
'Œtna	*Brûlots.*	
e Firebrand		
e Phaéton		
e Veſuve		
a Flamme		
e Vulcain		

'eux Galliottes à bombes, un Vaiſſeau d'hôpital, des Vaiſſeaux de munitions, &c.

Siége de Carthagène. Chap. I.

An. 1739.

Cette flotte nombreuse mit à l voile de Sainte-Helene le dimanch 6 de Novembre 1740, avec un bo vent d'Est-Nord-Est, qui continua jus qu'au vendredi 11 de Décembre, qu le temps parut orageux du côté d la proue, & la nuit il y eut un violen ouragan. Le matin du samedi 12 d Novembre, il se changea en une fu rieuse tempête, qui causa beaucou de dommage à plusieurs vaisseaux déchira des voiles, cassa des mâts & mit toute la flotte en confusion.

Elle met à la voile.

Effets d'une tempête.

L'Auteur de cette relation qui étoi à bord d'un des plus gros vaisseaux dit qu'il fut réveillé de grand matin le jour dont nous parlons par le brui effrayant des chaînes de pompes, l craquement des affuts de canon, celu des côtés & des planchers des cham bres ébranlées par la violence de mouvements, par le brisement im pétueux des vagues, les sifflement horribles du vent, le bruit des ma nœuvres & les clameurs confuses d six cents hommes qui montoient & descendoient entre les ponts.

Les yeux n'étoient pas plus satis faits que les oreilles; aussi-tôt qu' fut levé il monta sur le demi-pont

Siége de Carthagène. Chap. I. An. 1740.

: toute la mer ne lui présenta que
s objets les plus effrayants. De toute
flotte on ne voyoit que sept bâti-
ents dont deux avoient perdu leurs
âts, & les autres couroient avec
urs grandes voiles emportées : les
igues étoient d'une hauteur éton-
inte, & présentoient l'aspect le plus
freux; on n'entendit à bord que les
is tumultueux de l'horreur & de l'é-
ouvante; le vaisseau s'élevoit & s'a-
issoit par des mouvements si rapi-
:s que les mâts paroissoient agités
omme des rozeaux qui cédent au
:nt. Un tonneau plein d'eau rompit
s cordes sur le pont, & blessa seize
ommes avant qu'on eut pu le détour-
:r : la grande voile fut déchirée en
ille pieces : on baissa la vergue
our en ajuster une autre, mais un
:s bras se cassa avec tant de violence
ie le coup jetta quatre hommes dans
mer; il y en eut deux de perdus,
un cinquiéme eut le genou fracassé
tre la vergue & le mât.

Ils prennent un bâtiment François.

Malgré la tempête le vent con-
nuoit à être favorable; les Anglois
oursuivirent leur cours avec la seule
oile de Misaine qui leur faisoit faire
ez de chemin. Le lundi, quoique

Siége de Carthagène. Chap. I.

An. 1740.

le gros temps durât toujours avec
la pluye & de la grêle, on vit à m
quarante voiles de la flotte, & peu
peu les bâtiments se rassemblerent.
samedi 19., l'Oxford donna la cha
à un bâtiment qui portoit pavill
François & qui faisoit cours à l'E
il le conduisit bientôt dans la flot
Le lundi, le Capitaine Lestock &
Capitaine Hemmington mirent c
banderolles bleues en qualité de Ch
d'Escadre, & le mercredi on cha
gea la ligne de bataille à cause de
perte du Cumberland qu'on n'av
pas vu depuis la tempête du 12
Novembre. Le lundi 28 le vent
très fort & il tomba beaucoup
pluye, mais le lendemain le tem
s'étant éclairci, les gens s'amusere
à tirer des dauphins; ces poisso
quand ils nagent à côté des vaissea
& quand ils viennent d'être pri
brillent des couleurs les plus écl
tantes, & en général sont d'une gr
de beauté. Ils sont continuelleme
à la poursuite de poissons volants,
la grosseur & de la forme du haren
avec des nageoires membraneuses q
leur servent à s'élever au dessus de
surface de la mer, & à voler ass

ng-temps pour échapper à l'avidité : leurs persécuteurs.

Siége de Carthagene. Chap. I. An. 1740.

Le mercredi 30 le vent devint con-iire, quoique dans ces latitudes il ufle ordinairement de l'Eſt pendant ute l'année.

Le mardi 6 de Décembre un des mmes du Chicheſter ſe jetta dans mer & ſe noya de déſeſpoir, pour oir ſouffert la honteuſe diſcipline vaiſſeau, à cauſe de la vermine nt il étoit couvert. Le temps devint lme & l'air étouffant, ce qui oc-ſionnna des fievres ardentes parmi gens, & en peu de jours la flotte couverte de malades ; du reſte il arriva rien de remarquable.

Ils jettent l'ancre à la Dominique.

Le vendredi 30, après s'être ar-és pluſieurs nuits de ſuite, dans penſée qu'on étoit près de terre : Anglois firent voile en ſuivant les tes de la Martinique, de la Gua-loupe & de Marigalante, Iſles poſ-ées par les François, & ils jette-nt l'ancre dans la baye de la Do-nique qui eſt une Iſle neutre, quoi-e des avanturiers de la même na-n ayent formé des établiſſements ns quelques parties. Le même jour, ès leur arrivée dans cette Iſle l'ex-

Siége de Carthagene. Chap. I.

An. 1740.

pédition fit une perte irréparabl par la mort de Charles, Lord Cat cart, Seigneur diſtingué par ſa v leur, ſa capacité & ſon expérien dans l'art militrire, dont le caracte étoit des plus aimables, & qui f univerſellement regretté. Cette per fut d'autant plus grande, qu'il e pour ſucceſſeur dans le command ment le Brigadier Général Wer wort, Officier qui n'avoit ni les co noiſſances, ni la conſidération, ni fermeté ſuffiſante pour conduire u entrepriſe auſſi importante.

La flotte demeura ſept jours à Dominique, pour faire du bois de l'eau: pendant ce temps on dre à terre des tentes pour les mal des, & ceux qui étoient attaq du ſcorbut s'y rétablirent d'une m niere étonnante. Ils n'y eurent c pendant que la jouiſſance de l'air terre & de l'eau fraîche en abonda ce, cette Iſle ne pouvant leur fou d'autres rafraîchiſſements, quoiq le terroir ſoit fertile & qu'il produ en abondance des citrons, des mons & des oranges, mais les fle avoient été détruites par un ouraga & le petit nombre de planteurs c

habitoient avoient caché toutes urs provisions dans la crainte qu'el- s ne fussent pillées par les Anglois.

Siége de Carthagene. Chap. I.

An. 1740.

Le Vendredi six de Janvier 1741, ute la flotte mit à la voile de la ominique : le lendemain ils passe- nt par Monserrat & Nevis qui sa- erent l'Amiral de leur canon. Ces es présentent l'aspect le plus agréa- e par leur verdure ainsi que par champs fertiles qui s'étendent en ines sur le rivage, & s'élévent en llines dans l'intérieur du pays.

Ils remettent à la voile.

An. 1741.

Le samedi ils arriverent à saint iristophe, & jetterent l'ancre dans rade de Basse-terre : ils y trouve- nt le navire de sa Majesté nommé Leostoff, ainsi que plusieurs vais- aux qui avoient été séparés des au- s par les ouragans, & qui s'étoient ndus suivant leurs instructions à ndroit indiqué pour le rendez- us. Le lendemain l'Amiral conti- a son voyage avec un temps fa- rable, à la vue des Isles agréables Sabe, Santa-cruz, Porto-rico & spaniola, la flotte étant alors au mbre de cent-dix-huit voiles.

L'après-midi du mercredi 18, ils couvrirent cinq gros vaisseaux vers

Ils attaquent 5 bâtiments François, & feignent de les avoir méconnus.

Siége de Carthagene. Chap. I.

An. 1741.

le rivage ; l'Amiral fit auſſi-tôt le ſign
pour que l'Orford, le Prince Fréd
ric, le Weimouth, le Dunkerque
le York leur donnaſſent la chaſſe pe
dant qu'ils continueroient avec
flotte à faire cours pour la Jamaïqu
En conſéquence les Anglois allere
ſur les cinq bâtiments qui étoient d
vaiſſeaux de guerre François :
Lord-Auguſte Fitzroi qui comma
doit l'Orford ordonna à leur Ch
d'Eſcadre de mettre en mer ſa ch
loupe & de venir à bord. Le Capit
ne François refuſa d'obéir ; l'Anglo
lui tira une bordée, & ils comme
cerent un combat très vif. Les de
Eſcadres étant de force égale ſe ba
tirent durant toute la nuit avec a
tant de courage d'un côté que
l'autre : mais le matin le commanda
Anglois voyant les pavillons Fra
çois déployés, arraiſonna ſon ant
goniſte & feignit d'avoir pris ces b
timents pour des Eſpagnols. Le com
bat ceſſa auſſi-tôt : on ſe fit des com
pliments réciproques, on ſe traita d
part & d'autre avec les marques d
la plus grande politeſſe, & l'on
ſépara après avoir perdu environ ce
hommes de chaque côté : les Anglo

ırent entr'autres de tués le Capitaine :s soldats de marine, gentilhomme un grand merite, & excellent Of- :ier.

Siége de Carthagene Chap. I.

An. 1741.

Cependant Sir Chaloner avec le ste de la flotte fit voile en suivant côte de la Jamaïque, d'où il vint un lote à bord, & le vendredi 20, il ; conduisit dans le port de Port-)yal où ils trouverent l'Amiral Ver- ›n avec son Escadre : le régiment s Américains septentrionaux y ar- 'a dans le même temps & fut mis quartier à terre.

Cette flotte joint l'Amiral Vernon à Port Royal.

Pendant qu'on se disposoit à em- rquer ce corps, & qu'on s'occu- ›it à munir les vaisseaux des rafraî- issements convenables, des provi- ›ns & des autres choses nécessaires, ut tenu un conseil de guerre dans maison du Gouverneur Trelawney uée dans la ville Espagnole. On y cida que toute la flotte porteroit ntre le vent, & observeroit les ›uvements de l'Escadre Françoise, mmandée par le Marquis d'Antin i étoit alors à l'ancre au port-Louis, ns l'Isle Hispaniola.

Les Escadres combinées remettent à la voile.

En conséquence, un corps de né- :s levé par le Gouverneur ayant

Siége de Carthagene Chap. I.

An. 1741.

été mis à bord, la flotte mit à la vo de port-Royal ſur trois diviſions, do la premiere ſous le commandeme de Sir Chaloner Ogle leva l'ancre 2 de Février. La ſeconde, comma dée par le Chef d'Eſcadre Leſtoc mit à la voile le 6, & l'Amiral V non avec la troiſiéme diviſion par le 11. Le même jour les trois Eſcadr s'étant jointes, dirigerent leur co contre le vent, & le 18 de Févr les Anglois reconnurent le cap Til ron où ils furent joints par la chalou le Loup qu'on avoit envoyée deva pour avoir des nouvelles. Le Capit ne Dandridge qui la commandoit, qu'il avoit été à la vue du port-Lo où il avoit vu dix-neuf vaiſſeaux guerre, dont un portoit une band rolle au haut du grand mât.

Sur cette information, la flo gouverna pour l'Iſle de la Vach elle jetta l'ancre le 23, environ deux lieues à l'Oueſt du port-Loui le Capitaine Laws qui commandoit chaloupe le Spence, fut envoyé po reconnoître ce port, & ſon rappo fut à peu près le même que celui Dandridge.

L'Amiral Vernon découvre le Port-Louis.

Le lendemain, l'Amiral Vern

:compagné du Général Wentworth mit dans une barge pour ſonder profondeur de l'eau entre l'Iſle de Vache & Hiſpaniola : le 25, M. 'entworth alla reconnoître en per-nne dans la chaloupe le Spence ; mais ſſi-tôt qu'il eut découvert le port-›uis, il vit clairement que tous les iſſeaux étoient des bâtiments mar-ands, la plûpart ſans agrès, excepté ıe frégate de quarante canons, & e ce qu'on avoit pris pour une ban-rolle, étoit la corniche blanche du it d'une maiſon qui ſe trouvoit dans lignement du haut, d'un grandmât. ı Officier François ſe préſenta le avec un meſſage du Gouverneur, l'Amiral refuſa de le recevoir ; mais :nvoya les Capitaines Boſcawen & ıowles faire des excuſes de ce re-, ſavoir de quelles propoſitions il ›it chargé, & demander la permiſ-n de faire du bois & de l'eau dans baye. Les Capitaines rapporterent e réponſe très polie, avec la nou-lle que le Marquis d'Antin avoit s à la voile le 6 de Février, pour urope, ce qui fut confirmé par rrivée du Capitaine Renton qui oit croiſé quelque temps dans le

Siége de Carthagene. Chap. I.

An. 1741.

Siége de Carthagene Chap. I.

An. 1741.

navire l'Expérience, à la haute d'Hispaniola. Le 27, il fut résolu da un conseil général de guerre qu'c feroit de l'eau & du bois en toute c ligence dans les bayes d'Iros, Tib ron, & donna Maria, pour all ensuite directement à Carthagène.

La flotte arrive devant Carthagene.

Pendant sept jours qu'on y pass on envoya journellement à terre d détachements du régiment Amé cain, & des Négres, pour couper d fascines & des piquets: le Weymout l'Expérience, & la chaloupe le Spenc sous les ordres du Capitaine Knowl furent détachés pour sonder la ba de Punta-Canoa, environ deux lieu au dessus du vent de Carthagène.

Disposition pour le débarquement.

Le 9 de Mars, toute la flotte f sous voiles, au nombre de ce vingt-quatre bâtiments, & le sc du mercredi 15 de Mars, elle jet l'ancre à Playa-Grande, entre la vil de Carthagène & la pointe de Canc Les petites frégates & les brulots e rent ordre de se tenir en ligne le lor du rivage, comme si l'on eut eu b soin de pousser les opérations au de sus du vent de la ville. Cette fein fit un tel effet sur les ennemis, qu' retirerent leurs forces des endroi

l

plus éloignées, & commencerent
ſe retrancher du côté où ils ſe
ɔyoient menacés du plus grand dan-
:. Le Dunkerque, l'Expérience &
chaloupe le Spence furent auſſi-
envoyés ſous le vent, pour ſon-
la côte de Tierra-Bomba juſqu'à
cca-Chica qui eſt l'entrée du port
l'on avoit réſolu de commencer
opérations. Le 16 de Mars, il fut
u un conſeil de guerre, pour régler
iſtribution du butin, conformé-
ıt aux inſtructions de ſa Majeſté.
endemain le Général alla à bord du
n reconnoître le rivage & les forts
Tierra Bomba, mais les vagues
ent ſi fortes que ſon grand mât
ba, & qu'il fut en grand danger
érir. On fit auſſi-tôt la diſpoſition
r le débarquement des troupes,
e matin du 20, Sir Chaloner
e avança avec ſa diviſion pour
uire les petits Forts de ſaint-Jago
e ſaint-Philippe qui auroient pu
e au débarquement & empêcher
ɔtte de jetter l'ancre près du ri-
:.

Siége de Carthagene. Chap. I.

An. 1741.

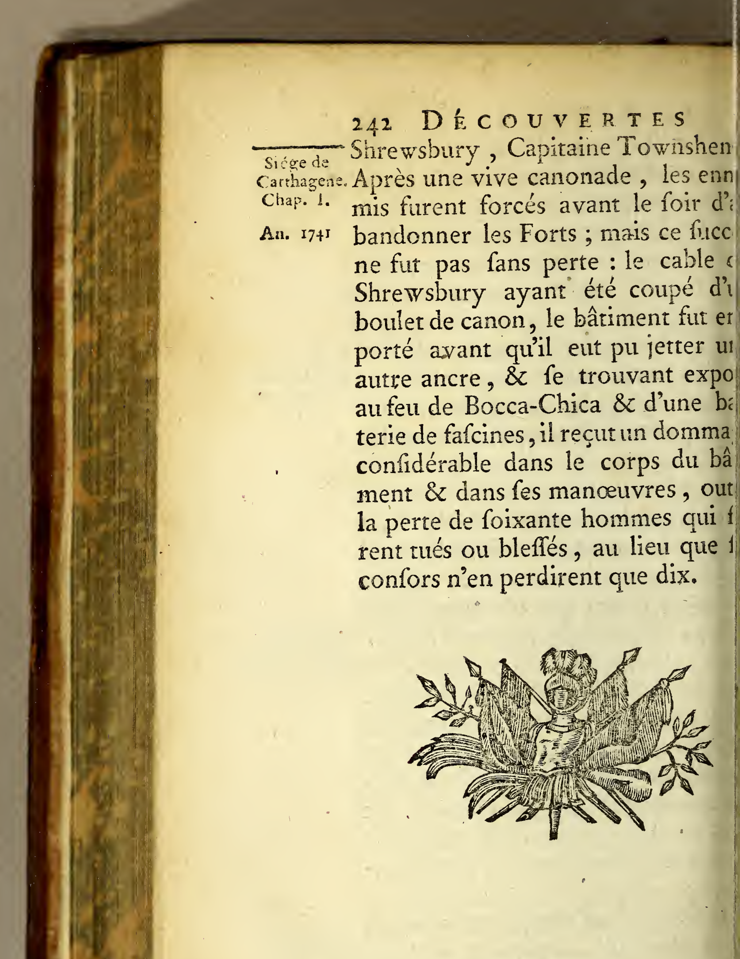
e ſervice fut rempli avec ſuccès
le Norfolk, Capitaine Graves,
uſſel, Capitaine Norris, & le

Les Anglois s'emparent de quelques forts avancés

Siége de Carthagene. Chap. I.

An. 1741

Shrewsbury, Capitaine Townshen[d]. Après une vive canonade, les enn[e]mis furent forcés avant le soir d'a[-]bandonner les Forts; mais ce ſucc[ès] ne fut pas ſans perte : le cable d[u] Shrewsbury ayant été coupé d'u[n] boulet de canon, le bâtiment fut en[-]porté avant qu'il eut pu jetter un[e] autre ancre, & ſe trouvant expo[sé] au feu de Bocca-Chica & d'une ba[t-]terie de faſcines, il reçut un domma[ge] conſidérable dans le corps du bâ[ti-]ment & dans ſes manœuvres, out[re] la perte de ſoixante hommes qui f[u-]rent tués ou bleſſés, au lieu que ſ[es] conſors n'en perdirent que dix.



CHAPITRE II.

ébarquement des Anglois : on éleve les batteries : feu terrible, qui ne fait presque aucun effet : dispositions pour l'attaque de Boca-Chica : les Anglois s'en rendent maîtres : perte de trois navires Espagnols : suites des succès des Anglois : description de Boca-Chica : les Anglois entrent dans le port : les gens sont à bord dans la disette d'eau : on fait un second débarquement : les Espagnols se croyent perdus : ruze infructueuse des Espagnols.

TOUS les obstacles étant ainsi levés, le Lieutenant-Colonel chrane débarqua le même soir c les grenadiers, & prit possession Forts ; les galliotes à bombe commencerent à agir sur le chateau de a-Chica, & le lendemain matin grenadiers se formerent sur le rie, pour couvrir le débarquement reste de l'armée qui se fit sans option ; mais les troupes furent obli-

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

Débarquement des Anglois.

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

gées de demeurer toute cette nu
ſous les armes.

Le 22, après que les négres, l
outils & les tentes furent débarqué
on nétoya le terrein, on dreſſa l
tentes, & l'on mit les troupes à co
vert de la roſée de la nuit qui e
très malſaine dans ces climats. On
une tranchée dans les bois, po
couper la communication entre
ville & les Forts qui ſont à l'embo
chure du port, & l'on ouvrit u
autre tranchée vers celui de Bocc
Chica qu'on vouloit battre en br
che d'une batterie de faſcines, élev
ſous la direction de M. Moor, pr
mier Ingénieur, homme très inſtru
& très expérimenté. En même-tem
il fit élever une autre batterie d
mortiers qui furent défendus cont
le feu des ennemis, par des poinço
remplis de ſable, & le 24 ils com
mencerent à tirer ſur le château
conjointement avec les galiotes
bombes.

On éleve des batteries.

La grande batterie de canons n
put être achevée avec autant de d
ligence : les travailleurs non-ſeul
ment étoient harraſſés par le feu d
ennemis qui tiroient avec la pl

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

ınde vivacité, mais encore ils
›ient tellement abbatus par la cha-
ır du climat, qu'ils ne pouvoient
›porter la fatigue. Les Négres,
qui l'on croyoit pouvoir compter
ur ce travail, étoient ſi épouvan-
par le feu de Boca-Chica, qu'ils
:oient leur charge & prenoient la
te à chaque coup de canon qu'ils
tendoient.

Par toutes ces raiſons, l'Ingé-
ur repréſenta au conſeil de guerre
: l'ouvrage ne pouvoit être bien
ſi l'on n'ajoûtoit un renfort de ſeize
ıts hommes aux troupes déja dé-
quées. Il reſtoit un grand nombre
ſoldats à bord de la flotte, & le
néral demanda ce ſecours, mais
miral le refuſa, ſous prétexte qu'il
:oit nullement néceſſaire.

Le 28 de Mars, lorſque le parquet
la batterie fut élevé preſque à la
ıteur des embraſures, les Officiers
terre aſſemblés en conſeil de
rre, réſolurent de demander que
miral les aidât à détruire une bat-
e de faſcines, nommée la Barra-
a qui étoit de l'autre côté du port,
qui leur cauſoit beaucoup de dom-
ge en interrompant leurs travaux.

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

En conséquence de cette demande un détachement de trois cents mat lots soutenu par un corps des solda qui demeuroient toujours sur la flott furent envoyés la nuit dans des ch loupes, sous les ordres des Capitain Boscawen, Watson, Coats, Was ington, de M. Murray & du Lieut nant Forêt : ils attaquerent la batt rie avec le plus grand courage, r pousserent les ennemis & enclouere le Canon.

Le 30 on éleva un épaulement gauche de la grande batterie de c non, pour la couvrir du feu des vai seaux de guerre ennemis, qui étoie postés entre les forts de Boca-Chi & de Saint Joseph, ensorte qu'ils t noient l'entrée du port entiéreme bloquée. Le même jour, on vit q les ennemis réparoient la batterie Barradera, qui n'avoit été dém lie qu'imparfaitement. Ils furent bie tôt en état de renouveller leur fe & de nuire beaucoup aux troup Angloises : l'Amiral donna ordre un vaisseau de soixante canons tirer sur cette batterie, mais ce f avec très peu d'effet.

Feu terrible qui ne fait presque aucun effet.

Le 2 d'Avril, la batterie Angloi

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

:ant finie, elle commença de grand :atin à tirer sur le fort de Boca-chi- ı (*a*) avec vingt-quatre gros canons : quarante petits mortiers, & Coë- orns, qui firent un très grand effet ı tirant alternativement. Les enne- ıis répondirent à ce feu avec autant : vigueur, tant du château que de batterie de fascines du côté de Bar- .dera & de leurs vaisseaux.

Le lendemain, le chef d'Escadre estock, qui étoit demeuré avec sa vision au-dessus du vent de toute flotte, arbora une grande bande- olle rouge, leva l'ancre dans le navire Boyne, & avec la Princesse Ame- :, le Prince Frédéric, le Hampton- ourt, le Suffolk & le Tilbury, il s'a- ınça pour cannoner les Forts de oca-chica & Saint Joseph, le vais-

(*a*) Les ennemis ayant négligé d'éclair- r les bois dans le voisinage de Boca-chica, ngénieur Anglois profita de cette faute, our mettre à couvert les travailleurs, nployés à élever la batterie; les Espa- ıols ne pouvoient les voir; ce qui les obli- :oit de diriger leur feu au hazard. Aussi- t que la batterie fut finie, les arbres fu- nt renversés, & elle parut tout-à-coup dit l'auteur Anglois) comme par un effet : quelque art magique.

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

ſeau de guerre Eſpagnol & la batte rie de Baradera. Lorſque ce chef d'e cadre paſſa devant la ligne de la flot te, tous les vaiſſeaux manœuvreren pour lui faire honneur, on le ſalua pa trois cris d'acclamations, & toute l muſique joua l'air Anglois *Briton Strike Home.* Cette Eſcadre s'étan avancée le plus près des forts qu' fut poſſible, chaque vaiſſeau s'étan mis ſur ſes cables, on commença un canonade furieuſe, dont le lecteu peut ſe former une idée en ſe repré ſentant le feu de plus de cinq cent pieces de gros canon, outre un trè grand nombre de mortiers & d coëhorns, qui ne ceſſerent de tire pendant la plus grande partie d jour. Le ſoir les vaiſſeaux Anglois ſ retirerent, après avoir ſouffert u dommage conſidérable, & le lende main matin ils renouvellerent leu feu avec autant de vivacité que l jour précédent, mais il ne fit que trè peu d'effet contre les ennemis, & aucun ſur la face du baſtion occiden tal, qui étoit battu en breche par l batterie de terre. Dans cette journé le Lord Aubrey Beauclerc qui com mandoit le Prince Frédéric perdit l

ie, & fut généralement regretté : [. Moor, premier Ingénieur fut auſ- tué ſur la batterie de terre, ce qui it une très grande perte pour le ſuc- ès de l'expédition. Le ſoir un nou- eau détachement de matelots & de ldats, commandés par le Capitaine 'atſon fut tranſporté dans des cha- upes ſur le rivage de la Barradera : ; brûlerent la batterie ſans oppoſi- on, ainſi qu'une chaloupe qui étoit : l'autre côté d'une langue de terre : qui fourniſſoit des munitions à cet- : batterie.

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

Cependant la batterie Angloiſe ti- jour & nuit ſans intermiſſion, juſ- ı'au 5 que la breche fut jugée prati- ible par un Ingénieur qu'on avoit ıvoyé pour reconnoître. Alors on ſolut en conſeil de guerre de faire ıttaque le ſoir même : on fit auſſi- ʈt les diſpoſitions, & on les com- uniqua à l'Amiral, qui pour faire ıe diverſion favorable convint d'en- ɔyer ſes chaloupes bien équippées & en armées ſous les ordres du Ca- taine Knowles, contre le fort Saint ɔſeph, & les vaiſſeaux Eſpagnols, endant que les troupes de terre ſe- ɔient occuppées à donner l'aſſaut à

Diſpoſitions pour l'atta- que de Boca- chica.

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

la breche de Boca-chica. Quand o eut pris ces précautions, les troup s'avancerent pour l'assaut vers cin heures après midi. Le corps des e fants perdus fut composé d'un se gent, de douze grenadiers & de tre te volontaires, qui furent suivis c deux cents soixante grenadiers, con mandés par le Lieutenant-Colon Macleod. Après eux marchoit le Cc lonel Daniel à la tête de cinq cen hommes & de quelques petits corp qui portoient des échelles, des ha ches & d'autres instruments, pou qu'on put en faire usage, s'ils étoier jugés nécessaires. Ils furent encor soutenus par cinq cents hommes sous les ordres du Lieutenant-Colc nel Cochrane, & M. Blakeney, br gadier du jour, eut la direction d l'attaque.

Les Anglois s'en rendent les maîtres.

Trois bombes jettées de la batte rie donnerent le signal pour que le troupes se missent en mouvement: o commença par tirer une volée à bou let dans la breche, suivie d'une autr vollée de grapes de raisin, ce qu obligea les sentinelles du rempart se mettre à couvert & les empêch de remarquer les troupes quand elle

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

: mirent en marche pour l'attaque. ;ependant avant que les Anglois eus- ent gagné le pied des remparts, ils ntendirent les tambours des Espa- nols qui battoient aux armes, le ommet de la brêche fut garni de trou- es, & les vaisseaux de l'ennemi ainsi ue le fort Saint Joseph commence- ent à tirer à grapes de raisin sur les ssaillants, mais ils ne firent que peu 'effet. Malheureusement pour les Es- agnols le commandant Dom-Blas toit à bord d'un des vaisseaux, la arnison fut saisie d'une terreur pa- ique, & prit la fuite avec la plus rande précipitation par une des por- s, d'abord que les grenadiers eu- ent commencé à monter à la breche.

Perte de trois navires Espagnols.

Aussi-tôt après que les troupes An- loises eurent pris possession du fort, Africa & le San-Carlos deux vais- aux de guerre Espagnols furent cou- s à fond par leurs ennemis. Le feu rit au Saint Philippe bâtiment de la iême nation, soit par les boulets ouges qui venoient de la batterie e terre, soit que les Espagnols l'eus- ent mis eux-mêmes. Il brûla jusqu'à e que la flâme eut gagné la Sainte-Bar-

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

Suite des succès des Anglois.

be, & alors il fauta en l'air avec u explofion furieufe.

Pendant tous ces événements, l chaloupes armées de la flotte, cor mandées par le Capitaine Knowle s'avancerent à force de rames du c té de la Barradera, les foldats & l matelots defcendirent, & effayere de furprendre le fort Saint Joseph mais ayant été découverts ils fe tro verent tellement expofés à l'artiller de ce fort, qu'ils furent obligés d fe retirer fous le couvert des buiffo jufqu'à ce qu'il eut été évacué par l ennemis, qui jugerent impoffible d conferver ce pofte après la prife d Boca-chica. En même-temps l'Amir avoit donné ordre à fon détach ment de l'attaquer avec les chalo pes, mais les Anglois y entrerent fa trouver aucune oppofition. Ils bo derent enfuite le Galicia, comma dé par Dom-Blas, où ils trouveren deux Officiers & foixante hommes qui n'avoient pas eu le temps de s'é chapper : Enfin ils démolirent un forte barre qui traverfoit l'entrée d port, & dont une des extrêmité avoit déja été coupée par un déta-

An. 1741.

:hement de troupes de terre que :ommandoit un Ingénieur, nommé M. Blane, & le Lieutenant Bennet, qui avoit entré le premier dans la bréche. Ainsi les Anglois se trouverent les maîtres de tous les forts & de toutes les défenses du port de Boca-chica, en quoi les ennemis mettoient leur principale confiance. Il est vrai que les succès de cette après-midi & de cette soirée furent étonnants, relativement à la situation de l'entrée du port & à la maniere dont il étoit fortifié.

Description de Boca-chica.

Cet endroit est nommé Boca-chica, ou petite bouche, parce que le canal en est très étroit, & qu'il est disposé de façon par rapport au rivage, que le vent alisé, qui vient toujours de l'Est, ne peut jamais être assez favorable pour y faire entrer de force une Escadre de vaisseaux de guerre. A l'un des côtés de cet étroit canal, près du rivage, les Espagnols ont élevé le fort de Boca-Chica, qui est un quarré régulier, avec quatre bastions montés de quatre-vingt-quatre pieces de gros canon, outre un mortier très grand, & plusieurs coëhorns. De l'autre côté est le fort

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

Saint-Joſeph, dans une petite iſle ſéparée du continent de la Barrader par une gorge étroite. Ce fort étoi monté de trente-ſix canons, dont l plus grande partie étoient au niveau de l'eau : entre ces deux forts, o avoit conſtruit une barre très forte compoſée de cables, de chaînes & de poulies, qui occupoit toute l'en-trée du port, & au-dedans étoien quatre vaiſſeaux de guerre, monté chacun de ſoixante & quatre piece de canon, qui étoient amarrés en li-gne pour défendre le paſſage. Outre ces fortifications, il y avoit la batte-rie de faſcines dont nous avons déj parlé ſur le rivage de Barradera : elle incommoda beaucoup les Anglois dans leurs approches, ainſi que les petits forts de Saint-Philippe & de Saint Jago, mais les vaiſſeaux les dé-molirent avant que leurs troupes deſ-cendiſſent.

Immédiatement après la réduction de Boca-chica, on prit des meſu-res pour rembarquer les troupes, l'ar-tillerie & les munitions. Le Chef d'Eſ-cadre Leſtock fut chargé de demeu-rer avec ſa diviſion à l'entrée du port, & le reſte de la flotte entra dans le

ort extérieur, auſſi-tôt que le canal ıt été nétoyé des débris des vaiſ-aux qu'on y avoit coulés à fond.

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

Les Anglois entrent dans le port.

Le vendredi 7, le Griffin & l'Or-ɔrd eurent ordre de s'avancer, & e prendre poſte à l'entrée du port ıtérieur, nommé Surgidero : le Veymouth & la Chaloupe le Cor-ire furent détachés de l'autre côté ı port, pour démolir deux petites ıtteries de chaque côté du Paſſo-avallos ou paſſage des chevaux, etite crique par où les proviſions oient portées dans la Lagune, d'où les paſſoient dans la ville. Ce ſervice t rempli ſans aucune oppoſition, us les ordres du Capitaine Know-s, qui en même-temps prit quelques ırques & quelques barques, dont n fit un grand uſage pour fournir la otte d'eau, qu'elles alloient prendre un quai voiſin d'une excellente urce.

Les gens ſont à bord dans la diſette d'eau.

Cette fontaine fut une découverte ès favorable aux gens de la flotte, ui juſqu'alors avoient été reduits à ne très petite quantité d'eau, puiſ-u'on n'en donnoit qu'une pinte & emie à chaque homme par jour. Rien eſt plus néceſſaire que l'eau, ſur-

Siége de Carrhagene. Chap. II.

An. 1741.

tout dans un climat où le fluide an
mal s'évapore avec tant de forc
qu'il en auroit fallu autant de do
bles pots, nommés en Angleterre ga
lons, pour réparer la dissipation c
vingt-quatre heures, chez des hor
mes que le soleil mettoit continuell
ment en sueur, par l'ardeur de s
rayons perpendiculaires, & qui n'
toient nourris que de bœuf gâté, c
porc rance, & de pain fourmillant d
vers. Cette réserve ne venoit certa
nement pas de disette, car outre tou
les tonneaux qu'on avoit remplis d'ea
fraîche à Hispaniola, il n'étoit pa
resté un seul poinçon vuide, un seu
baril à mettre du bœuf ou du por
qui n'eut été employé à cet usage
mais dans plusieurs bâtiments o
avoit eu si peu de soin à nétoyer ce
vases, que l'eau s'y étoit corrompu
& avoit pris une odeur abominable
ce qui obligeoit les hommes à se te
nir le nez d'une main pendant qu
de l'autre ils portoient le pot à la
bouche.

Si l'on avoit jetté alors tous ce
poinçons de mauvaise eau en mer,
il est évident qu'on auroit pu les rem
plir aisément par un moyen qu'on

atique fouvent, & que les troupes
terre mirent alors en ufage : c'eft
enfoncer des baquets percés fur le
vage, où ils font bien-tôt remplis
une eau potable qui fe filtre d'elle-
ême à travers le fable.

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

A l'égard de la portion de brande-
n donnée à chaque homme, l'Ami-
l par un grand effet de fa fagacité
iturelle, ordonna de la mêler avec
ie portion d'eau, fans qu'elle fut
oucie ni corrigée; ce qui formoit
ie boiffon fi défagréable qu'aucun
omme ne la pouvoit avaller fans le
us grand dégoût.

On fait un fecond débarquement.

Le 10, il fut réfolu dans un confeil
guerre général, tenu à bord du
iiffeau Amiral, de débarquer les
ldats, l'artillerie & les munitions
ins un endroit nommé la Quinta,
i côté de terre de Carthagène, au-
dans du furgidero, ou embouchure
térieure de l'ancrage qui étoit dé-
ndu d'un côté par un Château nom-
é Caftel-grande, & de l'autre par
i petit fort, nommé Manzanillo,
itre lefquels les ennemis avoient
oulé à fond fept Gallions & deux
os vaiffeaux de guerre, pour em-
araffer le canal; en même-temps on

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

convint que l'armée de terre sero renforcée par des détachements d regiments demeurés à bord des vai ſeaux de guerre.

L'objet de ce ſecond débarquemer étoit de couper toute communicatio entre la ville & la campagne, & d'a ſieger le fort Lazare, ſitué ſur l ſommet d'une hauteur qui commar de la ville de Carthagène: on ne dou toit pas auſſi que l'Amiral ne coope rât avec l'armée de terre, en er voyant quelques-uns de ſes plus grc vaiſſeaux pour battre la ville.

Les Eſpagnols ſe croyent perdus.

Le Capitaine Knowles eut ordr de diſpoſer ſes canons pour battr Caſtel-Grande, qui fut abandonné ainſi que le fort du côté oppoſé; i prit immédiatement poſſeſſion du châ teau, où il y avoit ſoixante & quatr piéces de canon, & il en fut nomm Gouverneur. Pendant tous ces mou vements M. Renton, Capitaine d l'Expérience, alla reconnoître le ca nal où les gallions & les vaiſſeaux d guerre avoient été coulés à fond: i trouva que l'arriere du Conquerant étoit demeuré à flot, ce qui donna le moyen de faire retourner ce bâti ment, & d'ouvrir un paſſage dans le

An. 1741.

urgidero pour deux galliotes à bom-
es. Elles furent couvertes par deux
ıtres vaiſſeaux, chacun de 20 canons
: commencerent à agir contre la ville,
ıais on les avoit amarées à une trop
rande diſtance pour qu'elles puſſent
ire beaucoup d'effet. Cependant quel-
ues-unes des bombes trouverent leur
lace, & mirent le feu à pluſieurs
ıaiſons, ce qui parut jetter les en-
emis dans une eſpece de déſeſ-
oir; ils brûlerent eux-mêmes un
aiſſeau de guerre François, qui étoit
l'ancre près des murs de la ville;
uoiqu'ils ne puſſent croire que ce
âtiment fut en danger d'être pris des
ınglois, à moins qu'ils ne jugeaſſent
ue la ville étoit prête de tomber en-
re leurs mains.

L'Amiral ayant jetté l'ancre avec
on Eſcadre près de Caſtel-Grande,
ɔn ne perdit pas de temps pour faire
e ſecond débarquement à la Quinta:
es bâtiments de tranſport avec les
roupes, les munitions & l'artillerie
nirent à la voile de Boca-chica pour
entrer dans le port: on fit les diſpoſi-
ions pour la deſcente le matin du 16.
Le Weymouth, la chaloupe le Cor-

Siége de Carthagene. Chap. II. An. 1741.

faire, & deux ou trois brulots qu
avoient passé par le canal, ayant e
ordre de tirer à grapes de raisin tout
la nuit précédente, pour nétoyer le
bois & le rivage voisins de l'endro
où l'on vouloit débarquer.

Le 16 d'Avril la premiere divisio
des soldats, montant à quatorze cent
hommes, commandés par le Briga
dier Blakeney, se rendirent au rendez
vous sous le bord du Weymouth. A
cinq heures du matin, le Colone
Grant, à la tête des grenadiers, des
cendit sans opposition : il fut suiv
par le reste, & tous se formerent en
ordre de bataille, pour marcher con
tre les ennemis. Ils furent joints pa
deux cents Américains, pour servir
de pionniers, par les négres, & par
un parti de mulâtres, avec huit pié-
ces de campagne. Ils commencerent
à s'avancer dans le bois, & ayant at-
teint la tête du défilé, après avoir eu
un homme tué par le feu d'un parti,
ils apperçurent les Espagnols, au
nombre de sept cents, rangés sur le
rivage, de façon qu'ils couvroient le
chemin qui conduit à la ville. Ils fai-
soient une bonne contenance, & pa-
roissoient déterminés à disputer le ter-

ein, d'où le Général donna ordre ux grenadiers de les déloger : mais omme ils étoient obligés de passer ar un défilé étroit bordé à gauche as des lagunes, & à droite par un ais hallier, on envoya un parti de ldats Américains dans le dernier, our tomber sur l'arriere-garde de uelques petits partis qu'on avoit acés dans les buissons, afin qu'ils ttissent en flanc les Anglois à mesure u'ils avanceroient.

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

Les grenadiers marcherent avec eaucoup d'ardeur & fort peu de per-, malgré les deux feux de l'ennemi : pelotton du front fit sa décharge à distance d'une demi portée de fusil, demi tour à droit & à gauche our reprendre la queue, & laisser ceux qui les suivoient la liberté d'a-ancer. Les Espagnols sur ce mouve-ent crurent que tout le corps se dé-ndoit, & marquerent leur joie par grands cris ; mais ils furent bien-t convaincus du contraire par l'ac-vité du feu des autres pelottons. ux-mêmes tournerent le dos, & irent la fuite dans la plus grande onfusion vers la ville ; on ne crut pas evoir les poursuivre, parce qu'on

Ruze infructueuse des Espagnols.

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.

jugea que ce parti n'avoit été envoy que pour attirer les Anglois dans un embuſcade, ou à la portée du cano de la place & du fort San-Lazaro.

Quand on eut poſté les gardes ne ceſſaires, & que les troupes euren été miſes à couvert au moyen de que ques maiſons & huttes qui joignoier la Quinta, on envoya un parti pren dre poſſeſſion d'un couvent ſitué ſu le ſommet d'une hauteur, nommée l Popa, où l'on fit quelques priſonnier & qu'on laiſſa à la garde d'un Offi cier. Le lendemain le Général, ac compagné du Brigadier Guiſe, all de cet endroit reconnoître la ville & il fut diſcuté dans un conſeil d guerre ſi l'on attaqueroit ou ſi l'o n'attaqueroit pas le fort la nuit ſui vante, avant que les ennemis euſſen eu le temps de finir ſur la hauteu quelques ouvrages auxquels ils tra vailloient avec la plus grande diligen ce : mais cette entrepriſe fut differée parce qu'on n'avoit pas encore débar qué les munitions néceſſaires des vaiſ ſeaux d'ordonnance. Cependant l même ſoir, on débarqua cinq pie ces de canon avec de la poudre & de boulets ; un nombre d'Américain

unt auſſi deſcendus avec les outils ceſſaires, ils commencerent à né- yer le terrein pour former un camp, oique les Européens ſouffriſſent ex- ſivement de la chaleur, ce qui re- da beaucoup le travail.

Siége de Carthagene. Chap. II.

An. 1741.



CHAPITRE III.

Les troupes de terre demandent à ê soutenues par les vaisseaux : ma vaise conduite de l'Amiral Verno mésintelligence entre les Officiers terre & ceux de mer : vigoureuse d fense des Espagnols : les maladies mettent parmi les Anglois : foibles du Commandant des troupes de terr mauvais succès d'une attaque m concertée : les Anglois sont répoussé misere excessive des malades & d blessés : elle est la suite funeste de discorde entre les chefs : entêteme de l'Amiral : On se dispose à re barquer les troupes : épreuve impr dente de l'Amiral : les Anglois l vent le siége : Ils remettent à voile.

Siége de Carthagene. Ch. III. An. 1741.

Les troupes de terre demandent à être soutenues pas les vaisseaux.

LE 18 d'Avril, le conseil de guer s'étant rassemblé, on examina rapport fait par le premier Ingénieu & l'on prit en considération tout qu'on avoit appris des déserteurs. L membres furent unanimement d'av qu'avai

u'avant d'attaquer le Fort il étoit éceſſaire d'élever une batterie, & Ingénieur eut ordre de mettre ſon lan devant le conſeil avec la plus rande diligence. Cette réſolution fut uſſi-tôt communiquée à l'Amiral, & on y joignit le ſentiment des memres, portant que le ſuccès de l'ен-eprise ſeroit beaucoup facilité ſi Amiral donnoit ordre aux galiotes bombes de tirer ſur le Fort San-azaro qui pourroit auſſi être battu ar un des gros vaiſſeaux de guerre ui étoient actuellement dans l'in-ction.

Siége de Carthagene. Chap. III.

An. 1741.

L'Amiral traita avec le plus grand épris le projet d'élever une batterie, dit qu'on n'avoit nullement beſoin canon pour ſe rendre maître d'un ort d'auſſi peu de défenſe, qui ſeroit rtainement abandonné auſſi-tôt que Anglois paroîtroient y vouloir nner l'aſſaut. A l'égard des galiotes ombes & du projet de battre San-zaro, il ne fit aucune réponſe po-ive.

Mauvaiſe conduite de l'Amiral Vernon.

Quelque fâcheuſe que ſoit une vé-é, nous ne pouvons la paſſer ſous nce : il s'éleva entre les Officiers terre & de mer une jalouſie auſſi

Méſintelligence entre les officiers de terre & ceux de mer

Siége de Carthagene. Chap. III. An. 1741.

baſſe que ridicule & pernicieuſe qui dura pendant tout le cours d cette expédition. Les Chefs de l'u & de l'autre côté, ſoit par foibleſſe ſoit par méchanceté, ſaiſiſſoient tou tes les occaſions de ſe traverſer r ciproquement, & de marquer le m pris qu'ils faiſoient les uns des autre dans le temps où la vie de tant c braves ſujets, l'intérêt & l'honne de leur patrie auroient demandé qu'i euſſent agi avec autant de zéle qu d'unanimité. Au lieu de conférer l uns avec les autres, & de coopér à leurs opérations mutuelles, av vigueur & avec cordialité, ils com mencerent à tenir des conſeils ſép rés, dreſſerent d'injurieuſes remon trances & s'envoyerent de part d'autre des meſſages propres à irrit de plus en plus les eſprits; & penda que chacun s'attachoit uniquement ne point s'expoſer à être cité da la cour martiale, tous paroiſſoie contents des fautes ou des néglige ces qu'ils remarquoient les uns da les autres. Le corps des marins & c lui des Officiers de terre ſembloie attendre avec une maligne joie q l'expédition manquât, dans l'eſpéra

e où chacun étoit de voir que son ntagoniste en seroit noté d'infamie. D'un côté l'Amiral étoit un homme 'une intelligence très bornée, plein e préjugés, d'une arrogance insupportable, & qui se laissoit entraîner ar l'impétuosité de ses passions ; de autre, le Général, quoiqu'il eut uelques bonnes qualités, manquoit otalement d'expérience, de considération & de fermeté.

Siége de Carthagene. Chap. III. An. 1741.

Les Espagnols jugeant par la viueur avec laquelle on avoit poussé es premieres opérations, qu'ils ne ouvoient être trop attentifs à faire es préparatifs nécessaires pour bien ecevoir un ennemi qui leur paroisoit si entreprenant, employerent ous leurs efforts, & donnerent toute ur attention à augmenter les défens de San-Lazaro, en montant un ombre prodigieux de pieces de caon sur les remparts, & en faisant e nouveaux ouvrages sur la hauteur our retarder les opérations du siége. n même-temps ils firent avancer uelques piéces d'artillerie, pour attre les gardes avancées des Anois & leur quartier général ; mais les ne firent que très peu d'effet.

Vigoureuse défense des Espagnols.

Siége de Carthagene. Chap. III.

An. 1741.

Les maladies se mettent parmi les Anglois.

La saison pluvieuse commença alor avec tant de violence, qu'il étoit peine praticable de tenir la campa gne : depuis le lever jusqu'au couche du soleil on étoit inondé d'un délug continuel, & pendant la nuit les é clairs faisoient une lumiere si bri lante & si peu interrompue, qu'o pouvoit lire aisément dans les plu petites impressions. De tels change ments dans l'atmosphère sont tou jours accompagnés de maladies ép démiques, & tant d'hommes en fu rent attaqués, qu'il en restoit à pein un nombre suffisant pour monter l gardes dans le camp ; à plus for raison en manquoit-il pour couper bois & pour élever une batterie ave laquelle on put attaquer en form le Fort de San-Lazaro.

Sur cet état fâcheux, il fut réso dans le conseil de guerre de faire u entreprise pour surprendre ce For & l'on prépara aussi-tôt les échell & tous les autres instruments néce saires. Cette résolution paroît avo été le résultat d'un rapport de que ques Ingénieurs qui avoient été r connoître la place, & qui assurere que le rempart n'étoit pas élevé

aranti par aucun fossé, mais qu'il y voit un chemin large d'une petite ente douce qui conduisoit à la hau- eur, & une porte de bois sur la auche qu'on pouvoit forcer sans eaucoup de difficulté. Quoique ce apport soutenu par celui du déser- eur qui s'offroit à servir de guide, ut être de quelque poids auprès du énéral, il paroît qu'il fut particu- érement excité à exposer la vie de int de braves Anglois dans une en- eprise aussi téméraire, uniquement our céder aux importunités de l'Ami- il qui le pressoit par des messages réi- rés & par des lettres piquantes de rmer une attaque qui, disoit-il, e pouvoit manquer de réussir. Il est raisemblable qu'en cette occasion I. Wentworth craignit s'il se refusoit cette entreprise qu'on n'alléguât & eut-être qu'on ne fut persuadé en ngletere que la ville auroit été ré- uite s'il l'avoit tentée.

Foiblesses du Comman-dant des trou-pes de terre.

Au lieu de sacrifier ses propres con- oissances & tant de bons soldats à aussi foibles considérations, le Gé- éral auroit dû se conduire par les mieres de son propre jugement, & re de son côté que pour mettre

Siége de Carthagene. Chap. III.

An. 1741.

l'armée de terre en état d'agir ave
quelque espérance de succès, il falloi
que l'Amiral attaquât la ville avec se
gros vaisseaux qui demeuroient dan
l'inaction, quoique les hommes n
demandassent que cette occasion d
signaler leur courage. On répandi
alors artificieusement le bruit qu'
n'y avoit pas suffisamment d'eau pou
que les vaisseaux pussent approche
d'assez près & battre en bréche, &
l'on ajoûta que l'Amiral méritoit de
louanges de ne pas exposer les navi
res de Sa Majesté dans cette incert
tude. Il est évident au contraire pa
les attestations des meilleurs pilotes
& par les profondeurs des différen
endroits du port marqués dans un
carte authentique; qu'on auroit p
amarrer en ligne quatre ou cinq vai
seaux de quatre-vingt canons prè
des murs de Carthagène; & si l'o
avoit fait cette démarche, il est pro
bable que la ville se seroit rendu
aussi-tôt, puisque les habitants n'a
voient pas d'autre attente & qu'il
avoient envoyé dans l'intérieur d
pays leurs femmes & leurs enfan
avec leurs effets les plus précieux.
l'égard de ce qu'on disoit que M

Vernon ne devoit pas riſquer les navires de Sa Majeſté dans l'incertitude, ſuffit d'obſerver que cette maxime ouvent adoptée par d'autres Commandants, eſt très mal fondée ſur es précautions auſſi mal entendues : ue les vaiſſeaux de Sa Majeſté ſont eſtinés à faire le ſervice, & qu'ils 'agiroient preſque jamais s'ils ne 'engageoient avec quelque incertiude; mais il eſt temps de revenir aux roupes de terre.

Mauvais ſuccès d'une attaque mal concertée.

Quand on eut fait les diſpoſitions our l'attaque de San-Lazaro, & u'on eut préparé tout ce qui étoit éceſſaire, le 19 d'Avril, les troues deſtinées pour ce ſervice eurent rdre de monter la parade à deux eures du matin ſur le rivage : elles 'y formerent, s'avancerent vers e Fort, & un peu avant le point du our elles commencerent à monter la auteur, les grenadiers étant commandés par le Colonel Grant, quoique le brigadier Guiſe fut chargé u commandement de toute l'attaque. La diviſion qui avoit ordre e ſuivre le chemin acceſſible à la roite du Fort, fut conduite dans les énébres vers le centre par une erreur

Siége de Carthagene. Chap III.

An. 1741.

du guide, où elle trouva la montagr très rude & le chemin rompu. Malgi ces obſtacles, un nombre de ſo dats gagnerent le ſommet & ſe jett rent dans les retranchements d ennemis où la plus grande partie f rent tués, faute d'être ſoutenus in médiatement par les autres pelotto qui ne pouvoient avancer que lent ment à cauſe de l'inégalité du terrei Le Colonel Grant monta à la gauch avec le plus grand courage, mais reçut une bleſſure mortelle ava qu'on eut pu retirer aucun avantag de ſon ſuccès: en même-temps le gu de fut tué, & il périt beaucoup d aſſaillants, en ſorte que l'Officier qui paſſoit le commandement ne plus aucuns progrès, mais il demeu ſur le penchant du côteau expoſé un feu très vif tant de la ville que d château, qui fit périr beaucoup d troupes.

Les échelles, les ſacs de laine, les grenades ne purent être d'aucu uſage en cette occaſion: les Amér cains qui les portoient à l'arriér garde voyant que les troupes tom boient par pelottons, refuſerent d'a vancer avec leur charge; mais quoi

u'ils ne vouluſſent pas marcher omme pionniers, un grand nombre l'entr'eux prirent les fuſils qu'ils trou-erent dans la campagne, ſe mêlerent vec les troupes, & ſe conduiſirent vec la plus grande bravoure.

Siége de Carthagene. Chap. III.

An. 1741.

On doit auſſi remarquer pour l'hon-ieur de l'armée en général que tous es Officiers & tous les ſoldats ſe omporterent avec le courage, l'ar-leur & la perſévérance la plus éton-iante dans cette malheureuſe cir-onſtance, quoique le plus grand iombre n'euſſent jamais vu d'ennemi n face avant cette périlleuſe con-onćture.

Auſſi-tôt que le jour eut mis le Général en état de connoître la po-ition de ſes troupes, il envoya dire u Brigadier Guiſe que s'il pouvoit ller en avant, il ſeroit ſoutenu par in corps de cinq cents hommes qui urent ordre de s'avancer auſſi-tôt : nais les ſoldats étoient totalement lécouragés, & le nombre des enne-mis augmentoit à chaque inſtant par es renforts de troupes fraîches qui ve-ioient de la ville, & qui égaloient, i elles ne ſurpaſſoient, celui des aſ-

Siége de Carthagene. Chap. III.

An. 1741.

ſaillants qu'ils attendoient ſur la hauteur ſans s'ébranler.

Les Anglois ſont répouſſés.

On jugea alors qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que celui de la retraite, & elle fut ſoutenue par les cinq cents hommes qui étoient à l'arriere-garde ; mais ce ne fut qu'après une perte de deux cents hommes tués du côté des Anglois, & de quatre cents bleſſés dont la plus grande partie ne purent jamais ſe rétablir. Il y en eut ſeize de pris par les Eſpagnols qui les traiterent avec beaucoup d'humanité, & qui firent les plus grands éloges de la valeur des aſſiégeants. On convint d'une ſuſpenſion d'armes de quelques heures, pour enterrer les morts ; enſuite on éleva un parapet devant la garde avancée pour mettre les hommes à couvert, & l'on élargit les travaux pour y placer deux mortiers qui commencerent à tirer deux jours après avec beaucoup d'effet ſur San-Lazaro.

Miſere exceſſive des malades & des bleſſés.

Les malades & les bleſſés furent mis le lendemain ſur les bâtiments de tranſport & ſur les vaiſſeaux qu'on nomme d'hôpital où ils tomberent

ans un état de langueur, faute des
:cours & des ſoins néceſſaires. On
:s laiſſa manquer de chirurgiens, de
ardes, de cuiſiniers & de proviſions:
s furent mis entre les ponts dans de
etits navires où ils ne pouvoient
: tenir debout, roulant pour ainſi
ire dans l'ordure; des milliers de
ers s'engendroient dans leurs plaies
ui n'avoient d'autre panſement que
elui qu'ils ſe faiſoient eux-mêmes,
n les lavant avec leur portion d'eau-
e-vie. On n'entendoit que des gé-
iſſements, des lamentations & les
ris du déſeſpoir de ceux qui appel-
ient la mort, pour être délivrés
e tant de miſeres. L'horreur de leur
tuation étoit encore augmentée aux
eux de ceux qui avoient aſſez de
rce pour regarder autour d'eux,
ar la vue inſupportable des corps
épouillés de leurs malheureux com-
atriotes qui flottoient dans le port
ù ils ſervoient de nourriture aux
harks & aux Corbeaux qui les dé-
hiroient en piéces, & dont l'infec-
on ſervoit à étendre la mortalité qui
: répandoit dans toutes les troupes.

Siége de Carthagene. Chap. III. An. 1741.

Ce tableau doit faire frémir tous
eux qui ont quelque ſentiment d'hu-

Elle eſt la ſuite funeſte de la diſcorde entre les chefs

manité, particuliérement si l'on cor
sidére que dans le même temps o
tant de braves gens imploroient e
vain du secours, & périssoient faut
d'assistance; il y avoit sur chaque vai
seau de guerre deux chirurgiens de re
lais à pouvoir leur envoyer, & qu
beaucoup de jeunes gens du même éta
sollicitoient inutilement leurs Capitai
nes, pour avoir la permission d'alle
soulager les malades & les blessés. O
connoissoit les besoins de ces infor-
tunés, on avoit tous les reméde
qu'il étoit facile de leur administrer
mais la discorde entre les chefs étoi
montée, dit l'Auteur Anglois, à un
haine si diabolique, que d'un côt
on préféroit de voir ainsi périr de
hommes, plutôt que de demande
du secours à l'autre, & que ces der-
niers ne vouloient point en offrir san
être requis, quoiqu'ils eussent pu sau-
ver la vie à un grand nombre de
leurs compatriotes, si l'on ne se fu
arrêté à ces vaines formalités.

Entêtement de l'Amiral.

Si l'Amiral, quand les troupes
s'étoient mises en mouvement pour
l'attaque du Fort San-Lazaro, avoit
envoyé quelques vaisseaux contre la
ville, pour faire une diversion en

An. 1741.

:ur faveur ; l'attention des ennemis uroit été partagée ainſi que leur feu, n ſorte que les troupes de terre, ni :s vaiſſeaux de guerre n'auroient pas ouffert un grand dommage, & il eſt robable que la ville ſe ſeroit rendue diſcrétion ; ſans faire même cette iverſion, ſi les ſoldats avoient été oints par un corps de gens de mer uand ils avoient marché à l'aſſaut, entrepriſe auroit peut-être réuſſi. 'endant que les troupes, par des déharges régulieres auroient nétoyé le arapet d'ennemis, les matelots acoutumés à grimper & à border dans es bâtiments, auroient appliqué les chelles, ſeroient montés ſur les nurs, auroient forcé la porte & lonné entrée aux ſoldats.

Les maladies augmentant leurs ravages entre les troupes, & l'Amiral efuſant de faire débarquer un renort, pour réparer la perte que l'arnée avoit ſoufferte, il fut réſolu dans in conſeil de guerre de lui demander qu'il donnât des ordres pour rembarquer le canon, puiſque ſon ſilence ſur la demande qu'on lui faiſoit d'un renfort paroiſſoit équivalent à un refus.

Siége de Carthagene. Chap. III.

An. 1741

On se dispose à rembarquer les troupes.

Après quelques messages remp d'aigreur entre les Chefs à ce suje les Officiers de terre demandere un conseil général de guerre, & il f tenu le 25 d'Avril, à bord du vaissea Amiral. Quand on eut pris en co sidération l'état de l'armée & la s tuation des affaires, on convint q les troupes étant considérablemen diminuées, affoiblies & fatiguées, & que les provisions d'eau étant presqu totalement épuisées, le siége d'un place aussi forte que Carthagène n pouvoit être entrepris avec quelqu apparence de succès, ce qui fit dé cider que l'artillerie & les troupe seroient rembarquées avec la plu grande diligence.

On fit aussi-tôt toutes les disposi- tions pour la retraite, & le lende- main les canons, les équipages & le gros bagages furent mis à bord. Ce pendant le Capitaine Knowles com mença à jetter des bombes contre l Fort San-Lazaro, de deux petits mor tiers placés dans une batterie qu'i avoit élevée sous le couvert de son vaisseau, avec beaucoup de juge- ment, à la distance de treize cent toises du château. Il ne put être arrêté

ar les remontrances de M. Lewis, olonel d'artillerie, qui lui représ nta inutilement que c'étoit le plus 'and éloignement où put porter un ortier quand la chambre seroit en- érement remplie de poudre, ce l'on ne pratiquoit jamais. Le Ca- taine persuadé qu'il étoit lui-même 1 très habile Ingénieur, & plein de onfiance en sa propre capacité, en- oya de cette batterie un grand nom- re de bombes qui n'eurent d'autre fet que celui d'amuser la vue des nnemis.

Siége de Carthagene. Chap. III.

An. 1741.

Le 27 d'Avril, le Gallicia, l'un des aisseaux de guerre Espagnols pris Bocca-Chica ayant été par les or- res de l'Amiral équippé pour une atterie flottante, montée seulement e seize canons, on le fit manœuvrer ar des détachements de marine, ous le commandement du Capitaine loare. Ce bâtiment fut toué dans le ort avant le jour & amarré à quel- ue distance de la ville qu'il commen- a à battre avec beaucoup de viva- ité & assez de succès. Après qu'il fut emeuré plus de cinq heures exposé tout le feu de Carthagène & du ort San-Lazaro, le Capitaine eut or-

Epreuve imprudente de l'Amiral.

Siége de Carthagene. Chap. III.

An. 1741.

dre de couper les cables & de le lai
ſer dériver ſuivant le mouvement d
la briſe ; mais ayant touché la ter
dans un bas-fond, on deſcendit l
hommes & les munitions dans des ch
loupes, & l'on mit le feu au vaiſſea
par ordre de l'Amiral.

Les Anglois levent le ſiége.

Cette épreuve ſinguliere d'envoye
une batterie de ſeize canons contr
tout le feu de Carthagène, par
avoir été imaginée par M. Vernon
pour faire voir qu'il étoit impratic
ble d'attaquer cette ville ſeulemen
avec des vaiſſeaux; mais à ſon de
honneur elle eut un effet totalemen
différent. Si ce ſeul bâtiment avec un
ſi foible artillerie put ſoutenir le fe
pendant cinq heures, que n'auroit-o
pas dû attendre de cinq ou ſix gros vai
ſeaux de guerre bien amarrés en ligne
qui auroien ttiré continuellement con
tre les murs de la ville? Si les partiſan
de l'Amiral prétendent ſoutenir qu'i
n'y avoit pas d'eau ſuffiſamment pou
de tels vaiſſeaux, on peut les ren
voyer aux cartes des profondeurs du
port, aux galions qui ſe tiennent dan
un baſſin près des murs de la ville
à la précaution que les Eſpagnol
avoient priſe depuis peu d'élever un

An. 1741.

ıtterie de quarante piéces de canon, our la défenſe de la place du côté du ort, dépenſe très peu néceſſaire, l'eau avoit eu trop peu de profon-eur pour que les vaiſſeaux appro-haſſent ; enfin à l'exemple de M. de ointis qui entr'autres gros vaiſſeaux avancer le Sceptre de quatre-ngt-quatre canons, pour battre la ace, ce qui la força de ſe rendre. e même jour que le Gallicia tira ſur ville, on abattit les tentes à ſept eures du matin ; à huit heures, les oupes commencerent à marcher, & embarquerent ſur trois diviſions, ans les chaloupes préparées pour les ecevoir. Le Général en perſonne onduiſit l'arrière-garde, & voyant u'il étoit reſté ſur le terrein cinq entes qui appartenoient aux Amé-cains, avec quelques uſtenciles, il rdonna à un Sergent de garde ſou-enu de quelques matelots comman-és par le Lieutenant Forrez, de les pporter, en ſorte qu'on ne laiſſa rien ui put ſervir de trophée aux enne-ais, leſquels ne firent aucun mou-ement pour troubler les Anglois ans leur retraite.

Ils remettent à la voile.

Les maladies augmentoient de jour

Siége de Carthagene. Chap. III.

An. 1741.

en jour parmi les troupes: (*a*) ell
s'étendirent auffi fur les matelc
dont il périt un grand nombre,
tous en général tomberent dans
plus grand découragement. Pour pı
venir la ruine totale de l'armée &
la flotte, on fit tous les préparat
néceffaires, afin qu'elle quittât fa
délai ce climat pernicieux. On d
mantela, & l'on fit fauter tous l
Forts Efpagnols que les Anglc
avoient pris: la flotte fe munit d'e

(*a*) Les maladies qui fe répandirent alc
parmi les Anglois, étoient des fiévres bilie
fes, accompagnées d'une fi horrible putr
faction des fluides, que la peau après avc
commencé par devenir jaune, prenoit uı
couleur de fuie dans le progrès de la mal
die, & qu'on mouroit ordinairement en trc
jours dans de violentes évacuations haut
bas. Rien n'étoit plus efficace pour préven
ou arrêter cette putréfaction que de faire uf
ge de beaucoup d'eau douce, de provifioı
fraîches, & d'une grande quantité de vég
taux acides, tels que des citrons, des limon
des oranges, des ananas & d'autres frui
naturels aux Indes Occidentales. Tous ce
fecours manquerent aux Anglois, quoiqu
l'armée & la flotte euffent pu en être abor
damment fournies, fi l'on avoit employ
quelques-uns des bâtiments de tranfport qu
demeurerent dans l'inaction, à apporter de
tortues, des beftiaux vivants, & des fruit
des Ifles voifines.

de bois pour le voyage, regagna
cca-Chica, & remit à la voile pour
Jamaïque.

Siége de Carthagene. Chap. III.

An. 1741.

Ce fut ainsi que se termina par des
rtes & par le deshonneur, la mé-
orable expédition de Carthagène,
treprise avec un armement si for-
dable que s'il avoit été bien con-
it, non-seulement il auroit pu rui-
r les établissements Espagnols en
nérique, mais réduire même tou-
s les Indes Occidentales sous la do-
nation de la Grande-Bretagne. Tel
au moins le sentiment de l'Auteur
iglois dont nous copions les expres-
ons quelqu'outrées qu'elles puissent
re; cependant l'exemple des infor-
nes de l'Amiral Anson & de plu-
urs autres expéditions également
fructueuses auroit dû le rendre plus
consi)ect à porter son jugement.





VOYAGE DE M. ELLIS,

Pour découvrir au Nord-Oueſt u passage qui pût conduire dans mer du Sud.

CHAPITRE PREMIER.

Encouragements accordés pour la dé couverte d'un paſſage au Nord-Oueſt on équippe deux vaiſſeaux : M. Elli eſt nommé Agent des intéreſſés : in ſtructions données aux Capitaines le Dobbs eſt en danger de périr pa le feu : les Anglois gagnent le détroi d'Hudſon : commerce qu'ils font ave les Eskimaux : deſcription de ce peuples : leurs habillements : ce qu'on appelle yeux de neige : de leurs Canots : les Anglois arrivent à l'Iſle de Marbre : deſcription de cette Iſle : ils entrent dans la riviere de Haies.

M. ELLIS.
Chap. I.
An. 1746.

Encouragements accordés pour la découverte d'un passage au Nord-Ouest.

)EPUIS très long-temps on a ;ardé la découverte d'un paſſage au ›rd-Oueſt comme un objet d'une ;rande importance pour la Gran--Bretagne, qu'on a fait diverſes ›éditions dans la vue d'exécuter projet auſſi utile. Les malheurs nbés ſur le Capitaine James & ſur gens, tels que nous les avons rap-rtés dans le tome cinquiéme de : ouvrage affecterent tellement la tion, que pendant plus de trente s on ne forma aucune entrepriſe ce côté, & quelques tentatives 'on fit depuis ne furent pas ſuivies ın plus heureux ſuccès. Cependant s'éleva une diſpute entre le Che-lier Arthur-Dobbs & le Capitaine idletton au ſujet d'un voyage que dernier avoit fait en ſuivant les êmes vues, ce qui donna lieu à ıſieurs généreux Anglois animés ın eſprit patriotique à ouvrir une ıſcription pour une nouvelle en-eprife. Ils raſſemblerent une ſomme dix mille livres ſterling, & le gou-rnement conſentit à envoyer les trepreneurs, en promettant une compenſe de vingt-mille ſi la dé-ıuverte pouvoit être faite.

M. ELLIS. Chap. I.

An. 1746.

On équipe deux vaisseaux,

On équippa pour cette expéditi le Dobbs, galere de cent quat vingt tonneaux, commandée par William Moor, & la Californie cent cinquante tonneaux, aux ordr de M. François Smith. On les mu d'une quantité suffisante de prov sions, de munitions de guerre & d' quipages de Marine ; on donna très gros gages à tous ceux qui s engagerent, & pour qu'il ne manqu rien de tout ce qui pouvoit serv d'encouragement, on promit en c de succès une récompense de cin cents livres sterling à chacun d Capitaines, deux cents livres au Contre-maitres, & à chaque Offici une somme proportionnée au ran qu'il tenoit dans l'armement.

M. Ellis est nommé Agent des intéressés.

Dans le temps où cette expéditio fut résolue, j'étois (dit M. Ellis) e Italie, & à mon retour en Angleterr je n'en eus aucune connoissance jus qu'à Hertford où je l'appris par ha sard. Le chagrin que je fis paroîtr de ne pas en avoir été instruit, & l'ardent desir que je marquai d'avoi occasion de concourir à une entre prise aussi glorieuse parvinrent à l connoissance de quelques-uns de

incipaux intéreffés. Ils me man-rent, & l'on convint que je ferois voyage en qualité d'agent du Com-tté, fans être fous le commande-ent d'aucun Officier à bord. Je fus argé de deffiner exactement tous pays dont on feroit la découverte, marquer les fondes, d'examiner falûre de la mer, d'obferver les riations du compas, & de faire des llections des métaux, des mineraux de toutes les autres efpéces de cu-ofités naturelles. Je m'engageai dans tte expédition avec tant d'ardeur, 'en dix-huit heures toutes mes af-res furent réglées, & que je m'em-rquai à Gravefande.

Instructions données aux Capitaines.

Entre les inftructions données par Committé, il fut expreffément re-mmandé de ne donner aucun cha-in aux Naturels, & de n'en point nmener de force : mais que fi quel-ies-uns confentoient volontaire-ent à venir en laiffant des gens de quipage dans le pays, on les ame-it en Angleterre : qu'on laiffât à ux qui demeureroient des bagatel-s pour en faire préfent aux gens 1 pays, & pour gagner leur eftime ; qu'on leur donnât auffi des grai-

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

nes de légumes & d'arbriſſeaux q
ne ſe trouveroient pas dans l'endro
où on les laiſſeroit; ainſi que du p
pier, des plumes & de l'encre, po
faire des obſervations ſur tout
qu'ils pourroient remarquer.

Le Dobbs eſt en danger de périr par le feu.

Les vaiſſeaux mirent à la voile
Graveſande le 31 de Mai 1746, ſu
virent la côte orientale de l'Angl
terre, & paſſerent entre les Iſles q
ſont au Nord de l'Ecoſſe. Ils n'eure
que les variétés ordinaires du ve
& du temps juſqu'à la nuit du 2
Juillet, qu'il s'alluma un feu terrib
dans la chambre de poupe du Dobb
l'incendie fit en peu de temps de
grands progrès qu'il gagnoit la ſaint
Barbe, ſituée directement au-deſſou
& où il y avoit trente ou quarant
barils de poudre, avec des chande
les, des liqueurs ſpiritueuſes, de
mêches & d'autres matieres combu
tibles. On ne peut exprimer la con
ternation & la confuſion qui ſe ré
pandit dans tout l'équipage, chacu
attendant que le moment actuel o
celui qui alloit ſuivre, ſeroit le der
nier de ſa vie. On entendit en cette oc
caſion toute la variété de l'éloquenc
marine; des cris, des prieres, de
malédictions

aléditions, des imprécations, tou- M. ELLIS.
s proférées en même-temps ; mais ce Chap. I.
uit n'empêchoit pas qu'on ne son- An. 1746.
ât aux mesures qu'il falloit pren-
e pour sauver le vaisseau & nos
opres vies. On jettoit de l'eau avec
plus grande profusion ; & ceux
ii avoient conservé leur raison,
nployoient tous les moyens possi-
es. Pour les gens d'équipage en
néral, la crainte leur suggéroit une
ultitude d'expédients qu'ils com-
ençoient à exécuter, & qu'ils aban-
onnoient l'instant d'après, tant ils
oient distraits par la crainte & par
désespoir. Quelques-uns voulurent
ettre en mer les chaloupes, & l'on
coupa aussi-tôt les liens, mais per-
nne n'eut la patience nécessaire
ur les descendre : d'autres crierent
'il falloit mettre plus de voiles pour
gner la Californie qui étoit à une
ande distance devant nous, afin
e si quelqu'un pouvoit sauver sa
quand le vaisseau sauteroit, il lui
stât l'espérance de gagner le rivage.
ielque chimérique que put être
te idée, on appareilla sur le champ
voiles de hune qu'on ne put en-
er qu'avec beaucoup de difficultés.

M. Ellis. Chap I. An. 1746.

Au milieu de tout ce tumulte, celı
qui étoit au gouvernail faiſant tout
coup réflexion que le feu & la poudı
étoient directement au-deſſous de lu
abandonna à l'inſtant le ſoin dont
étoit chargé, & l'imagination ne peı
ſe repréſenter rien de plus affreux qı
ce que nous vîmes & entendîmes alor
Le vaiſſeau portoit au plus près; l
voiles faiſoient des roulements ſer
blables à ceux du tonnerre : il revi
de lui-même & courut devant le ven
faiſant des roulis continuels, penda
que tout l'équipage attendoit da
une eſpéce d'agonie l'étincelle q
termineroit toutes les craintes & to
tes les inquiétudes; enfin par le pl
grand bonheur, le feu fut éteint,
la joie inexprimable de tous ceux q
étoient à bord.

Ils gagnent le détroit d'Hudſon.

Le 8, nous tombâmes dans u
grande quantité de glaces minces,
quelque temps après nous paſſâmes
milieu de bois flottants dont no
trouvâmes un nombre étonnant
groſſes piéces. Le 17, nous rencontr
mes ces montagnes de glace qu'
trouve toujours près du détroit d'Hu
ſon, & nous en vîmes d'une ſi pr
digieuſe hauteur, que je ſuis certa

e ne pas exagérer en assurant qu'il en a de quinze à dix-huit cents eds d'épaisseur. Le 19 de Juillet, ous gagnâmes les Isles de la Réso- tion, à l'embouchure du détroit : ir un heureux effet du hazard le ouillard s'éclaircit tout-à-coup, ce ii nous empêcha de donner sur les chers où notre bâtiment auroit été rement brisé en piéces.

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

Commerce qu'ils font avec les Eskimaux.

Il vint de ces Isles trois grands ca- ots & vingt-six petits remplis d'Es- maux, qui nous aborderent pour ifiquer avec nous : ils nous appor- ent des nerfs ou filets de baleines, des peaux de veaux marins, en iange desquels nous leur donnâmes s haches, des scies, des perçoirs & utres instruments. Nous fimes par trafic un profit considérable, & ils furent de leur côté si contents, e les hommes & les femmes se oouilloient presque nuds, afin de us vendre leurs habillements pour couteaux & des morceaux de fer.

Description de ces peuples.

Les Eskimaux tirent leur nom n mot Indien auquel on a donné e terminaison Françoise, & qui nifie mangeurs de viande crue. st aussi la seule nation connue qui

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

mange les animaux abſolument cruds
& comme les Eskimaux ont de l
barbe, en quoi ils different des au
tres Indiens, on a lieu de croire qu
ces peuples ſont les mêmes que le
Groenlandois. Ils ſont de moyenn
taille, robuſtes & naturellement gras
ils ont la tête large, le viſage rond
plein & baſanné, les yeux noirs
petits & étincellants, le nez plat, l
lévres épaiſſes, les cheveux noirs &
déliés, les épaules larges, & l
membres bien proportionnés, ma
les pieds exceſſivement petits. I
paroiſſent gais & ſpirituels, ma
ſubtils, ruſés & trompeurs, gran
flatteurs & très enclins à voler les
trangers: ils deviennent hardis quan
on les encourage, mais enſuite i
s'effrayent aiſément. Ils ſont fort a
tachés à leurs uſages; quelques-u
qui avoient été faits priſonniers p
les Indiens méridionaux quand ils
faiſoient preſque que ſortir de l'enfa
ce, avoient été conduits aux factori
où pendant pluſieurs années ils avoie
marqué beaucoup de regret d'êt
abſents de leur pays natal. Un d'e
tr'eux qu'on avoit accoutumé a
nourritures Angloiſes, ſe trouva pr

nt quand un Anglois coupoit un eau marin d'où il couloit beaucoup huile. Il en lécha tout ce qu'il en ıt prendre avec sa main, & s'écria ah ıe ne suis-je dans ma chere patrie où pourrois me rassasier de ce mets ! M. Ellis. Chap. I. An. 1746.

Les habillements des hommes sont : peau de veaux marins & quelque-is de peaux d'oiseaux de terre & de er cousues ensemble : chacun de s habits a un capuchon comme ce-i d'un capucin : ils sont fermés par-:vant depuis l'estomach comme une ıemise, & ne leur descendent qu'au ilieu des cuisses. Leurs culottes sont rmées par-devant, & se serrent ›mme une bourse avec une corde ı'ils nouent autour de leur ceinture. ; ont plusieurs paires de bottes & : socques qu'ils portent les unes par :ssus les autres, pour se garantir du oid & de l'humidité. La différence ıtre les habits des hommes & ceux :s femmes, est que les derniers ont ır-derrière à leur jacquette une es-:ce de bande qui leur tombe jus-ı'aux talons ; leurs chaperons sont ıssi plus larges & plus ouverts aux :aules, parce qu'ils leur servent à ›rter leurs enfants sur leur dos. Leurs habillements.

M. ELLIS.
Chap. I.
An. 1746.

Leurs bottes font de même beaucou plus larges & ordinairement attachée avec des filets de baleines : elles y me tent leurs enfants quand elles ne peu vent les tenir dans leurs bras, & elle les y laiffent jufqu'à ce qu'elles puiffer les reprendre. Quelques-unes, mai en petit nombre, portent des che mifes de plufieurs veffies de veau marins, coufues enfemble, prefqu de la même forme que les chemi fes des Européens. En général leur habits font coufus très proprement ce qu'ils font avec des aiguilles d'i voire, & au lieu de fil, ils fe fervent de nerfs de daims ou de cerfs fendu très fins. Ils font paroître affez d goût en les ornant de peaux rayée de diverfes couleurs, coufues comm des bordures, ils mettent auffi de manchettes & des tours de cols par deffus leurs habits ; ce qui leur donn un air de propreté & de décence.

Ce qu'on appelle yeux de neige.

Leurs yeux de neige, comme il les appellent avec raifon, font deu morçeaux de bois ou d'ivoire de for me égale, proprement faits, dont il fe couvrent les organes de la vue, & qu'ils attachent deriere la tête. Il y à chacun deux fentes de la longueu de l'œil, mais étroites, par lefquelle

s voyent très diſtinctement. Cette ɪvention les préſerve de l'aveuglelent de neige, maladie très grave ɛ douloureuſe, qui eſt occaſionnée ar l'éclat de la lumiere que reflechit ı neige, dont la glace eſt couverte, articulierement pendant le prinemps. Ces inſtruments augmentent onſidérablement la force de la vue, ɛ leur deviennent ſi habituels que ɪuand ils veulent regarder quelque bjet éloigné, ils s'en ſervent pour le nieux voir, comme nous ferions de ɪos téleſcopes.

De leurs canots.

On trouve le même eſprit d'invenion dans ceux dont ils font uſage our la pêche & pour la chaſſe aux iſeaux. Leurs dards & leurs harpons ont très bien faits, ainſi que leurs ɪrcs & leurs flêches. Ils font auſſi très ıdroits à la conduite de leurs canots, lont la conſtruction eſt très propre à eurs uſages, d'un port commode, & d'un mouvement très léger. Le corps du bâtiment eſt de bois, ou d'os de poiſſon entierement couvert de peau de veau marin, excepté un trou au milieu où ils pratiquent une eſpece d'anneau de même matiere que le canot, & qui ſert à empêcher

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

l'eau d'y entrer. Cet anneau contien seulement la place d'un homme qui est assis, avec les pieds en dedans d canot, & souvent il attache la pea qui environne l'anneau autour de so corps, de façon que l'eau ne peut en trer dedans. Ils frottent les couture avec une espèce de glu ou de poi faite d'huile de veau marin. Ils por tent dans ces canots tout ce qui leu est nécessaire, comme leurs instru ments pour tuer les baleines, les che vaux marins, les licornes de mer, le veaux marins, & les autres ustenci les propres à la pêche. Ils ont auss des frondes & des pierres dont ils s servent avec beaucoup d'adresse & qu'ils lancent à une grande distance Leurs harpons sont garnis à la tête & à la pointe de dents de chevaux ma rins. Ils en enfoncent l'extrêmité su périeure dans le corps des baleine ou des autres gros animaux quand ils ont deja été frappés, pour les achever plus promptement : la partie inférieure sert à percer le poisson & lui faire entrer dans le corps une pointe barbue garnie de fer, qui y demeure, au lieu que l'autre par tie du harpon en sort facilement. A

ette pointe eſt attachée une corde de eau de veau marin, avec une peau nflée du même animal, ce qui ſert e bouée pour montrer où eſt la baine, qui prend la fuite, & ſe fatigue xceſſivement en nageant. Auſſi-tôt u'elle eſt morte ils la conduiſent à rre avec leurs canots & en coupent la raiſſe, qui leur ſert à manger & à brûr dans leurs lampes pendant l'hiver.

Outre ces canots qui ſont en pointe chaque bout, d'environ vingt pieds e long, de deux pieds de large, & ui ne ſervent que pour les hommes, s ont des barques beaucoup plus granes, qui ſont découvertes & conduis à la rame par des femmes; quoiu'elles ſoient de la même matiere que s autres, elles contiennent cepenant plus de vingt perſonnes.

Les Anglois arrivent à l'Iſle de Marbre.

Le 28, la glace étant très épaiſſe utour de nous, nous amarrâmes otre bâtiment à la plus groſſe piéce ue nous pûmes trouver, avec des ncres & des cordes garnies pour la lace: l'équipage de la Californie, & a gallere le Dobbs dans laquelle j'éois remplirent les tonneaux vuides e l'eau fraîche, tirée des eſpeces de uits qu'on trouve ordinairement

M. Ellis. Chap. I. An. 1746.

dans ces glaçons. Deux jours après les glaces s'étant ouvertes, nous laiſ ſerent un paſſage facile, nous en tra verſames une grande quantité, & nous arrivâmes à l'Iſle de Marbre d'où l'on envoya les grandes chalou pes de chaque vaiſſeau, commandée par les premiers contre-maîtres, ave leſquelles j'allai, pour obſerver tou ce qui pouvoit être relatif aux marées & tout ce qui pouvoit donner quel ques lumieres pour la découverte d paſſage. Nous remarquâmes pluſieur grandes ouvertures à l'Oueſt de cett Iſle, & nous trouvâmes que le flo de la marée venoit du Nord-Eſt o couroit la côte. Nous revînmes fair notre rapport le 27 d'Août ; on tin un conſeil, & il fut réſolu de remet tre à l'été ſuivant à faire de nouvel les tentatives pour les découverte On décida auſſi de s'arrêter au por Nelſon, qu'on jugea préférable à tou autre endroit de la Baye d'Hudſon parce que ce port eſt le premier dé barraſſé des glaces, & qu'on y trouv beaucoup de bois, de venaiſon & de gibier.

Deſcription de cette Iſle.

Le centre de l'Iſle de Marbre e à la latitude Septentrionale de 62 de

rés 55 minutes, & à 92 degrés de M. ELLIS.
ɔngitude en comptant de Londres. Chap. I.
.lle eſt ſituée près de la côte Orien- An. 1746.
ale de la Baye d'Hudſon, à l'entrée
.e la partie nommé le Welcome :
a plus grande longueur de l'Eſt à
'Oueſt eſt de ſix lieues & elle a deux
ɔu trois milles de largeur. Cette Iſle
ſt élevée dans la partie Occidentale,
& baſſe dans la partie Orientale. Le
errein n'eſt qu'un rocher continuel
l'une eſpèce de marbre blanc très
lur, & coupé en quelques endroits
ɔar des veines de pierres diverſement
colorées, noires, bleues & vertes. Les
ſommets des hauteurs ſont très rom-
ɔus & fort aigus ; il ſemble que ce
ſoit une multitude de rochers confus
entaſſés les uns ſur les autres, &
au-deſſous on trouve de profon-
des cavernes, d'où il ſort un grand
bruit ſemblable au roulement des va-
gues agitées. Par la nature des eaux
qui tombent des crevaſſes, il paroît
que ces rochers contiennent des mi-
nes de cuivre & d'autres métaux,
d'autant qu'en quelques endroits ces
eaux ſont vertes & ont un goût de
verd de gris, en d'autres elles ſont
parfaitement rouges, & en général

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

elles teignent des mêmes couleurs le pierres sur lesquelles elles passen Dans les vallées, on trouve une cou che mince de gazon, & quelque herbes courtes, avec plusieurs étang d'eau douce, où l'on voit des cigne & des canards, & un très petit nom bre de daims aux environs. Il n'y a qu'un seul port qui est dans la parti Méridionale de l'Isle ; l'entrée en es étroite & pleine de bas fonds, mai l'intérieur est assez grand pour conte- nir cent vaisseaux.

Ils entrent dans la riviere de Haies.

Dans notre passage de cette Isle au port de Nelson, nous eûmes un temps orageux, accompagné de nei- ges, de pluie & d'épais brouillards. Nous arrivâmes le 25 d'Août à la vüe de la riviere de même nom, que les bas fonds rendent très dangereuse : le lendemain, voyant le temps très beau & moderé, on envoya les cha- loupes de chaque vaisseau pour son- der, & pour planter un drapeau, afin de marquer qu'il falloit passer sur les bas fonds à l'embouchure de la branche Méridionale, autrement nommée riviere de Haies. La Cali- fornie jetta l'ancre sans accident, mais le Dobbs toucha sur le sable,

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

x si le vent eut soufflé avec violence, e bâtiment auroit été perdu sans ressource. Le Gouverneur pour la comagnie de la Baye d'Hudson eut la ruauté en cette occasion d'augmenr notre infortune, & il envoya une haloupe avec des gens couper le sinal, qui étoit l'unique marque pour ous conduire à un lieu de sureté, si ous avions le bonheur de remettre otre bâtiment à flot. Nous y réussîmes lendemain, & nous allâmes jetter ancre près de la Californie.

Comme notre dessein étoit de passr l'hyver au port Nelson, on enoya les chaloupes de chaque vaiseau examiner cette riviere qui est la lus considérable de toute la bayé Hudson. Elle est navigable dans une ande étendue de son cours, & ommunique avec les grands lacs qui nt derrière le Canada; en sorte i'on pourroit faire un commerce ès avantageux par cette riviere, ourvû qu'on fondât des établisseents à trente lieues de son embouiure où le climat est très tempéré. ette riviere est située à 57 dégrés 30 inutes de latitude : elle a environ ux lieues de largeur à son embou-

M. ELLIS. Chap. I. An. 1746.

chure, avec un très bon canal c
près d'un mille de large. Les rivag
sont bas & couverts de grands bois
particuliérement de sapins, de pe
pliers, de bouleaux, de larix & c
saules. On y trouve une grande qua
tité de Cerfs, de Liévres, de Lapin
d'Oyes, de Canards, de Cignes, c
Perdrix, de Phaisans, de Pluviers &
beaucoup d'autres oiseaux dans la sa
son qui leur est propre, avec ur
grande abondance de poissons de d
verses espéces. Tous ces avantag
ne purent engager les Capitaines
repasser les bas-fonds & à exposer l
vaisseaux à quelque danger, en pre
nant le vrai canal. Nous remontâm
trois milles dans la riviere de Haies
nous déchargeâmes quelques-uns d
nos équipages pour alléger les bât
ments, & nous nous amarrâmes dar
une anse-sûre, à cinq milles au-dess
du Fort d'York.



CHAPITRE II.

.es Anglois font des huttes pour passer l'hiver : Habitation des Officiers : habits que les Anglois mirent pour l'hiver : neiges très dangereuses : usage des chiens dans ce pays : on ajoute une chaloupe pour les découvertes : Description de celui ou les Anglois hivernerent : Mineraux qu'il produit : phænomenes qu'on y remarque : effets d'un froid excessif : les animaux y deviennent blancs en hiver : effet de la gelée sur les liqueurs : description des habitants : leurs habitations : leur nourriture : poissons de cette riviere : coutume barbare de faire mourir les vieillards : leur religion : leur peu de prévoyance : brutalité d'un Gouverneur Anglois.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

Les Anglois font des huttes pour passer l'hiver.

APRÈS nous être ainsi fixés, nous tournâmes toutes nos pensées .ux mesures que nous devions pren- lre pour notre conservation. Nous sa- 'ions que la rigueur du froid ne nous ermettroit pas de demeurer à bord

M. Ellis. Chap. II. An. 1746.

de nos vaiſſeaux , & quelques-ur de nos gens furent employés à cou per du bois de chauffage & d'autr bois propre à nous conſtruire des lo gements dont je crois qu'on prit l modéle ſur les naturels du pays. O les fit avec des arbres d'environ ſeiz pieds de long, qu'on éleva très ſerré les uns près des autres, c'eſt-à-dire qu'a ſommet ces piéces de bois ſe réuniſ ſoient toutes, & qu'elles s'écartoien au pied à peu près comme ſont le toîts des maiſons dans nos campa gnes. Les intervalles furent rempli de mouſſe, on fit par deſſus un en duit de terre glaiſe, & le tout for ma des huttes très chaudes. On tin les portes baſſes & petites, on fit une place au milieu de chaque hutte, pour ſervir de foyer, & on laiſſa un trou au-deſſus pour évaporer la fumée.

Le plus grand ouvrage étoit de bâtir une cabane pour les Officiers, & nous fîmes choix d'un endroit dont la ſituation étoit auſſi commode qu'agréable, ſur une éminence en-tourée d'arbres. La principale riviere étoit environ à un demi mille du côté du Nord-Oueſt, à la même diſtance

oit l'anſe où nous avions amarré nos .iſſeaux; environ ſoixante-quinze iſes, devant notre front étoit un and baſſin nommé la Crique du ıſtor, qui à la vue paroiſſoit com-e un beau canal, & nous étions à bri des vents de Nord & de Nord-t, par des bois épais & fort é-vés.

Habitation des Officiers.

Quand on eut fait choix du ter-in, je dreſſai pour notre habitation ı plan qui fut approuvé. La maiſon oit marquée de vingt-huit pieds de ng & de dix-huit de large: elle ne voit avoir qu'un étage avec des ıambres baſſes de ſix pieds de hau-ur, & les piéces au-deſſus, de ſept. e Capitaine, & quelques-uns des incipaux Officiers devoient loger ıns le haut & les autres dans le bas, nſi que les ſubalternes & les domeſ-ques. La porte devoit être au mi-eu du front, de cinq pieds de hau-ur & de trois de large, avec quatre etites fenêtres au-deſſus de l'eſcalier, le poële devoit être placé au cen-e, pour que la chaleur fut égale-ent partagée. Tout étant ainſi pro-tté, chacun mit la main à l'ouvrage: ı abattit & l'on équarrit les bois,

M. ELLIS. Chap II An. 1746.

on ſcia les planches, & l'on co menҫa les murs en plaҫant chaq piéce l'une à côté de l'autre, avec la mouſſe entre deux.

Habits que mirent les Anglois pour l'hiver.

Le temps étoit devenu exceſſiv ment froid ; la riviere de Haies ét glacée très profondément, & no commenҫâmes à pouvoir juger ce que nous aurions à ſouffrir en vernant dans la baye d'Hudſon. 13 de Novembre il ne nous fut p poſſible d'empêcher notre encre geler au-près du feu : le lendema toutes nos bouteilles de bierre ne f rent plus remplies que d'un glaҫ ſolide, quoiqu'elles fuſſent envelo pées d'étoupes, & que nous les tin ſions près d'un grand feu. Le 17, froid devint inſupportable au d hors ; les matelots furent diſtribu dans les huttes qu'on avoit placé dans les bois, les Capitaines, l Officiers & les gens de leur ſuit furent logés dans la nouvelle maiſo On la baptiſa ſuivant l'uſage de mer, & elle fut nommée maiſon d Montagu, en l'honneur du Duc d même nom qui étoit un des ſouſcrip teurs pour cette expédition.

Vers le même temps nous mîme

›s habits d'hiver composés d'une be de peau de castor qui nous desndoit jusqu'aux talons, avec deux ·stes dessous, des bonnets & des itaines ou gants fourés de la même au, & le dessus de flanelle ; par ssus nos bas de laine nous mîmes s bottines à l'indienne, faites de os drap ou de cuir, qui nous monient jusqu'au milieu des cuisses, 'ec des souliers de peau de Moose) ou de peau d'Elan, dans lesquels ›us portions deux ou trois paires de cques ou chaussons de blanquette ı d'autre étoffe grossiere. Enfin, ›ur completter notre ajustement, ›us avions des souliers à neige, environ cinq pieds de long & de x-huit pouces de large, pour ne ›int enfoncer en marchant. Ce sont s Indiens qui ont appris aux Anglois se servir de ces habillements ; ils nt excellents pour la commodité & ›ur le pays, puisqu'avec cet équiıge nous fûmes en état de souter la plus grande rigueur du froid ırant l'hiver que nous y passâmes.

Nous employâmes toute notre in-

(*a*) Espèce de daim ou de cerf plus gros ıe ceux d'Europe.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

duſtrie à former des piéges pour pre dre des lapins, & à tirer des perdr qui étoient en ſi grand nombre, qu'u bon chaſſeur en pouvoit tuer ſo xante ou quatre-vingt en une jou née. On prend les animaux dont o recherche les fourrures, dans de trapes de différentes ſortes, ou dar des filets, & c'eſt ainſi qu'on ſe ren ordinairement maître des Caſtors. Le naturels en étendent & font ſéche la peau au ſoleil, & ils en mangen la chair qui eſt graſſe & délicieuſe

Neiges très dangereuſes.

La gelée fut très rude pendant tou le mois de Novembre ; quand le ven venoit de l'Oueſt ou du Sud-Eſt, le froid étoit très ſupportable, mai quand il ſe trouvoit au Nord-Oueſ ou au Nord-Eſt, il devenoit exceſſi-vement piquant, & il étoit ſouvent accompagné d'une eſpéce de neige fine comme des grains de ſable, que le vent chaſſoit en nuages de chaque plaine. Il étoit alors très-dangereux de ſe trouver ſur la riviere ou dans quelqu'endroit plat que ce fut, parce que ces nuées de neige ſont ordinai-rement ſi épaiſſes qu'on a peine à diſ-tinguer à dix toiſes de diſtance, & qu'on ne découvre plus aucun ſentier.

An. 1746.

uelques Anglois se trouverent ainsi arés dans le plus grand danger de ourir de froid, étant demeurés plu-urs heures sur la glace de la riviere, iviron à un mille de l'habitation, ns pouvoir retrouver leur chemin.

Le plus grand froid ne duroit or-nairement que quatre ou cinq jours chaque mois, ce qui arrivoit par-culiérement dans le temps de la ouvelle & de la pleine lune qui in-ie beaucoup en ce pays sur la tem-érature de l'air. Dans les autres mps, quoique le froid fut toujours ès rude, nous trouvions notre sé-ur assez agréable.

Usage des chiens dans ce pays.

Les hommes commençerent alors outes les semaines à apporter des pro-isions des vaisseaux, mais ils en firent eu d'usage dans le commencement e la saison, parce qu'ils prirent un rand nombre de lapins, & nous ne êcumes presque d'aucune autre nour-ture dans la maison de Montagu. e que les hommes vouloient ap-orter ou remporter, ils le tiroient près eux sur de petits traîneaux for-iés d'une douzaine de bâtons min-es joints ensemble par rangs de qua-e, & un peu élevés à l'une des ex-

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

trêmités, pour gliſſer plus aiſéme ſur la neige. Sur un de ces traîneau un homme pouvoit aiſément cc duire une charge de cent livres l', pace de quinze ou ſeize mille en jour. Les chiens de ce pays ſont la groſſeur de nos mâtins ordinair Jamais ils n'aboyent, mais ils gro dent quand ils ſont excités. Ce ſo les ſeules bêtes de charge dont ſe ſe vent les Anglois & les naturels, ils tirent beaucoup plus & à plus gra de diſtance que les hommes. Dans l longs voyages, les hommes marchei ordinairement devant eux pour lei battre un chemin avec les ſoulie à neige : on les accoutume aiſémei à tout ce qu'on veut leur apprendre & comme ils ſont très dociles, on e fait beaucoup d'uſage.

Outre les petits traîneaux, noı en avions de plus grands & de plı forts, pour porter des fardeaux plı conſidérables. Ils étoient de la mêm forme que ceux dont je viens de parler mais ils avoient dix ou douze pieds d long, ſur trois de large, & il falloi vingt ou trente hommes pour les tirer

On ajuſte une chaloupe pour les découvertes.

Dans la ſemaine de Noël que nou paſſâmes fort gayement, le Capitain

oor propofa d'allonger & d'élever
tre grande chaloupe, & d'y ajoû-
: un pont, pour s'en fervir aux dé-
uvertes; après quelques délibéra-
ıns, fon avis paffa à la pluralité des
ıix. Ce moyen étoit excellent, &
on ne l'eut employé, il auroit été
:s dangereux d'entreprendre de
re des recherches auffi près du ri-
ge qu'il étoit néceffaire. Avec un
nblable bâtiment, nous pouvions
er entre les rochers & paffer par
ffus des bas-fonds où tout vaiffeau
quelque tirant d'eau qu'il fut,
roit néceffairement touché. S'il ar-
voit qu'il rencontrât le fable, on
ɔuvoit aifément l'en dégager, &
l fe perdoit, la chaloupe du vaif-
au nous donnoit une retraite fûre.

Pour mettre ce projet à exécu-
on, on tira la chaloupe à terre fur
ı terrein élevé, près de l'Anfe, à
ıbri des arbres; on éleva une tente
vec des piéces de bois par-deffus;
ı la couvrit de voiles, & l'on fit un
ɔyer au milieu, pour que les char-
entiers puffent y travailler tout
ıiver.

Defcription du pays ou les Anglois hivernerent.

La côte de ce pays court par la la-
tude depuis 51 dégrés Nord jufqu'à

M. ELLIS, Chap. II. An. 1746.

58, la baye d'Hudſon eſt à l'Eſt, & le Canada au Sud, mais on n'en pas encore découvert les limites l'Oueſt & au Nord. Dans les parti méridionales & dans l'endroit où l Anglois hivernerent, le terrein e très fertile, la ſurface eſt une ter brune & légere, ſous laquelle ſont pl ſieurs couches de glaiſes de diverſ couleurs. Près du rivage la terre e baſſe & marécageuſe, couverte d'a bres de différentes eſpéces; mais da l'intérieur des terres on trouve d grandes plaines qui ont très peu d'he be excepté de la mouſſe, & d'en droits en endroits on y rencontre d touffes d'arbres & quelques lacs. y a dans les campagnes une grand variété d'arbriſſeaux & de plantes dont la plus grande partie ſont con nus en Europe, tels que des groſeil lers, des raiſins de Corinthe & de becs de grue. Il y a auſſi d'autres ar briſſeaux qui portent des groſeille rouges & blanches, dont les perdri ſe nourriſſent. La plante que les In diens nomment Wizzekapukka eſ miſe en uſage tant par eux que pa les Anglois, contre les maladies qu attaquent les nerfs & contre le ſcor-

but

ıt. On y trouve auſſi des fraizes, de ıngélique, des aliſes, des oreilles ours ſauvages, de la ſabine, plu-:urs plantes de laponie, & d'autres ıi nous ſont inconnues. Les bords :s lacs & des rivieres produiſent :aucoup de riz ſauvage, de lon-:es herbes & de fort bons pâturages. ans les habitations des Européens ı voit d'aſſez jolis jardins, particu-:rement au Fort d'York, à Albanie, ſur la riviere Mooſe où la plus ınde partie de nos légumes vien-nt très bien, principalement les ·es, les pois, les choux, les pa-ıs & pluſieurs eſpéces de ſalades. ıs avant dans le pays le terroir eſt ıs fertile, parce que les étés y ſont ıs chauds & les hivers plus courts moins rigoureux.

M. ELLIS. Chap II.

An. 1746.

On ne peut douter qu'il n'y ait des ıes de diverſes ſortes; j'y ai vu la pierre de mine de fer; on ı dit qu'on en trouvoit de celle de mb en grande quantité ſur la ſur-: de la terre a Churchill, & les iens ſeptentrionaux apportent ıuemment des morceaux de cui-aux habitations. On y voit en-: quantité de Talcs, de Spar qui

Mineraux qu'il produit.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

est une espéce de verre commun e
Moscovie, & de crystal de roche d
diverses couleurs, particuliéremen
du rouge & du blanc ; le premie
ressemble au rubi, le dernier est for
transparent & se casse en prisme
pentagonaux. Dans les parties sep
tentrionales on trouve une substanc
qui ressemble à des charbons & qu
brûle de même. L'Arbestus ou Lin d
pierre y est très commun, de mêm
qu'une pierre dont la surface est no
re, unie & brillante, qui se sépar
aisément en feuilles minces & trans
parentes, dont les naturels se servent
pour faire des miroirs. Le pays abon
de encore en différentes sortes d
marbres, soit parfaitement blanc
soit veiné de rouge, de verd & d
bleu.

Phœnomènes qu'on y remarque.

On y remarque fréquemment de
Parhelies ou faux soleils, & au tou
de cet astre ainsi que de la lune, c
voit des cercles très lumineux q
sont ornés de toutes les couleurs d
l'arc-en-ciel. J'ai vu en même-temp
six de ces Parhelies. Le véritable so
leil éléve aussi & forme au-dessus d
lui un large cône d'une lumiere jaun
qui lui est perpendiculaire : aussi-t

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

ı'il diſparoît, une aurore boréale
:pand une infinité de différentes lu-
ieres & de diverſes couléurs ſur la
ncavité de l'athmoſphère, avec
ıe telle ſplendeur, que la lune mê-
e dans ſon plein ne peut en effacer
clat, quoiqu'il ſoit encore plus
illant quand cet aſtre ne paroît pas.
n peut lire diſtinctement à cette lu-
ıere, & l'on remarque ſur la neige
ıe les ombres des objets ſont tour-
es au Sud-Eſt. Les étoiles paroiſ-
ıt d'un rouge de feu, particuliére-
:nt celles qu'on voit près de l'ho-
on.

Effets du froid exceſſif.

Pour revenir au climat & aux
yens dont nous nous ſervîmes
ur nous garantir du froid : nous
ttions ordinairement du bois au
ins la charge d'un cheval dans no-
poële qui étoit bâti de briques,
ſix pieds de long, de deux de
ge, & de trois d'épaiſſeur. Quand
bois étoit preſque conſommé,
ıs retirions les cendres, nous écar-
ıs le braſier, & nous fermions le
ımet de la cheminée, ce qui occa-
ınoit une odeur ſulphureuſe &
:r ainſi dire ſuffocante, avec une
rande chaleur, que malgré la ri-

M. Ellis. Chap. II. An. 1746.

gueur de la saison il nous arrivoit fort souvent de suer. La différence entre le froid extérieur & la chaleur intérieure étoit si grande que nos gens tomboient souvent en foiblesse quand ils entroient dans la maison, & qu'ils demeuroient quelque temps sans connoissance. Quand on ouvroit la porte ou une fenêtre, l'air froid entroit avec une espece de fureur & changeoit tout à coup les vapeurs de l'appartement en une neige fine. Cependant toute cette chaleur ne pouvoit empêcher que les fenêtres, les murs & les plafonds ne fussent couverts de glace. Ceux dont les lits touchoient aux murs y trouvoient ordinairement de la glace le matin, & notre haleine formoit comme une gelée blanche sur nos couvertures. Tout ceci arrivoit peu de temps après que le feu étoit éteint; la chambre se refroidissoit, la séve du bois qui s'étoit dégélée par le chaud se geloit de nouveau, & les poteaux se fendoient avec un bruit semblable à celui d'un coup de fusil.

Aucun liquide ne put résister au froid; de forte saumure, de l'eau-de-vie & même de l'esprit de vin se gelerent, mais cette derniere liqueur

›rit ſeulement une conſiſtance com-ne de l'huile : toutes les autres li-ıueurs d'une force ordinaire devin-ent parfaitement ſolides & rompi-ent les vaſes qui les contenoient, oit qu'ils fuſſent de bois ou d'étaim ›u même de cuivre. Dans la riviere a glace avoit plus de huit pieds d'é-ıaiſſeur, nous pouvions conſerver ıos proviſions fraîches auſſi long-emps que nous le déſirions, ſans le ecours du ſel : notre gibier ſe geloit uſſi-tôt qu'il étoit tué, & nous en onſervâmes ainſi depuis le mois l'Octobre juſqu'au mois d'Avril où le emps commença à devenir humide.

Les animaux y deviennent blancs en hiver.

Les liévres, les lapins, & les per-rix qui dans l'été ſont de couleur rune ou griſe, deviennent tous lancs en hiver. La nature a fourni chaque animal une épaiſſe fourure our réſiſter au froid, & elle tombe 'elle-même quand le chaud revient; e qui arrive même aux chiens & ux chats qu'on y apporte d'Eu-ope.

Quand il nous arrivoit pendant hiver de toucher du fer, ou quel-ue autre ſurface ſolide & unie, nos oigts s'y attachoient auſſi-tôt par la

M. Ellis. Chap. II. An. 1746.

force de la gelée. Si en buvant d
l'eau-de-vie dans un verre, notr
langue ou nos lévres y touchoient
nous ne pouvions les en détache
ſans que la peau n'y demeurât. U
de nos gens portant une bouteille d
liqueur ſpiritueuſe de la maiſon à ſ
hute, & n'ayant pas de bouchon, l
ferma avec ſon doigt; mais il ſe gel
tout-à-coup ſi fortement, qu'il fu
obligé d'en perdre une partie pou
conſerver le reſte. Tous les corps ſo
lides, comme le fer, le verre & au
tres ſemblables, acqueroient une tell
intenſité de froid, qu'ils réſiſtoien
long-temps à une chaleur très forte
J'apportai une hache qui étoit reſté
expoſée à la gelée hors de la porte
& je la tins à la diſtance de moin
d'un demi-pied d'un feu très ardent
cependant en jettant de l'eau deſſus
elle forma auſſi-tôt comme un gâtea
de glace qui demeura quelque temp
dans la même conſiſtance.

Effet de la gelée ſur les liqueurs.

Nous enterâmes notre bierre à
douze pieds de profondeur, dans un
lit de ſaules & d'autres herbes dont
nous avions mis une épaiſſeur aſſez
conſidérable deſſous & deſſus; &
nous la couvrîmes enſuite de douze

An. 1746.

ieds d'une terre graſſe : malgré ces récautions quelques tonneaux de etite biere furent gelés autour des oinçons, & la forte biere rompit es futailles cerclées de fer : la partie piritueuſe demeura fluide au cœur e la glace, & conſerva beaucoup e force ; mais la glace étant fondue, ı liqueur qui en ſortit ne conſerva u'un goût d'aigre ; d'autres futailles e s'étant pas rompues nous ne trouâmes la liqueur que demi-gélée, la artie aqueuſe ayant eu le temps de e fondre & de ſe rejoindre à la pare ſpiritueuſe, la biere en fut exellente, & nous la jugeâmes meileure que ſi elle n'avoit pas été geée.

Par le recit que je viens de faire e la rigueur de l'hiver en ce pays, n pourroit croire qu'il eſt le plus iſte de l'Univers, & que les habiınts ſont les plus malheureux de eux qui vivent ſur la ſurface de la erre : cependant il s'en manque de eaucoup qu'ils ſoient ſi miſérables ; uoique le temps ſoit très froid, ils nt des fourures en abondance pour e faire des habillements & pluſieurs utres avantages qui les mettent en

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

quelque façon de niveau avec ceu
qui vivent ſous un ciel plus doux
mais ce qui doit paroître plus ex
traordinaire, il y a des Européen
qui y ſont demeurés pluſieurs année
& qui en préferent le ſéjour à celu
de tout autre pays.

Deſcription des habitants.

Les Naturels ſont de moyenne tai
le, & de couleur de cuivre : ils on
les yeux noirs, & de longs cheveu
déliés de la même couleur, mais leur
traits varient comme ceux des Euro
péens. Ils ſont d'un caractère gai
d'un bon naturel, affables, bon
amis, & d'une conduite pleine d
droiture.

Les hommes portent en été u
habit large d'une étoffe ſemblable
celles de nos couvertures de lit, qu'il
achetent des François ou des Angloi
établis dans le voiſinage. Ils ont de
botines de cuir ſi longues qu'elle
leur ſervent de culottes, avec de
ſouliers de la même matiere. L'ha-
billement des femmes ne differe de
celui des hommes qu'en ce qu'elle
portent ordinairement un jupon, qu
en hiver leur deſcend un peu au-
deſſous des genoux. Leurs vêtements
ordinaires ſont de peaux de cerfs, de

outres ou de castors, avec la fouure en dessous; les manches de leur abillement de dessus sont ordinaiement attachées sur les épaules avec les cordons, en sorte que leurs aisselles sont exposées à la rigueur de air, même dans le plus grand froid le l'hiver, ce qu'ils croient propre entretenir leur bonne santé. Il est rai qu'ils ont très peu de maladies, c elles ne viennent même que des roids auxquels ils se trouvent quelquefois exposés, après avoir bû des iqueurs spiritueuses que leur venent les Anglois; mais les Franois ont la prudence de ne leur en endre aucune. Ceux de ces Indiens ui habitent les endroits contigus aux tablissements de la Compagnie Anloise de la Baye d'Hudson, deviennent maigres, foibles & indolents ar la boisson, qui les met presque ors d'état de supporter quelque faigue, au lieu que ceux qui vivent rès des établissements François, sont ardis, vigoureux & actifs : aussi n'y -t-il pas de comparaison à faire de a quantité de fourures que les uns u les autres apportent dans le comnerce.

Leurs habitations.

Ces Naturels vivent ſous des te[illegible] tes, couvertes de peaux de Mooſ[illegible] & de cerfs couſues enſemble. Ils l[illegible] ſont de forme circulaire, vraiſembl[illegible] blement parce qu'elle contient le pl[illegible] d'eſpace, & leur donne la facilité [illegible] s'aſſeoir en rond autour du feu q[illegible] eſt au milieu. Elles ſont faites [illegible] perches, appuyées les unes cont[illegible] les autres par le haut, & qui s'éca[illegible] tent par le bas; ils laiſſent une o[illegible] verture au ſommet pour donner e[illegible] trée au jour, & pour laiſſer évapor[illegible] la fumée. Ils couvrent le plancher d[illegible] têtes de pins ſur leſquelles ils s'a[illegible] ſeoient, les pieds tournés au feu, [illegible] la tête vers les côtés de la tente. O[illegible] y entre ordinairement du côté d[illegible] Sud-Oueſt, en levant une peau à la[illegible] quelle eſt attachée une piéce de boi[illegible] deſtinée à tenir cette ouverture bie[illegible] cloſe. Ils dreſſent ces tentes preſqu[illegible] toujours dans des fonds, près d[illegible] quelque anſe ou de quelque riviere[illegible] & comme ils emploient la plus gran-de partie de leur temps, ſoit à chaſſe[illegible] les groſſes bêtes ou les oiſeaux, ſoi[illegible] à la pêche, ils changent de demeure ſuivant l'abondance ou la rareté de leur proie. La même raiſon les em-

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

pêche de vivre en grandes sociétés. Ils sont guidés dans leur conduite par une droiture naturelle, qui les empêche de commettre aucun acte de violence ou d'injustice, aussi efficacement que s'ils étoient retenus par les Loix les plus rigoureuses. Ils choisissent ordinairement les Chefs de chaque famille ou tribu entre les plus anciens du Peuple, & donnent la préférence à ceux qui se sont distingués par leur habileté à la chasse, par leur expérience dans le commerce, & par leur valeur dans les guerres fréquentes qu'ils ont avec les Esquimaux. Ces Chefs conduisent dans leurs différentes occupations ceux qui habitent avec eux; mais il paroît que ces derniers suivent leurs avis plutôt par déférence que par aucune obligation.

Leur nourriture.

Ils ne comptent pas sur les fruits de la terre pour leur subsistance, mais ils se nourrissent des animaux qu'ils prennent à la chasse ou au piége, en quoi ils sont très adroits. En chaque saison ils tuent une quantité prodigieuse de cerfs, dans l'opinion absurde que plus ils en détruisent, & plus ils en auront par la suite. Quelque-

tois ils en laiſſent trois ou quatr cents de morts dans la plaine, n'e prennent que les langues, & laiſſer les corps pourir ſur la terre, à moir qu'ils ne ſoient dévorés par les bête ſauvages. En d'autres temps, ils le attaquent dans l'eau, & en tuent u grand nombre, qu'ils apportent ſu des radeaux aux établiſſements de Européens.

Les Indiens vivent auſſi d'oiſeau de paſſage, tels que des pluviers des cignes, des oyes & des canarc ſauvages, & de pluſieurs autres eſ péces qui volent le printemps au Nor pour y chercher leur nourriture, & reviennent en automne dans les pay plus méridionaux. Ces Indiens man gent auſſi des aigles, des faucons des perdrix, des phaiſans, des cor neilles & des chouettes qui y demeu rent durant l'hiver. En général ils e font bouillir la chair, la mangent ſan aucun aſſaiſonnement, & boiven l'eau dans laquelle elle a cuit, c qu'ils eſtiment très ſain. Ils prépa rent de même leur poiſſon, qui eſ très bon.

Poiſſons de cette riviere.

Dans les rivières & dans les lac ils ont de très gros eſturgeons, de

brochets, des truites, & deux eſpèces de poiſſons d'un goût excellent. L'un eſt nommé Titymag, l'autre que les Naturels appellent Muthoy, reſſemble à l'anguille, & eſt marqueté de jaune & de blanc. C'eſt en hiver qu'ils ſont les plus gras : on les prend en faiſant dans la glace des trous par leſquels on paſſe des hameçons, dont ils dévorent l'appât avec la plus grande avidité. Aux embouchures des rivieres, particuliérement de celles qui ſont le plus au nord, on trouve une grande quantité de très bons ſaumons, des truites, & d'un poiſſon d'aſſez bon goût, qu'ils nomment ſucker, & qui reſſemble beaucoup à la carpe. La marée y amene un grand nombre de baleines blanches qui ſont très faciles à prendre ; & les veaux marins fréquentent auſſi les mêmes côtes.

Coutume barbare de faire mourir les vieillards.

Pour revenir aux Indiens, ils regardent comme une action très criminelle dans une femme, de paſſer par deſſus les jambes d'un homme, aſſis à terre : & les hommes regardent comme au-deſſous de leur dignité de boire dans les mêmes vaſes que les femmes. Ils ont un uſage qui

M. ELLIS, Chap. II. An, 1746.

doit révolter tous ceux qui ont quel ques ſentiments d'humanité : quan les pères deviennent ſi vieux qu'il ne peuvent plus pourvoir à leur ſub ſiſtance de leur propre travail, il demandent à leurs enfants de les étran gler, & cette action eſt regardée parm eux comme un acte de devoir. Voic comment ils le rempliſſent : quand or a creuſé la foſſe du vieillard, il ſe met dedans, converſe avec ſes en-fants, fume une pipe, boit quelque-fois deux ou trois coups, & leur dit enſuite qu'il eſt prêt : alors ils lui paſſent une corde autour du col, ſe mettent un d'un côté, l'autre vis-à-vis, & tirent avec violence juſqu'à ce qu'il ſoit étranglé, après quoi ils le couvrent de terre, & élevent au-deſſus de la foſſe une eſpèce de mo-nument groſſier fait de pierres. Quand ces vieillards n'ont pas d'enfants, ils prient leurs amis de leur rendre le même ſervice ; mais alors ils ne ſont pas toujours exaucés (*a*). Ils ont une

(*a*) Les Hottentots expoſent cruellement leurs peres quand l'âge les a rendus impo-tents, à mourir de faim, ou à être devorés par les bêtes ſauvages. Ils expoſent égale-ment leurs enfants. C'eſt ce qu'on peut voir dans le voyage de M. Kolbe au Cap de bonne Eſpérance, Chap. IV.

étrange maxime de politique, qui est d'obliger souvent leurs femmes à se faire avorter par l'usage d'une plante commune dans ce pays, & ils disent que c'est pour ne pas être chargés du lourd fardeau d'une famille sans secours. Quelque dénaturée que soit cette coutume, elle est encore moins barbare que celle des Chinois, qui exposent leurs enfants.

Leur religion.

Ils reconnoissent un Etre d'une bonté infinie, qu'ils appellent Uk-kewma, ce qui dans leur langue signifie le Grand-Chef : ils le regardent comme l'auteur de tous les biens dont ils jouissent, & n'en parlent qu'avec respect. En son honneur ils chantent des espèces d'hymnes, d'un ton grave & solemnel, qui est assez agréable; mais du reste leurs sentiments de Religion sont assez confus. Ils reconnoissent aussi un autre Etre nommé Wittikka, qu'ils regardent comme l'auteur de tous les maux, & dont ils ont une grande crainte; mais je n'ai pas remarqué qu'ils pratiquassent aucun culte pour l'appaiser.

Leur peu de prévoyance.

On peut dire en général que ces peuples sont dans un état très malheureux, mais ils n'y paroissent pas

M. Ellis. Chap. II. An. 1746.

fort ſenſibles. Quoique la plus grand partie de leur vie ſoit employée ſe procurer leurs beſoins, ils n'or pas la prévoyance de ſe précaution ner contre la miſere à laquelle il ſont ſûrs d'être expoſés pendant l'h ver. Par leur généroſité naturelle, il donnent aiſément de leurs proviſion quand ils en ont en abondance, & à l'exception d'un peu de poiſſon & de venaiſon qu'ils font ſécher, ils n prennent aucunes précautions pou les temps de diſette. Les Indiens qu vont en été trafiquer aux établiſſements Européens, ſe trouvent quelquefois privés des ſecours qu'ils attendent : alors ils ſont réduits à flamber les fourures de pluſieurs millier de caſtors, pour ſe nourrir de leur peaux : mais quand ils ſe trouven ainſi réduits aux plus cruelles extrêmités, ils les ſupportent avec un fermeté & une patience qu'il eſt plus facile d'admirer que d'imiter. Il leur eſt très ordinaire de parcourir deux ou trois cents milles, dans le cœur même de l'hiver, par un pays découvert, ſans trouver aucunes maiſons pour les recevoir, & ſans élever aucunes tentes pour ſe mettre à l'abri,

'uand la nuit approche, ils font un :tit enclos de brouffailles, dans le- uel ils allument du feu, nétoyent terrein de la neige qui le couvre, : dorment entre le feu & les brouf- illes. S'il arrive qu'ils fe trouvent bligés de paffer la nuit dans une laine ftérile où ils ne trouvent point e bois, ils fe couchent dans une ou- erture qu'ils font au milieu de la eige, qui les garentit du vent. Le ıême ufage eft fuivi par les Peuples ui habitent les extrêmités de la Si- érie.

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

Brutalité d'un Gouverneur Anglois.

La fatigue qu'ils fouffrent dans ces ›ngs voyages, par la difficulté de fe rocurer des provifions, eft quelque- ›is beaucoup plus grande que celle ui leur eft occafionnée uniquement ar le froid. On en voit une preuve ffrayante dans une hiftoire bien con- ue de tous les établiffements Euro- éens, & dont la vérité eft bien con- rmée. Un Indien, allant avec fa ımille pour trafiquer à un endroit ›rt éloigné, eut le malheur de ne rouver que très peu de gibier en oute, ce qui le réduifit bien-tôt à la erniere extrêmité, ainfi que fa fem- ıe & fes enfans. Ils arracherent la

M. ELLIS. Chap. II. An. 1746.

fourure des peaux qu'ils portoie pour commercer, & auſſi long-tem qu'ils purent, ils ſe nourrirent (ces peaux, & mangerent même cell qui leur ſervoient d'habits. Enfin ce te triſte reſſource leur manquant, i eurent recours pour vivre à mang la chair de deux de leurs malheureu enfants. Quand ils furent arrivés l'établiſſement Européen, le malheu reux Indien, dont le cœur étoit pe nétré de douleur, raconta ſa lamen table hiſtoire avec toutes les circon ſtances les plus touchantes au Gou verneur Anglois; mais cet Officier à la honte de notre nation, dit M Ellis, & même à la honte de la na ture humaine, l'écouta avec un gran éclat de rire. Le triſte pere jettant u regard détonnement ſur l'Anglois, s'é cria en ſon langage corrompu: « Eſt » ce donc là un diſcours à faire rire » & ſe retira auſſi-tôt, ſans doute pe édifié de trouver des mœurs auſſi bru tales dans un homme qui portoit l nom de Chrétien.



CHAPITRE III.

Funestes effets de l'eau-de-vie : retour du printemps : les Anglois remontent dans leurs vaisseaux : description du fort d'York : ils mettent à la voile : M. Ellis va à l'Isle du Chevalier : les aiguilles aimantées perdent leur vertu : caractere humain des Eskimaux : leur adresse : leur goût pour l'huile de poisson : les Anglois jettent l'ancre à l'Isle du Cheval marin : M. Ellis rejoint les vaisseaux : recherches infructueuses pour le passage : grande quantité de baleines : description du détroit de Wager : on continue les recherches : cascade naturelle : petite taille des habitants : probabilité du passage suivant M. Ellis : les Anglois retournent en Angleterre.

M. ELLIS. Chap. III.

An. 1747.

Funestes effets de l'eau-de-vie.

REVENONS, dit M. Ellis, à ce qui nous concerne. Le deux barils d'eau-de-vie que nous primes pour passer plus gayement la fête de Noël, eurent pour nous des suites facheuses.

An. 1747.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Les hommes, qui avant ce temps (réjouiſſance, jouiſſoient d'une tr bonne ſanté, ſe livrerent à un uſa trop fréquent des liqueurs ſpiritueuſ & furent bien-tôt infectés du ſcorbu Les médicaments, dont on fait uſa dans les autres pays, & qui réuſſi ſent avec ſuccès pour cette fatale (dégoutante maladie, furent alors al ſolument infructueux : l'eau de go dron fut le ſeul remede efficace (tous ceux qu'on employa ; & par l'u ſage conſtant qu'on en fit, on ſauv la vie à un grand nombre, lors m me que la maladie avoit déja fait (grands progrès. Il eſt très rare, & n'arrive peut-être même jamais qu les Anglois qui ſont leur réſidenc habituelle dans ce pays, ſoient atta qués de cette cruelle infirmité ; (qu'ils attribuent à l'uſage habitu qu'ils font de la bierre de Pruſſe : le habitants des quatre établiſſements d Churchill, du fort d'York, d'Alban & de la riviere Mooſe, jouiſſent d'un ſi bonne ſanté, en buvant abondam ment de cette bierre, que quoiqu'il ſoient plus de cent, il ſe paſſe ſouven juſqu'à ſept ans ſans qu'on y enterr un ſeul homme.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Retour du printemps.

Pendant tout le mois de Janvier, [no]us éprouvâmes la plus grande ri[gu]eur de l'hiver ; les perdrix & les [lap]ins que nous avions jufqu'alors [tr]ouvés en abondance, commence[ren]t à devenir très rares. A la fin de [Fé]vrier, le temps devint un peu plus [do]ux, & vers le milieu de Mars, on [do]nna ordre de couper la glace autour [de]s vaiffeaux, avec des haches & des [co]gnées, à quoi les hommes travail[lèr]ent tous les jours. On débarqua les [ca]nons, & tous les autres fardeaux [pe]fants, afin que les vaiffeaux fuffent [pl]us légers quand les glaces vien[dr]oient à fe rompre. A la fin de Mars [no]us eûmes un peu de toutes fortes [de] temps : la neige commença à fe [fo]ndre dans les endroits expofés au [fo]leil, & vers le mois d'Avril quel[qu]es herbages parurent fur le rivage [ex]pofé au midi. Les rivieres furent [en]flées par les eaux, & les plaines en [fu]rent couvertes, ce qui nous fit [cr]aindre que la glace ne fe rompit [to]ut-à-coup avec violence. Pour pré[ve]nir les conféquences funeftes qui [au]roient pu en arriver, on donna [or]dre que tout fut mis bien en état [da]ns les vaiffeaux : on les échauffa

M. ELLIS, Chap. III. An. 1747.

avec de grands feux, & l'on fit mon ter à bord un nombre ſuffiſant d'hom mes, ainſi que pluſieurs Officiers Vers le milieu d'Avril nous fûmes déli vrés en grande partie des terreur que nous avions eues, par la crainte de voir briſer ſubitement les glaces & qu'elles ne ſe jettaſſent avec vio lence ſur nos bâtiments. Au commen cement de Mai, les oiſeaux particu liers au pays, commencerent à nou viſiter, & ils furent accompagnés de beaucoup d'autres oiſeaux ſauvages de toutes les eſpèces communes dans les parties Septentrionales de l'Euro pe. Nous eûmes auſſi de nombreuſes volées de petits oiſeaux, dont la plus grande partie étoit d'un brun obſcur aſſez vilain ; mais la douceur de leur chant dédommageoit amplement de ce que leur plumage pouvoit avoir de déſagréable à la vue.

Les Anglois remontent dans leurs vaiſſeaux.

Nous eumes enſuite un court re tour d'hiver accompagné de vents très froids, de rudes gelées, de beaucoup de neiges, & d'un temps très orageux, ce qui dura juſques vers le milieu de Mai. Alors le temps doux revint, l'Anſe où étoient les vaiſſeaux ſe dégagea inſenſiblement

glaces : mais la riviere étant tou- M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.
urs gelée, le poiſſon vint dans cette
nſe où nous en prîmes une grande
antité avec nos filets. La longue
aloupe à laquelle on donna le nom
la Réſolution, étant bientôt tota-
nent finie elle fut lancée à l'eau,
le 20 de Juin les vaiſſeaux deſcen-
ent la riviere juſqu'à l'établiſſement
Fort d'York. Nous y reprîmes
s munitions navales ainſi que nos
oviſions de bouche, afin de nous
nettre en mer & de pourſuivre nos
couvertes.

Le Fort d'York eſt ſitué ſur la bran- Deſcription du fort d'York.
e méridionale de la riviere de Port-
lſon qu'on appelle riviere de
ayes, environ à cinq milles de ſon
nbouchure. Ce fort eſt à 57 dégrés
minutes de latitude ſeptentrionale,
à 93 dégrés 58 minutes de lon-
ude occidentale à compter du me-
lien de Londres. Le Fort & l'éta-
ſſement ſont ſitués dans une eſpa-
qu'on a nétoyé. Il eſt entouré par
s bois de trois côtés, & celui de
au préſente un front découvert.
u Sud-Oueſt il y a un chantier pour
nſtruire ou réparer les chaloupes
les barques : entre ce chantier &

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

la batterie eſt une piéce de terre qu'o nomme la plantation, où les I diens qui vont à l'établiſſement pl cent leurs tentes : il y a auſſi ord nairement une tente ou deux d'I diens vieux ou infirmes, tant hon mes que femmes qui ſont entreten aux dépens de l'établiſſement dont i ſont ſéparés par deux rangs de pa liſſades très élevées. Entre ces pali ſades ſont les magaſins, les cuiſin & quelques boutiques d'ouvrie dont les bâtiments ſont très bas. A dedans de la plus intérieure il y a d petits cantons ſemés de panais, d choux verts, de ſalades & d'autre potages pour le Gouverneur & pou les Officiers. Depuis l'entrée des pa liſſades eſt une plate-forme en boi qui s'étend juſqu'à l'établiſſement. L Fort eſt quarré, conſtruit en bois, & flanqué de quatre petits baſtions avec une place ſpacieuſe devant Dans la partie la plus élevée du ba ſtion du Sud-Eſt, on voit le logemen du Gouverneur, d'où l'on deſcen dans la place par un très bel eſcalier Cet appartement eſt compoſé de qua tre piéces, avec un foyer dans l plus grande ; toutes ſont boiſées &

trè

rès proprement ornées, ſous cet ppartement eſt une chambre com- nune pour le Lieutenant du Gou- erneur, le charpentier de vaiſſeau & e bâtiment, & les autres perſonnes ui mangent à ſa table. Il y a dans e logement inférieur un gros poële e brique qui ſert à l'échauffer, & ont la chaleur ſe communique auſſi à ppartement du Gouverneur. A ôté ſont pluſieurs petits logements. ans la partie la plus baſſe du baſtion u Nord-Eſt, il y a une chambre ommune, avec un poële de brique our échauffer les appartements; c'eſt ins ce baſtion que ſont logés les gar- s magaſin, le cuiſinier & tous les tres qui ne ſont pas de la table du ouverneur, à l'exception du chi- rgien. Les deux autres baſtions & courtines ſont partagés en maga- ns, en chambres pour le trafic, & diverſes autres piéces. Tous ces timents n'ont que très peu d'appa- nce au dehors, mais ils ſont chauds bien diſpoſés: de la plate-forme, vue ſe porte par deſſus les bois i couvrent les hauteurs au Sud-Eſt qu'à l'étendue d'environ vingt mil- . On a placé trois petits pierriers

M. Ellis. Chap. III. An. 1747.

ſur chacune des courtines ; la batte
rie compoſée de très gros canon
commande la riviere, & eſt défen
due par un petit parapet en temps d
guerre ; il y a dans cet établiſſemen
trente-trois perſonnes ou environ
Ainſi quelque formidable que puiſſ
paroître le Fort d'York aux ſauvages
il n'eſt pas en état de ſe défendre
s'il étoit attaqué par quelque Puiſſan
ce Européenne.

Ils mettent à la Voile.

Le 5 de Juillet, nous levâmes l'an
cre, & nous paſſâmes les bas-fond
avec un bon vent de Nord. Le len
demain nous fimes voile au traver
de beaucoup de glaces rompues
mais nous évitâmes les plus épaiſſ
en ne nous éloignant pas du rivag
Nous continuâmes à en voir une gra
de quantité juſqu'à ce que nous fu
ſions au Nord du Cap Churchill, c
nous eûmes une mer nette, & no
avançâmes ſans difficulté juſqu'à l'Iſ
de Centry, à 61 degrés 40 minut
de latitude ſeptentrionale.

Le 7, la Réſolution vint côtoyer
Dobbs, & y prit des proviſions & d
munitions de mer en quantité ſuffiſan
pour dix hommes pendant deux moi
je m'embarquai dans cette chalou
avec le Capitaine Moor & huit ho

nes, pour examiner les côtes. Il ›rdonna au Dobbs de gagner l'Isle e marbre, & d'y rester jusqu'à ce ue nous allassions l'y rejoindre : les aisseaux firent voile au Nord, & ous demeurâmes près du rivage où ous restâmes cette nuit sur un grain. Le lendemain nous continuâmes faire voile en suivant la côte au ord, à travers beaucoup de glaces risées. Les Eskimaux qui habitent s côtes au Nord des établissements de compagnie parurent en petits corps r les hauteurs, & nous firent des gnaux pour nous engager à approer; mais nous continuâmes notre urs sans nous y arrêter, jusqu'à que nous fussions arrivés à l'Isle Chevalier, qui est à la latitude de dégrés deux minutes Nord, & us y jettâmes l'ancre.

M Ellis va à l'Isle du Chevalier.

Nous n'y demeurâmes pas longnps, & nous fimes nos efforts ur gagner la côte occidentale où us voyions une large ouverture; is le ciel étant devenu fort oraix, & les glaces tombant sur nous fortes piéces, nous jugeâmes à ›pos de retourner à l'Isle du Cheier où nous demeurâmes à l'abri

M. Ellis. Chap. III. An. 1747.

jusqu'au 16 de Juillet que la mer nou parut beaucoup plus nette. Deux ca nots d'Eskimaux vinrent nous join dre de la côte occidentale ; nous leu fimes connoître que nous avions be soin de ce que l'on appelle de l baleine ; ils nous quitterent & revin rent peu de temps après avec un grande quantité de cette substance & beaucoup de vessies remplie d'huile. Nous achetâmes la balein pour de petites haches, des cou teaux, des morceaux de cercles d fer, & d'autres bagatelles ; mais nou ne voulumes pas nous embarrasse d'huile. Cependant il est vraisembla ble que nous aurions pu faire avec eu un très bon commerce, car ils nou presserent fortement d'aller à que ques Isles que nous voyions à l'Oue où ils nous faisoient connoître qu y avoit beaucoup de ces marchand ses ; mais comme notre objet n'éto pas le trafic, nous refusâmes de no rendre à leurs instances ; nous vîm en cet endroit un grand nombre d veaux marins & de baleines blanche

Les aiguilles aimantées perdent leur vertu.

Il nous arriva alors un événeme qui nous jetta dans la plus grande su prise : en voguant au milieu de c

laces & entre ces Isles, les aiguilles e nos compas de mer perdirent leur ertu magnétique. Nous voulumes re-ıédier à cet inconvénient en les tou-hant sur un aiman artificiel; mais nous 'en retirâmes aucun avantage, & si lles recouvrerent leur vertu pour quel-ıues instants, elles la perdirent aussi-ôt. Cet accident nous jetta dans de rofondes spéculations, pour cher-her la cause de ce phénomène, mais ous trouvâmes qu'en mettant les ompas dans un endroit chaud, les iguilles reprirent leur premiere ac-vité, & tournerent leur pointe sui-ant leur direction ordinaire.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Le 16, nous gagnâmes le côté méri-ional de l'Isle de Sir Bibi, dans l'espé-ınce de pouvoir entrer dans l'ou-erture que nous n'avions pu gagner . premiere fois; mais les glaces al-ıient de côté & d'autres en si gran-es piéces, que nous fûmes encore bligés d'y renoncer.

Caractere humain des Eskimaux.

Six canots remplis d'Eskimaux, inrent nous aborder avec une gran-e quantité de baleine que nous chetâmes autant à leur satisfaction u'à notre profit. Nous dirigeâmes ors notre cours au Nord-Ouest;

M. Ellis. Chap. III. An. 1747.

nous passâmes par dessus plusieurs bas-fonds & entre diverses Isles ; ce qui nous conduisit dans la baye de Névil, la même que nous avions essayé de gagner par la côte méridionale de l'Isle de Biby qui la couvre en partie, & qui en est éloignée d'environ cinq lieues au Sud-Est. Quand nous y fumes arrivés, elle nous parut comme un port très vaste, bien à couvert des dangers de la mer, & nous vimes au fond une grande riviere qui court à l'Ouest. Le terrein des environs n'est autre chose qu'un roc uni couvert de mousse, avec quelques petites plantes dispersées. Nous repassâmes les bas-fonds, dans l'intention de suivre la côte au Nord, mais la marée nous jetta sur une chaîne de rochers où notre bâtiment fut en grand danger d'être brisé. Pendant que nous étions dans cette situation périlleuse, nous fûmes joints par six canots remplis d'Esquimaux, qui nous apportoient de la baleine que nous achetâmes. Ils parurent connoître notre embarras, mais bien loin d'en tirer quelqu'avantage contre nous, ils nous marquerent beaucoup de politesse, & nous furent

d'un très grand ſervice ; quand la marée nous eut mis à flot, un vieillard qui paroiſſoit mieux connoître la mer que les autres, rama devant nous, en nous montrant les bas-fonds, & nous conduiſit dans une mer plus profonde. Ce fut en grande partie par ſon ſecours que la Réſolution fut ſauvée & même qu'elle ne ſouffrit aucun dommage. Malgré tout ce que d'autres Auteurs ont dit de ces peuples, la juſtice m'oblige à reconnoître qu'ils ſe conduiſirent envers nous, non-ſeulement avec humanité, mais même avec bonté & avec des marques d'amitié.

M. Ellis. Chap. III. An. 1747.

Leur adreſſe.

Je ne puis paſſer ſous ſilence l'induſtrie & l'adreſſe admirable de ces Eskimaux, qui faute de fer ſont obligés de ſe ſervir de pierres, de dents de chevaux marins & de licornes de mer, non-ſeulement pour les pointes de leurs harpons, mais encore pour leurs haches & leurs couteaux. Il eſt difficile de concevoir la dextérité avec laquelle ils employent des matieres qui paroiſſent ſi peu propres à ces uſages. Ils s'en ſervent également pour ſe faire des aiguilles, & cependant leurs habits ſont très bien

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

coufus, de même que ceux des peu ples que nous vîmes dans le détroi d'Hudfon. Tant par cette raifon qu par la conformité que nous remarquâ mes entre leur langage, leur figure & leurs ufages, nous conclûmes que c'é toit originairement un même peuple mais les Eskimaux font plus affable & meilleurs artiftes. Leurs habit font ordinairement bordés de ban des de cuir, & ornés de dents de jeunes faons. Leurs femmes n'atta chent pas les côtés de leurs bottine avec de la baleine, comme celles des autres Eskimaux, & elles diffé- rent auffi de celles dont nous avons parlé, en ce qu'elles portent une ef- péce de capot fait avec des peaux de queue de Buffle, ce qui les rend affreufes à voir; mais elles en reti- rent beaucoup d'utilité contre les coufins qui font exceffivement in- commodes en ce pays. Les poils de ces capots qui leur tombent fur le vifage leur cachent fouvent la vuè, mais elles les écartent avec les mains, & fans cette défenfe, à peine pour- roient-elles fupporter les piqûures de ces infectes. Les enfants en portent auffi de femblables fur le dos de leurs me-

tes, ce qui leur donne une figure horrible, & à ne juger que par l'apparence on croiroit qu'il n'y a pas de peuples plus barbares, quoique dans la vérité ils ſoient très doux & ſans méchanceté.

Leur goût pour l'huile de poiſſon.

Quand ces peuples ſe mettent en mer pour la pêche, ils prennent ordinairement dans leurs canots une veſſie pleine d'huile de poiſſon, comme nos gens prennent une bouteille d'autre liqueur. Ils paroiſſent la boire avec autant de délices, & même nous avons vu pluſieurs fois quand elles étoient vuides qu'ils ſuçoient la veſſie, & la preſſoient entre leurs dents avec la plus grande ſatisfaction. Sans doute que l'expérience leur a appris les effets ſalutaires de cette eſpéce d'huile groſſiere dans ces climats rigoureux, puiſqu'ils paroiſſent y prendre tant de goût. C'eſt ainſi que les habitants de Saint-Kilda boivent avec autant de plaiſir l'huile qu'ils tirent de la graiſſe des oyes ſauvages qui doit avoir une odeur très forte & un goût très rance. Les Eskimaux ſe ſervent de la même huile pour leurs lampes qui ſont faites de pierres creuſées auſſi artiſtement qu'il eſt poſſible avec

M. Ellis. Chap. III. An. 1747.

des inſtruments tels qu'ils en ont mais au lieu de coton, ils y metten de la fiente d'oye deſſéchée.

Leur maniere d'allumer du feu nou parut aſſez ſinguliere ; ils préparen deux morceaux de bois ſec, font u trou dans chacun, & y font entre un autre morceau de bois fait en cy lindre autour duquel eſt attaché un corde ; en tirant le bout de cett corde ils font tourner le cylindre ave tant de viteſſe que le mouvement me le feu au bois ; ils y allument de l mouſſe deſſéchée qui leur ſert de mè che, & s'en ſervent enſuite pou faire un auſſi grand feu qu'ils peu vent en avoir beſoin ; mais comm ils n'ont d'autre bois que celui qu'il trouvent flottant ſur les eaux, c ſecours leur manque en hiver, & il ſont obligés alors de ſe ſervir d leurs lampes pour les beſoins de leur habitations.

On ne doit point paſſer ſous ſilenc que ces malheureux Eskimaux, bien loin d'être jaloux de leurs femmes, nous les auroient volontiers proſti- tuées, dans la penſée que les enfants qu'ils auroient eu de nous, auroient été à tous égards auſſi ſupérieurs à

ceux de leur nation, qu'ils nous jugeoient au deſſus d'eux, parce qu'ils s'imaginent dans le ſens le plus littéral que tout homme produit ſon ſemblable, & que le fils d'un Capitaine doit être néceſſairement un capitaine.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Les Anglois jettent l'ancre à l'Iſle du Cheval-marin.

Le 20 de Juillet, nous jettâmes l'ancre à l'Iſle du Cheval-marin qui eſt ainſi nommée à cauſe du nombre prodigieux qu'on y trouve de ces animaux. Nous étions dans la ſaiſon où ils s'accouplent, ce qui les rend furieux, & nous les entendions rugir d'une maniere terrible. Un grand nombre venoient plonger ſur les bords du rivage, & encore plus à quelque diſtance de la côte. On voit auſſi dans cette Iſle une grande quantité d'oiſeaux de mer.

Le lendemain nous côtoyâmes le rivage entre pluſieurs petites Iſles & piéces de glace flottante, juſqu'à ce que nous arrivâmes à Whale-Cove, ſitué à 62 dégrés 30 minutes de latitude ſeptentrionale. A l'Oueſt de cet endroit nous découvrîmes une baye où il y a pluſieurs Iſles, & nous y fumes viſités par quelques ſauvages qui en été s'établiſſent toujours dans les Iſles les

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

plus ſtériles, pour la commodité d la pêche. Le Capitaine Moor juge à propos de deſcendre dans une pe tite chaloupe qui nous ſervoit à ce uſage, & je l'y accompagnai ave deux des hommes. Auſſi-tôt que nou fumes à terre, environ vingt Eski maux vinrent à nous, mais il n'y avoit preſque que des femmes & des enfants, parce que les homme étoient occupés à pêcher. Nous le quittâmes pour aller à la découverte nous gagnâmes la plus haute parti de l'Iſle, & nous regardâmes de tou tes parts pour chercher quelqu'ou verture conſidérable, mais ce fu inutilement. Par cette raiſon, & par ce que nous obſervâmes que la ma rée venoit de l'Eſt, nous retournâ mes à bord de la Réſolution.

M. Ellis rejoint les vaiſſeaux.

Le lendemain nous arrivâmes à une pointe d'où nous découvrîmes une large ouverture qui couroit à l'Oueſt, & nous lui donnâmes le nom de paſſage de Corbet, mais nous n'y entrâmes point, parce que la marée y portoit de l'Eſt, & que le Capitaine Moor penſa qu'il en voyoit le fond. Après être demeurés fort peu de temps avec les Eskimaux qui

y étoient en grand nombre, & qui nous fournirent de l'eau fraîche dont ils trouvoient abondamment dans les cavités des rochers où elle se rassembloit à la fonte des neiges ; nous résolumes de retourner à nos vaisseaux que nous trouvâmes à l'ancre dans une assez bonne rade entre l'Isle de Marbre & la Terre-ferme.

En notre absence, la gallere le Dobbs avoit été exposée à un grand danger par les glaces qui étoient tombées sur ce bâtiment du passage de Rankin, situé environ quatre lieues à l'Ouest où ces glaces s'étoient rompues alors. Le Capitaine Smith avoit envoyé son premier & son second contre-maître, pour examiner ce passage, mais après avoir fait environ trente lieues en suivant différents cours, ils reconnurent qu'il se terminoit par une baye. Suivant le rapport du second contre-maître avant cette recherche, il y avoit quelque probabilité de trouver un passage, ce qui avoit engagé le Capitaine Smith à essayer d'y entrer avec son vaisseau, mais il fut tellement embarrassé par les rochers & par les bas-

M. ELLIS. Chap. III. fonds, qu'il y renonça & revint à l'Isle de Marbre.

An. 1747. Le même-jour que nous revînmes à bord de la gallere le Dobbs, M. Smith, Capitaine de la Californie avoit envoyé le matin sa grande chaloupe, avec son second contre-maître, pour examiner la côte entre le cap Jalaber & le cap Fullerton. Pendant que nous y demeurâmes, il nous vint six Eskimaux de qui nous achetâmes la chair de quatre veaux marins, pour en faire de l'huile. Quand nous les renvoyâmes, nous mîmes le feu à un de nos gros canons, mais le son répété par tous les rochers voisins fit un bruit si terrible, qu'ils en furent excessivement effrayés, & ne revinrent plus vers nous.

Recherches infructueuses pour le passage. Le 25 nous remîmes à la voile, accompagnés de la Californie ; nous fîmes cours au Nord, & l'on envoya la Résolution sous le commandement du premier contre-maître, pour faire le même tour qu'on avoit eu dessein de faire faire par la grande chaloupe de la Californie, & on lui donna des instructions pour qu'il nous rejoignit

vers le cap Fullerton. Le lendemain nous voguâmes tout le jour entre les glaçons très épais qui enfin nous boucherent le passage, ensorte que nous fumes obligés ainsi que la Californie de nous attacher à un fort large champ de cette glace, comme les marins les appellent dans cette partie du monde, jusqu'à ce qu'en se séparant elle nous ouvrit un passage sûr. Pendant que nous y demeurâmes, nous vîmes une grande quantité de veaux & de chevaux marins qui se chauffoient au soleil sur le champ de glace, mais nous ne leur causâmes aucun trouble.

Deux jours après les glaces se séparerent, & nous bordâmes le rivage où nous en fûmes bientôt entiérement délivrés. Les chaloupes ne nous ayant pas joint aussi promptement que nous l'avions espéré, nous commençâmes à tomber dans l'impatience & dans l'inquiétude, & il fut enfin résolu que les vaisseaux se sépareroient pour aller à leur recherche. En conséquence la Californie dirigea son cours au Sud, & nous tournâmes du côté du Nord. En même temps je descendis à terre

M. Ellis. Chap. III. An. 1747.

avec la pinaſſe ſur une pointe, à l
latitude de 64 dégrés 32 minutes
& nous lui donnâmes le nom de ca
Fry, en l'honneur de M. Rowlan
Fry, Ecuyer, qui étoit du Committé
Dans notre paſſage nous vîmes plu
ſieurs baleines qui jouoient près d
rivage, & examinant la marée, nou
trouvâmes qu'elle venoit du Nord. I
étoit très facile de deſcendre ſur cett
côte, mais elle s'élevoit enſuite for
haut. A quelque diſtance du rivage
les montagnes étoient d'un roc roug
fort uni & entiérement ſtériles. Dan
les vallées le terrein étoit couver
d'une eſpéce de gazon avec de l'herb
très longue, & d'endroits en endroit
on trouvoit quelques plantes qui por-
toient des fleurs jaunes. Nous y vîme
auſſi une eſpéce de veſſe dont les fleur
étoient bleues & rouges. Il y en avoi
en grande quantité près des étang
qui étoient très nombreux dans cette
Iſle. Nous vîmes encore pluſieurs trou-
peaux de bêtes fauves qui paiſſoient
ſur les côteaux, mais nous ne pumes
en chaſſer, parce que la gallere le
Dobbs nous attendoit au largue. Les
rozeaux de mer ſont très gros près
du rivage, & quelques-uns montent

la hauteur de trente pieds, ce qui aroît d'autant plus étonnant, qu'il a peu de végétaux sur cette côte, caufe de la févérité du climat.

Le premier d'Août nous mîmes à ı voile pour chercher nos chalou-es, & le lendemain nous nous re-rouvâmes avec la Californie : mais près de mûres réflexions, il fut ré-olu que nous n'attendrions que juf-u'au 8 ; que la Californie demeu-eroit à la latitude de 64 dégrés, & Dobbs à celle de 65. Nous prîmes uffi les précautions néceffaires pour révenir l'inconvénient qui auroit pu rriver fi les chaloupes paffoient pen-ant que nous occuperions ces fta-ions. On éleva une perche avec un avillon au Cap Fry, & l'on entera u pied une lettre, pour fervir d'inf-ruction aux gens de ces chaloupes, & pour leur indiquer où nous allions. Crainte qu'ils ne remarquaffent pas cette banderolle, on amara un gros onneau environ à un mille du riva-ge, où nous jugeâmes qu'elles de-voient paffer, & on y joignit un avis l'aller au Cap Fry pour y recevoir le plus amples inftructions.

Grande quantité de baleines.

Nous fîmes enfuite voile au Nord,

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

& quand nous eûmes atteint la la-
titude de 65 dégrés 5 minutes, j'en-
trai dans la Pinaſſe avec le ſecon
contre-maître & ſix hommes, ſur
côte occidentale du Welcome, pou
obſerver la marée, & nous trouvâ-
mes que le flot venoit toujours d
Nord. Ce pays nous parut différe
très peu des environs du Cap Fry
excepté qu'il paroît un peu plus éle-
vé, & nous y vîmes auſſi de grand
troupeaux de bêtes fauves qui pai-
ſoient. Nous remarquâmes dans no-
tre paſſage pluſieurs baleines noires
& en conſidérant combien nous e
trouvions ſur cette côte, nous ju-
geâmes que des établiſſements Euro-
péens, on pourroit vraiſemblable-
ment y faire une pêche très avanta-
geuſe.

Le 6, nous retournâmes au Ca
Fry, où nous eûmes la ſatisfactio
de rencontrer la Californie avec le
deux chaloupes. Les Officiers qui le
montoient rapporterent qu'ils avoien
trouvé une ouverture à la latitud
de 64 dégrés, qu'elle avoit trois ou
quatre lieues de largeur à l'entrée
mais qu'après y être entrés l'eſpac
de huit lieues, ils l'avoient trouvé

e six à sept lieues de large : que dix ieues plus loin, elle se retrécissoit eu à peu & n'en avoit plus que uatre : qu'ils avoient remarqué que es rivages s'écartoient de plus en lus, mais qu'ils avoient été décou-agés de s'engager plus avant, parce u'ils avoient trouvé l'eau moins flui-e, plus froide & moins profonde. ls avoient été joints dans ce voyage ar plusieurs Eskimaux, qui pour très eu de chose leur avoient fourni en bondance de la venaison fraîche, & ui leur en auroient donné encore avantage, ainsi que de l'huile s'ils voient voulu s'arrêter avec eux. Il ft très probable que cette ouverture ommunique avec le grand lac dans 'intérieur des terres, & ce lac a peut-tre une autre communication dans 'Océan occidental. Cette conjecture eut être appuyée sur ce que le cou-ant de la marée va plus vîte de moi-ié que dans la Tamise, pendant dix eures sur douze, quoique la largeur oit d'environ douze milles. Il paroît d'abord que l'eau étant plus douce, c'est une raison contre la probabilité du passage; mais quand même on la trouveroit entiérement fraîche à la

M Ellis. Chap. III. An. 1747

ſurface, ce ne ſeroit pas une raiſo
ſuffiſante pour en tirer cette conclu
ſion, d'autant que nous étions dan
la ſaiſon où les neiges ſe fondent &
coulent de la terre; par conſéquen
on ne trouvoit que ce qu'on devoi
attendre; & ce qu'on remarque d
même dans la mer Baltique & ſur l
côte occidentale d'Afrique, après le
mois pluvieux. Il eſt encore à pro-
pos de remarquer qu'il eſt bien vra
que ſi l'on voyoit venir le flot d
l'Oueſt, ce ſeroit une preuve qu'il y
a un paſſage; mais de ce qu'il vien
de l'Eſt, on ne peut en conclure le
contraire. Il eſt très connu que dans
le détroit de Magellan, les marées
des deux Océans ſe rencontrent, &
il eſt vraiſemblable que ſi l'on décou-
vre un paſſage au Nord-oueſt, on y
trouvera la même choſe.

Comme nous étions près du dé-
troit de Wager, & très aſſurés que
dans le Welcome le flot de la marée
vient du Nord, les Capitaines furent
d'avis, que par rapport à la vive diſ-
pute qui s'étoit élevée entre M. Ar-
thur-Dobbs, Ecuyer, & le Capi-
taine Middleton, & par rapport aux
grandes eſpérances que cette diſpute

voit fait naître, il étoit néceſſaire M. ELLIS.
e bien examiner s'il y avoit réelle- Chap. III.
nent un détroit qui conduisît dans An. 1747.
Océan occidental, comme le pré-
endoit ce Gentilhomme ſur des rai-
ons très probables, ou s'il y avoit
eulement une riviere d'eau douce,
uivant le ſentiment du Capitaine.

Description du détroit de Wager.

Le détroit de Wager eſt à 65 dé-
grés 33 minutes de latitude ſepten-
rionale, & à 88 dégrés de longitude
occidentale, en comptant de Lon-
lres. Le Cap Montagu eſt au Nord,
& le Cap Dobbs eſt au Sud : l'endroit
e plus étroit eſt environ cinq lieues
l'oueſt du dernier Cap, au plus, &
e flot y court comme dans une éclu-
e, puiſque les marées du printemps
parcourent environ huit ou neuf mil-
es par heure. Pendant que nos vaiſ-
eaux y demeuroient, il fut très dif-
icile de les gouverner, & la rapidité
lu courant fit revirer quatre ou cinq
ois la Californie, malgré tous les
efforts de l'équipage. Il n'y a peut-
ère pas de ſpectacle plus ſurprenant
que la vue d'une mer furieuſe, fu-
mante, bouillante, & tournant en
rond comme un torrent impétueux
brisé par une multitude de rochers,

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

ce qui paroît cependant n'avoir d'au tre cause que l'étrécissement du cana à proportion de la masse prodigieus d'eau qui y passe. Plusieurs glace courantes tomberent sur nous d Welcome, & quoique nous eussion déja fait beaucoup de chemin, l force & la rapidité du courant le emportoit quelquefois à notre proue & les ramenoit ensuite à la poupe Nous fûmes environ trois heures dan cette situation, mais quand nous eû mes passé le détroit qu'on appelle de Sauvages, où le canal est plus large & la marée moins rapide, nous nou trouvâmes beaucoup plus à l'aise & plus en sûreté. Ce détroit ou sond est formé par une chaîne de petites Isles, qui s'étendent à quelque distance le long de la côte septentrionale : c'est derriere cette chaîne que s'arrêta le Capitaine Middleton quand il alla dans cette mer. Le 30, nous passâmes le détroit des Daims, qui est huit ou dix lieues plus avant, & nous découvrîmes bientôt un endroit très favorable pour mettre les vaisseaux en sûreté; étant presque totalement environné d'Isles très élevées formées par des rochers, qui le met-

nt à couvert de presque tous les
ents. Nous lui donnâmes le nom de
ort de Douglas, en l'honneur des
uropéens Jacques & Henri Douglas.
près avoir amarré nos vaisseaux,
fut tenu un conseil à bord de la
allère le Dobbs, où l'on convint
nanimement que les bâtiments de-
eureroient dans leur station actuel-
, pendant que les chaloupes de
hacun s'avanceroient dans le détroit,
ussi loin qu'il seroit possible, pour
éterminer s'il y a, ou s'il n'y a pas
n passage qui conduise dans l'Océan
ccidental de l'Amérique. Il fut aussi
ésolu pour que les vaisseaux ne de-
meurassent pas inutilement à attendre
s chaloupes, que si elles n'étoient
as de retour le 5 de Septembre,
s remettroient à la voile pour l'An-
leterre.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

En conséquence de ces résolutions
es Capitaines avec les Officiers con-
venables, & un nombre d'hommes
uffisant mirent à la voile dans les
chaloupes de leurs vaisseaux respec-
tifs le dernier jour du mois, avec un
bon vent, & nous continuâmes à
courir à l'ouest jusqu'à ce que le dé-
troit qui alloit toujours en diminuant

On continue les recherches.

M. Ellis. Chap. III. An. 1747.

ne fût que d'une lieue de largeur, au
lieu de dix qu'il avoit avant. Il étoi
presque nuit quand nous fûmes allar
més par un très grand bruit qui pa
roissoit comme celui d'une grand
cataracte : mais comme nous ne pou
vions discerner d'où il venoit, il fu
resolu de se mettre immédiatemen
à l'ancre, pendant que quelqu'un d
nous iroit à terre pour faire quelqu
découverte. On exécuta aussi-tôt cett
résolution, mais le rivage étoit si es
carpé & tellement coupé de rochers
que la nuit survint avant que nou
en eussions pu gagner le haut, &
nous fûmes obligés de retourner à
nos chaloupes très fatigués, & san
avoir rien découvert. En montant ce
hauteurs si remplies de rochers, nou
eûmes quelques instants le coup d'œi
le plus majestueux, le plus terrible &
le plus effrayant dont aucun mortel
ait peut-être jamais été frappé. Pen-
dant que nous cotoyions le rivage,
des rochers aigus sembloient prêts à
se détacher & à tomber sur nos tê-
tes : en quelques endroits nous ap-
percevions des cascades qui rouloient
de précipices en précipices, d'énor-
mes glaçons suspendus les uns der-
riere

riere les autres, présentoient comme des orgues d'une grandeur prodigieuse : mais le plus effrayant sur ce théâtre des débris de la nature, étoit des pièces de rochers que nous voyions à nos pieds ; nous ne pouvions douter qu'ils n'eussent été arrachés du sommet des montagnes par la force irrésistible d'une gelée rigoureuse, & qu'ils n'eussent roulé de côteaux en côteaux jusqu'à l'endroit où ils s'étoient arrêtés.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Cascade naturelle.

Le Lecteur doit juger que nous passâmes la nuit dans une terrible inquiétude. Le lendemain, de grand matin, nous descendîmes à terre, & nous découvrîmes bientôt que le bruit étonnant dont nos oreilles avoient été frappées, venoit de ce que le flot de la marée se trouvoit resserré dans un passage qui n'avoit pas plus de trente toises de large : la masse de l'eau & la rapidité avec laquelle elle couloit, étoient également frappantes, & quoique nous fussions à plus de cent cinquante milles de l'entrée du détroit, l'eau paroissoit toujours très claire, d'un goût fort salé, & la marée montoit communément de quatorze pieds & demi à la pleine

M. ELLIS, Chap. III. An. 1747.

lune, ainſi qu'à ſon renouvellement

Nous obſervâmes qu'au de-là d cette chute d'eau, le détroit s'ou vroit de la largeur de cinq à ſix milles & qu'il s'étendoit de pluſieurs mille à l'Oueſt, ce qui renouvella nos eſ pérances de trouver un paſſage : nc tre plus grande difficulté étoit de tra verſer cette eſpèce de cataracte, ma nous y réuſsîmes beaucoup plus aiſ ment que nous ne l'avions penſé. J la paſſai avec une petite chaloupe lorſqu'elle étoit dans ſa plus grand fureur, & nous trouvâmes bien-tô qu'on pouvoit la franchir ſans l moindre danger à demi-flot, quan l'eau de deſſous la chute ſe trouvo de niveau avec celle qui eſt au-deſſu

Petite taille des habitants.

Pendant que nous étions en c endroit, trois Indiens vinrent à no dans des canots, nous jugeâmes p leurs manieres que c'étoient les m mes peuples que nous avions v dans les autres parties de cette côt mais qu'ils étoient d'une taille bea coup plus petite. Il n'eſt pas inuti de remarquer qu'en faiſant cours a Nord, au-delà du Fort d'York, to y diminue de grandeur; enſorte qu 61 degrés les arbres ne paroiſſe

que comme des arbuſtes, & qu'au de-là de 67 degrés, on ne rencontre plus aucune créature humaine. Ces Indiens parurent d'abord un peu craintifs, parce que nous étions vraiſemblablement les premiers Européens qu'ils euſſent jamais vûs : mais quand nous leur eûmes fait des ſignes d'amitié, ils devinrent plus hardis, & commencerent à converſer avec nous. Nous leur fîmes entendre que nous avions beſoin de Tuktoa ; ce qui dans leur langue ſignifie de la venaiſon : ils deſcendirent à terre & nous en apporterent promptement, qui étoit préparée ſuivant leurs uſages, c'eſt-à-dire, deſſéchée avec quelques morceaux de chair de buffle qui paroiſſoit tuée depuis peu. Nous les achetâmes à très bon prix, & ils ſe retirerent fort ſatisfaits.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Ce fut le 13 d'Août que nous paſſâmes la chute, & nous remarquâmes qu'au-deſſus la marée ne montoit que de quatre pieds. Les deux rivages étoient également eſcarpés & nous ne trouvâmes point de fonds, quoique notre ſonde fut de cent quarante braſſes. Nous rencontrions toujours des veaux marins & des ba-

M. Ellis. Chap. III. An. 1747.

leines blanches, mais la plus grande partie de nos gens étoient très découragés, parce qu'ils trouvoient l'eau presque entierement douce. Comme je pensois qu'elle ne l'étoit qu'à la surface, je laissai tomber une bouteille bien bouchée à la profondeur de trente brasses, où le bouchon fut enlevé, & elle fut retirée pleine d'une eau aussi salée que celle de l'Ocean atlantique. Cette expérience fit renaître nos espérances, mais cette lueur d'un heureux succès fut bientôt évanouie, quand nous trouvâmes le soir du 14 d'Août que tout-à-coup nous étions sur des bas-fonds, ce qui nous obligea de jetter l'ancre. Le lendemain, au point du jour, nous descendîmes à terre, nous montâmes sur des hauteurs qui n'étoient pas éloignées de la côte, & nous eûmes le chagrin de voir que ce que nous avions pris jusqu'alors pour un détroit, se terminoit par deux petites rivieres, non navigables, dont l'une venoit d'un grand lac, que nous voyions au Sud-Ouest à quelques milles de distance.

Pendant que nous demeurâmes en cet endroit, il nous vint six canot

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

d'Indiens, qui nous vendirent une petite quantité de chair de daim & de buffle, avec un peu de ſaumon deſſéché. Nous leur fîmes ſigne que nous en avions beſoin d'une plus grande quantité, ce qu'ils entendirent très bien, & ils ne furent pas long-temps ſans nous en apporter. Non-ſeulement nous achetâmes ces proviſions, mais nous échangeâmes auſſi de nos denrées pour quelques-uns de leurs habits, de leurs flêches & de tout ce qu'ils voulurent nous céder, uniquement pour ſatisfaire notre curioſité. Je fis mes efforts pour tirer de ces gens quelque éclairciſſement par rapport à l'autre mer, que je voulois leur faire entendre qui devoit être à l'oueſt, & pour leur faire comprendre ma penſée, je traçai un deſſein groſſier ſur la côte, dans l'eſpérance qu'ils le continueroient, mais il ne me fut pas poſſible de me faire entendre, ce qui augmenta beaucoup le découragement où nous étions tombés. Avec ces Indiens il vint un homme qui portoit le même habillement, & parloit la même langue; mais par ſon teint, qui étoit beaucoup plus clair que le leur, & par

M. Ellis. Chap. III. An. 1747.

ſon peu d'uſage à conduire le canot, il nous parut évidemment qu'il étoit d'une autre nation, & qu'on l'avoit ſeulement amené pour nous voir. Notre Capitaine penſa que ce pouvoit être un eſclave, & remarquant combien ils étoient diſpoſés à vendre tout ce qu'ils poſſédoient, il crut qu'il ne lui ſeroit pas impoſſible de l'acheter. Dans cette penſée, il envoya à terre M. Thompſon, le Chirurgien, avec quelques marchandiſes pour tenter de faire ce marché; mais les Indiens rejetterent cette offre de maniere à faire connoître combien ils étoient éloignés d'y conſentir.

Le 15, nos deux chaloupes leverent l'ancre, & nous commençames à nous remettre en route pour rejoindre nos vaiſſeaux; mais le vent nous étant abſolument contraire, nous fûmes obligés le ſoir de nous mettre à couvert dans une anſe du côté du rivage méridional. Vers minuit le vent nous devint favorable, nous remîmes à la voile, & après avoir fait peu de chemin, nous fûmes appellés par les gens de l'autre chaloupe, pour nous apprendre qu'ils avoient eu le malheur de perdre un homme,

lequel avoit été jetté hors du bord par un mouvement de la grande voile d'un côté à l'autre : la nuit étoit très obſcure, & le bâtiment avançoit avec beaucoup de vîteſſe, enſorte qu'ils ne purent en faire aucune recherche. Le 17 nous repaſſâmes le ſaut, & nous jettâmes le grapin cette nuit près d'une Iſle qui étoit huit ou dix lieues plus bas. Le vent nous étoit favorable & très frais avec beaucoup de pluie & de neige, & nous arrivâmes promptement à nos vaiſſeaux.

Probabilité du paſſage ſelon M. Ellis.

Il fut tenu auſſi-tôt un conſeil pour écouter notre rapport. M. Thompſon le Chirurgien, propoſa quelques doutes. Il dit que la mer étant très haute, & courant avec violence, nous nous étions tenus en revenant à une diſtance conſidérable de la côte Septentrionale : qu'il étoit poſſible que nous euſſions paſſé quelque ouverture ſans l'avoir remarquée, qu'il étoit d'autant plus porté à le croire ; qu'il penſoit que la terre qu'on avoit vue très haute étoit double, avec de larges coupures entre les montagnes, ſur quoi il propoſa de faire une nouvelle recherche pour être ſurs de n'avoir rien négligé. Je ſecondai avec

chaleur sa proposition sur la considération des marées extraordinaires que nous avions remarquées au port de Douglas, où elles montent à seize pieds & demi de hauteur perpendiculaire : enfin il fut décidé que la Résolution se remettroit immédiatement en route, pour avoir une plus ample satisfaction.

Nous partîmes pour cette expédition, M. Thompson, le premier contre-maître & moi : dans notre passage nous trouvâmes beaucoup de baleines noires, & une quantité prodigieuse de veaux marins, mais vers minuit voyant que nous étions renfermés entre la côte & les Isles voisines, nous jettâmes la sonde, qui descendit à trente brasses, & la profondeur diminuant de plus en plus, nous nous mîmes à l'ancre. Le matin nous descendîmes à terre, & nous reconnûmes d'une éminence que cette ouverture couroit plusieurs lieues au Sud-Ouest, mais qu'il étoit impossible de remonter beaucoup plus haut, à cause de plusieurs chaînes de rochers qui la traversoient presque en entier, & qui étoient très visibles dans le temps de la basse ma-

rée. A trois lieues au Nord de cette ouverture, nous en découvrîmes une autre, mais elle se terminoit de même, environ à trois lieues de son embouchure. Nayant plus aucune espérance de trouver un passage de ce côté, nous revînmes à nos vaisseaux le plus promptement qu'il nous fut possible, & nous y arrivâmes le 25, ensorte que nous ne fûmes absents qu'un seul jour pour ce service.

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

Le 26 d'Août, nous levâmes l'ancre du port de Douglas, ainsi que la Californie; lorsque nous entrâmes dans le Wager nous trouvâmes le flot de la marée très rapide, ce qui nous arrêta plusieurs heures. Le 28, le temps fut beau, moderé avec le ciel très serein: nous nous trouvâmes dans le Welcome, & il fut proposé d'aller mesurer la marée sur la basse-côte, dont nous n'étions qu'à trois ou quatre lieues. En conséquence je me rendis sur cette côte vers le soir avec notre second contre-maître, mais avant que nous eussions pu la gagner, la nuit survint, le temps de la haute-mer se passa, & nous fûmes obligés de nous y arrêter jusqu'à la marée suivante, afin d'exécuter nos ordres

M. ELLIS. Ch. I I. An. 1747

avec plus d'exactitude. Cependant le Dobbs étoit demeuré au largue, & tiroit le canon de demi-heure en demi-heure, mais ſoit que le vent ou la marée l'euſſent jetté à quelques lieues au Nord, il étoit trop éloigné pour que nous puſſions les entendre, & vers le matin il fut entierement hors de notre vue. Au point du jour nous finîmes notre opération par laquelle nous trouvâmes que le flot venoit du Nord, & que la mer montoit un peu plutôt que ſur la côte oppoſée. Nos affaires étant terminées, il fut queſtion de prendre les moyens de revenir à bord, ce qui nous étoit alors très-difficile, & il ſe préſentoit des circonſtances ſi effrayantes qu'elles ne pouvoient manquer de faire ſur nos eſprits la plus forte impreſſion de terreur. Le vaiſſeau, comme je l'ai déja dit, étoit hors de notre vue, & il nous étoit impoſſible de connoître de quel côté nous devions le ſuivre, le vent étoit très fort, & l'air épais avec beaucoup de neige. La chaloupe étoit petite & profonde, la plupart des hommes étoient des gens plus habitués à la terre qu'à la mer, & en mauvaiſe ſanté, enſorte que toutes

ces caufes réunies nous mettoient dans une fituation déplorable. Je fis mes efforts pour encourager les hommes, en leur repréfentant que quelques évenements qui puffent arriver, il étoit plus avantageux pour nous d'aller en mer, à la recherche de notre vaiffeau, que de demeurer fur cette côte ftérile, où nous ne voyions aucune trace d'hommes ni de bêtes, aucun abri, & pas une feule goute d'eau fraîche; enfin où il étoit impoffible de pouvoir prolonger notre vie, puifque nous avions à peine pour un jour de provifions à bord. Animés par tous ces motifs, les gens confentirent à fe remettre en mer, ce que nous fîmes auffi-tôt. Le vent s'étant augmenté, la mer devint très forte, nous prîmes beaucoup d'eau, la plus grande partie de notre temps & de notre travail fut employée à la vuider de notre bâtiment, enforte qu'il étoit impoffible que nous puffions tenir fort long-temps; mais lorfque nous étions environ à douze lieues du rivage, nous revîmes nos vaiffeaux avec une joie inexprimable: notre courage fe ranima, nous redoublâmes nos efforts, & nous arri-

M. ELLIS. Chap. III. An. 1747.

vâmes bien-tôt à bord ſans accident. Nous fûmes très heureux d'avoir eu cet événement favorable, ſans lequel nous aurions péri indubitablement, d'autant que le vent & la mer prirent une nouvelle fureur, & que l'air devint ſi chargé & ſi obſcur, qu'il nous auroit été impoſſible de découvrir, ni les vaiſſeaux ni le rivage.

Leur retour en Angleterre.

Le 30, le vent qui juſqu'alors avoit été Sud s'abattit, & nous en profitâmes pour mettre à la voile; mais comme la Réſolution nous devenoit plus embarraſſante, on jugea à propos d'en ôter tout ce qui pouvoit ſervir, & de l'abandonner enſuite au gré des vents & des flots. Le temps étoit alors très inconſtant, & nous réſolumes de diriger notre cours vers l'Angleterre. Le 9 de Septembre nous entrâmes dans le détroit d'Hudſon; nous eûmes un temps très chaud & très agréable juſqu'au 14 qu'il ſe chargea de nouveau. Le 16, nous rencontrâmes deux vaiſſeaux de la Compagnie de la baye d'Hudſon. Le mauvais temps que nous eûmes alors parut être principalement occaſionné par des brouillards très épais & très malſains, qui firent retomber plu-

ſieurs de nos gens dans leur ancienne maladie du ſcorbut. Ces circonſtances étoient d'autant plus fâcheuſes, que nous étions alors dans l'endroit le plus dangereux de toutes ces mers pour la navigation, à cauſe du peu de largeur du détroit, du manque de fond quand on jettoit la ſonde, des montagnes énormes de glace, qu'on pouvoit regarder comme des rochers flottants : enfin l'obſcurité du temps augmentoit la difficulté de les éviter. Quelques effrayantes que fuſſent toutes ces circonſtances, & quelques déſagréables que puſſent être ces obſtacles, ils nous devinrent bientôt ſi familiers qu'ils ne nous affectoient preſque plus. En effet le danger eſt tellement diminué par une vigilance continuelle & par une diſcipline exacte entre les gens de mer, qu'il eſt très rare qu'il y arrive quelqu'accident, & que les vaiſſeaux de la Compagnie y vont réguliérement tous les ans ſans aucun inconvénient.

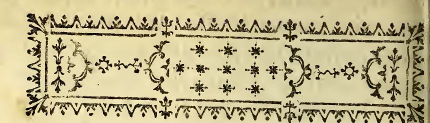
Le 20 de Septembre nous nous trouvâmes emportés par une force prodigieuſe, la mer tombant ſur nous de toutes parts, ce qui étoit occaſionné par la marée qui portoit for-

M. ELLIS. Chap III. An. 1747

tement contre un vent très frais, d'où nous jugeâmes que nous n'étions pas éloignés des Isles de la Résolution. Nous voyions toujours de prodigieuses montagnes de glace qui flottoient à notre vue, mais nous les laissâmes bientôt derriere nous, & nous commençâmes à entrer dans un climat plus chaud. La nuit du 23, nous eûmes un furieux ouragan qui endommagea beaucoup nos manœuvres; mais nos mâts, contre notre attente ne souffrirent aucun accident. Pendant la tempête la Californie fut séparée de nous; mais quand le ciel fut éclairci, nous eûmes un temps favorable pendant près de dix jours, & le 9 d'Octobre nous jettâmes l'ancre à Carstown dans l'Isle de Pomona. Le lendemain la Californie y arriva à notre grande satisfaction, après que nous en eûmes été séparés environ une semaine. Le 17 nous remîmes à la voile de Conserve avec la Californie, & quatre vaisseaux de la Compagnie de la baye d'Hudson, sous l'escorte du vaisseau de guerre le Mercure, & nous arrivâmes le 25 du même mois sans aucun accident dans la rade de Yarmouth après un an,

quatre mois & dix-ſept jours depuis que nous avions quitté la même rade. Ainſi finit un voyage qui avoit attiré l'attention de toutes les Puiſſances maritimes de l'Europe ; quoiqu'il n'ait pas eu le ſuccès qu'on en eſpéroit, on peut en regarder les événements comme des preuves plus claires & plus complettes que toutes celles qu'on avoit encore eues de la probabilité du paſſage cherché depuis ſi long-temps.

Fin du Voyage de M. ELLIS.



RELATION

AUTHENTIQUE

De la perte du Dodington, vaisseau de la Compagnie des Indes Orientales : Histoire de ceux qui survécurent au naufrage, & qui après avoir demeuré sept mois sur un rocher stérile, arriverent à Madras.

Extrait du Journal de l'un des Officiers.

CHAPITRE PREMIER.

Départ du Dodington : il se sépare de ses Consors : il fait naufrage : vingt-trois hommes se sauvent sur un rocher : la mer leur apporte quelques provisions : ils forment le projet de con-

ſtruire une chaloupe : la mer leur apporte des outils : on trouve le corps de la femme d'un Officier : ils réuſſiſſent à faire une forge.

LE 23 d'Avril 1755, le Dodington commandé par le Capitaine Samſon mit à la voile des Dunes, de Conſerve, avec le Pelham, le Hongthon, le Streatham & le Hedgecourt tous vaiſſeaux au ſervice de la Compagnie des Indes orientales, & en ſept jours ou environ ils ſortirent du canal. Le Capitaine Samſon voyant que ſon bâtiment voguoit avec plus de légereté qu'aucun des autres, ne voulut pas perdre l'avantage qu'il pouvoit retirer de cette ſupériorité, & demeurer en leur compagnie. Il fit voile ſéparément, & les ayant bientôt perdus de vue il gagna Bonaviſta l'une des Iſles du cap Verd, ſituée à la latitude ſeptentrionnale de 16 dégrés. Il y arriva le 20 de Mai, & le 21 il jetta l'ancre dans la baye de Porte-prior. Il parut alors, ou qu'il s'étoit trompé en croyant ſon vaiſſeau meilleur voilier que les autres, ou qu'il avoit perdu du temps par la route qu'il avoit tenue, puiſqu'il trou-

Naufrage du Dodington. Chap. I.

An. 1755.

Départ du Dodington.

An. 1755.

Naufrage du Dodington. Chap. I.

An. 1755.

va que le Pelham & le Streatham étoient entrés dans la baye deux heures avant lui ; le Hougthon les suivit de près, mais le Edgecourt n'arriva que le 26.

Il se sépare de ses Consorts.

Le 27 de Mai, le Dodington, le Pelham, le Streatham & le Hougthon ayant leur fait provision d'eau continuerent ensemble leur voyage, & laisserent l'Edgecourt en rade. Ils voguerent de compagnie faisant route au Sud-Est quart à l'Est, jusqu'au 28 ; mais le Capitaine Samson jugeant qu'on alloit trop à l'Est, ordonna que le Dodingthon portât directement au Sud, ce qui le sépara encore des autres, & après sept semaines d'un temps favorable il reconnut la terre à la hauteur du cap de Bonne-Espérance. Quand il eut doublé le cap, il repartit des Agulhas le 8 de Juillet ; le bâtiment fit cours à l'Est pendant environ vingt-quatre heures, entre la latitude de 35 dégrés 30 minutes, & celle de 36 dégrés, après quoi le Capitaine donna ordre de faire voile Est-Nord-Est.

Il fait naufrage.

Il continua à suivre le même cours jusqu'au Jeudi 17 du même mois qu'il toucha à une heure moins un quart

du matin. L'Officier dont le journal a servi à former cette relation dormoit alors dans sa chambre ; mais étant éveillé subitement par le choc, il sauta hors du lit dans la plus grande consternation, & fit toute la diligence qui lui fut possible pour se rendre sur le pont où toutes les terreurs de sa situation le frapperent en même-temps. Il vit les hommes renversés de côté & d'autre par la violence de la mer qui tomboit sur eux, & le vaisseau qui se brisoit en piéces à chaque houle dont il étoit frappé. Il se traîna en rampant avec la plus grande peine jusques sur le bas-bord du demi-pont qui étoit le plus élevé au dessus de la surface de la mer ; il y trouva le Capitaine qui ne lui dit presqu'autre chose, sinon qu'il falloit tous périr : quelques minutes après, un coup de mer les sépara, & il cessa de l'appercevoir. cet Officier voulut gagner l'autre côté du demi-pont, mais il avoit le corps trop brisé par la violence de la mer, & il eut encore le petit os du bras droit cassé, pendant que toutes les parties du vaisseau étoient emportées sous les eaux & mises en piéces. Dans cette horrible situation, s'attendant

Naufrage du Dodington. Chap. I.

An. 1755.

à chaque instant d'être englouti par les vagues, il entendit quelqu'un crier, terre! Il jetta aussi-tôt la vue autour de lui; mais quoiqu'il vit quelque chose qu'il jugea qu'on avoit pris pour la terre, il crut que ce n'étoient que les vagues opposées aux brisans. En même temps la mer tomba sur lui avec tant de violence, que non-seulement elle l'arracha de son azile, mais encore qu'elle l'étourdit du coup violent dont il eut un œil frappé. Il demeura évanoui & dans un état d'insensibilité sur les débris, jusqu'à ce que le jour fut très avancé; mais en recouvrant l'usage des sens il se trouva attaché sur une planche par un clou qui s'étoit enfoncé dans son épaule. Outre la douleur qu'il ressentoit de ses blessures & du brisement qu'il avoit souffert, il étoit si engourdi par le froid qu'il pouvoit à peine remuer un pied ou une main: il cria le plus haut qu'il lui fut possible, & fut entendu des hommes qui étoient sur les rochers; mais ils ne purent lui donner de secours, & il se passa encore un temps très considérable avant qu'il pût se dégager & se traîner sur le rivage.

Vingt-trois hommes se sauvent sur un rocher.

Ce rivage étoit un rocher stérile

& inhabité, à la latitude méridionale de 33 dégrés 44 minutes, & à la diſtance d'environ deux cents cinquante lieues à l'Eſt du cap de Bonne-Eſpérance (*a*). L'Officier y rencontra. M. Evan-Jones, premier contre-maître; M. Jean Collet, ſecond contre-maître, M. Guillaume Webb, troiſiéme contre-maître, M. S. Powell, cinquiéme contre-maître, Richard Topping, charpentier; Noël Bothwell & Nathaniel Chisholm, quatriéme maîtres; Daniel Ladova, maître d'hôtel du Capitaine; Henri Sharp, domeſtique du Chirurgien, Thomas Arnold, Négre, & Jean Magdovel, domeſtiques du capitaine, Robert Beaſley, Jean Ding, Gilbert Chain, Térence Mole, Jonas Roſenbury, Jean Glaſſ-Taylor, & Hendrick Scautz, matelots, Jean Yets, compagnon, Jean Liſter, Ralph Smith, Edouard Diſoy, mouſſes. Ces hommes au nombre de vingt-trois, étoient les ſeuls qui reſtoient de deux

Naufrage du Dodington. Chap. I. An. 1755.

(*a*) Il ne paroît par aucune carte qu'à la latitude de 33 degrés 44 minutes, & à deux cents cinquante lieues eſt du Cap de Bonne-Eſpérance, où l'on ſuppoſe que ce roc eſt ſitué; il put être à ſix lieues d'aucun endroit des continents: il faut donc qu'il y ait eu quelques erreurs dans leur calcul.

Naufrage du Dodington. Chap. I.

An. 1755.

La mer leur apporte quelques provisions.

cents soixante-dix qu'il y avoit à bord du vaisseau quand il fit naussrage.

Leur premier soin fut de chercher quelque chose pour se couvrir dans ce que la mer avoit jetté des débris du vaisseau sur le roc, & ils réussirent au-delà de leurs espérances. Ce qu'ils avoient ensuite le plus de besoin étoit du feu, & ils ne pouvoient s'en procurer aussi aisément; quelques-uns essayerent d'en allumer en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, mais ce fut sans aucun succès : d'autres chercherent entre les rochers s'ils ne trouveroient pas quelque chose qui pût leur servir de pierre & de briquet : enfin après avoir beaucoup cherché, ils trouverent une boete qui contenoit deux pierres à fusil & un morceau de lime rompue, acquisition qui leur donna beaucoup de joie; mais jusqu'à ce qu'ils eussent quelque matiere que l'éteincelle allumât, & qui pût leur tenir lieu de mêche, la pierre & le morceau d'acier leur étoient inutiles. Ils recommencerent donc de nouvelles recherches avec autant d'inquiétude que d'activité, & ils rencontrerent un baril de poudre, mais à

leur grand chagrin ils virent qu'elle étoit mouillée; cependant après l'avoir bien examinée, ils en trouverent au fond du baril une petite quantité qui n'avoit souffert aucun dommage : ils la broyerent sur un mauvais morceau de toile, ce qui leur servit très bien de mêche, & ils eurent promptement du feu; l'Officier blessé garda ces précieux matériaux, & ses compagnons d'infortune allerent chercher les autres choses nécessaires, sans lesquelles le roc n'auroit pu servir qu'à retarder pour fort peu de temps leur destruction. L'après-midi la mer leur apporta une caisse de bougies & un baril d'eau-de-vie, ce qui leur fut très agreable, particuliérement la liqueur dont ils burent chacun une petite ration. Quelque temps après, d'autres vinrent dire qu'ils avoient découvert un tonnneau presqu'entiérement plein d'eau fraîche, ce qui leur étoit beaucoup plus utile que l'eau-de-vie : M. Jones apporta quelques piéces de porc salé, & ensuite arriverent quelques-uns des gens qui chassoient devant eux sept cochons qui étoient abordés vivants. On vit aussi de loin quelques futailles de

Naufrage du Dodington Chap. I.

An. 1755.

bierre, d'eau & de farine; mais il ne fut pas poſſible pour lors de les faire monter ſur le rocher. L'approche de la nuit les obligeoit de ſonger à ſe procurer quelque couvert, & ils s'occuperent tous à ſe faire une tente de quelques canevas jettés à terre; ils y réuſſirent avec aſſez de peine, mais faute d'une quantité ſuffiſante de toile à voiles, elle étoit ſi petite, que tous ne pouvoient y être contenus. Cette Iſle étoit très fréquentée par une eſpéce d'oiſeau de mer, nommé Gannet, un peu plus gros qu'un canard, & la plus haute partie étoit couverte de fientes de cet animal. Ce fut ſur cette partie que les gens éleverent leur tente dans la crainte d'être ſubmergés; ils placerent deſſous ceux qui ne pouvoient marcher, & allumerent du feu près d'eux, mais de même qu'ils avoient paſſé le jour ſans nourriture, ils paſſerent la nuit ſans repos. Ils étoient enfoncés d'un pied dans cette fiente, & de plus la nuit fut ſi orageuſe, que le vent écarta tout leur feu, & avant qu'ils euſſent pu ſe raſſembler, la pluie acheva de l'éteindre.

Le Vendredi 18 de Juillet, ceux qui pouvoient marcher allerent viſi-

ter les environs du rocher, pour voir ce que la mer y auroit apporté des débris de leur bâtiment, mais à leur grand chagrin ils trouverent que tous les tonneaux qu'on avoit vus le ſoir précédent s'étoient briſés en piéces contre le roc, excepté un de bierre & un de farine. Peu de temps après qu'ils les eurent mis en ſûreté, la marée monta & mit fin à leur travail de ce jour. Tous ſe raſſemblerent pour faire leur premier repas, & l'on fit griller quelques morceaux de porc ſur les charbons pour leur dîner.

Naufrage du Dodington. Chap. I. An. 1755.

Quand ils s'aſſirènt pour prendre ce repas qu'ils avoient coutume de faire dans la joye & la ſatisfaction qui vient naturellement de l'abondance où l'on ſçait qu'on eſt actuellement, & de l'eſpérance de celle à venir : la déſolation & l'éloignement de tout ſecours les frappa d'un ſentiment ſi vif ſur leur condition déplorable, qu'ils éclatterent en lamentations, tendant leurs mains & regardant autour d'eux avec l'air farouche du déſeſpoir. Dans une telle agitation de penſées, l'eſprit humain ſe jette rapidement d'un objet ſur un autre, pour ſe fixer s'il lui eſt poſſible à quelqu'un qui puiſſe le conſoler ;

Ils forment le projet de conſtruire une chaloupe.

Naufrage du Dodington. Chap. I.

An. 1755.

un des hommes dit que puisque
charpentier étoit avec eux ils pou
roient construire une forte chaloupe
pourvû qu'ils eussent les matériaux
les outils nécessaires, ce qui à l'instan
ranima l'espérance de tous les autre
Il n'y en eut pas un seul qui ne tou
nât les yeux sur le charpentier, &
les assura qu'il ne faisoit aucun dou
de pouvoir construire une chalou
qui les conduiroit à un port sûr,
comme on le disoit il pouvoit avo
des outils & des matériaux. Il n'
avoit à la vérité aucun lieu de croi
qu'il fut possible de s'en procurer, nc
plus que tout ce qui étoit nécessai
pour avitailler cette chaloupe, e
supposant qu'on la fit construire ; c
pendant aussi-tôt qu'ils eurent pen
que leur délivrance n'étoit pas tot
lement impossible, ils commencere
à s'imaginer qu'elle n'étoit ni hors c
probabilité ni difficile. Dès ce mome
ils mangerent sans répugnance, &
chaloupe devint l'objet de toute le
conversation : non-seulement ils s'e
tretinrent de la grandeur de ce bât
ment, ainsi que de la maniere de
maneuvrer, mais ils disputerent e
tr'eux à quel port on le conduiroi

ſoit au cap, ſoit à celui de Delagoa.

Naufrage du Dodington. Chap. I.

An. 1755.

Auſſi-tôt qu'ils eurent fini leur repas, les uns allerent à la quête des outils, & les autres travaillerent à accommoder la tente ; mais on ne trouva rien ce jour qui pût ſervir à la conſtruction de la chaloupe.

La mer leur apporte des outils.

Le ſamedi 19 de Juillet, ils retirerent quatre buſſes d'eau, un tonneau de farine, un muid d'eau-de-vie, & une de leurs petites chaloupes que le flot avoit jettée ſur le roc en très mauvais état, mais ils ne virent encore aucuns outils à l'exception d'une ratiſſoire.

Le Dimanche 20 de Juillet, ils eurent le bonheur de trouver un panier dans lequel il y avoit des limes, des aiguilles à voiles, des tarieres & une carte marine. Ils trouverent auſſi deux quarts de cercle, une doloire de charpentier, un cizeau, deux lames d'épée, & une caſſette du tréſor. Ils firent cette recherche de très grand matin, parce que la mer ayant été très forte le jour précédent, il y avoit lieu de croire qu'elle leur ameneroit quelques débris du vaiſſeau. A dix heures, ils s'aſſemblerent pour la priere, & ne ſortirent enſuite qu'après le dîner ; ils trouverent pluſieurs

Naufrage du Dodington Chap. I.

An. 1755.

paquets de lettres qui appartenoient au Roi & à la Compagnie, les firent bien sécher, & eurent soin de les mettre à part.

On trouve le corps de la femme d'un des Officiers.

Le même jour, en cherchant sur le rivage ils trouverent le corps d'une femme qu'ils reconnurent pour celui de Mistriss-Collet, femme du second contre-maître qui étoit alors à peu de distance. La tendresse de ces deux époux étoit extrême ; M. Jones premier contre-maître, prit en particulier M. Collet, & trouva moyen de l'emmener de l'autre côté du rocher, pendant que les autres contre-maîtres, le charpentier & quelques autres hommes creuserent une fosse dans la fiente d'oiseau, & y déposerent le corps en récitant la formule pour les enterrements, qu'ils lûrent dans un livre françois que la mer avoit apporté du vaisseau. Après avoir rempli ce devoir de l'humanité, & caché à M. Collet une vue qui l'auroit affecté trop sensiblement & lui auroit pu même être funeste, ils trouverent moyen quelques jours après de lui découvrir peu à peu la conduite qu'ils avoient tenue, & de lui donner l'anneau de mariage qu'ils avoient ôté du doigt

de sa femme. Il le reçut avec la plus grande émotion, passa ensuite plusieurs jours à élever un monument sur sa sépulture, en entassant toutes les pierres quarrées qu'il put trouver, & il mit sur le sommet une planche d'orme où il grava le nom & l'âge de sa femme, le temps de sa mort, & un abregé de l'accident funeste qui en avoit été la cause.

Naufrage du Dodington. Chap. 1. An. 1755.

Le Lundi 21 de Juillet, ils trouverent un peu d'eau fraîche, du porc, du bois des planches, des cordages & du canevas. Ils les rassemblerent avec joie, pour la construction de la chaloupe, quoique jusqu'alors ils manquassent de beaucoup d'outils sans lesquels il étoit impossible que le charpentier put travailler. Il venoit de finir une scie, mais il n'avoit ni marteau, ni clous. Dans cette conjoncture, un des matelots, nommé Hendrick Scantz, qui étoit Suédois, trouva un vieux soufflet, l'apporta à ses compagnons, leur dit qu'il avoit été forgeron, & qu'avec ce soufflet, & une forge qu'ils pourroient faire sous sa direction, il fourniroit au charpentier tous les outils qui lui seroient nécessaires, ainsi que des clous, d'autant qu'il y avoit

Ils réussissent à faire une forge.

Naufrage du Dodington. Chap. I. An. 1755.

beaucoup de fer attaché au bois qu'on pouvoit brûler des débris du vaisseau. Cette offre fut reçue avec des transports de joie : le forgeron se mit aussitôt à racommoder le soufflet, & les trois jours suivants furent employés à élever une tente & une forge. On rassembla aussi tous les bois & toutes les planches qui pouvoient servir au charpentier, qui s'occupa de son côté à mettre en état le peu d'outils qu'il avoit, afin de commencer la chaloupe le plutôt qu'il lui seroit possible.



CHAPITRE II.

Le Charpentier & le forgeron travaillent avec la plus grande activité : grande disette de provisions : deux hommes manquent de périr sur un radeau : ils manquent tous d'être empoisonnés : quelques-uns vont au continent : ils reviennent épuisés de fatigue : recit de leur voyage.

Naufrage du Dodington. Chap. II.

An. 1755.

Le Charpentier & le Forgeron travaillent avec la plus grande activité.

LE jeudi 24 de Juillet, le charpentier aidé du quartier-maître Chisholm, commença à travailler à la quille de la chaloupe, qu'on résolut de faire de trente pieds de long & de douze de large. Le même jour le forgeron finit sa forge & rassembla beaucoup de sapin pour le feu nécessaire. Depuis ce jour, le charpentier & le forgeron travaillerent avec toute la diligence possible, excepté quand le mauvais temps les en empêcha. Le forgeron eut le bonheur de trouver l'anneau & la noix d'une ancre d'affourche, ce qui lui servit à faire une enclume; il fournit des cizeaux, des

Naufrage du Dodington. Chap. II. An. 1755.

haches, des marteaux, des clouds, & tout ce qui étoit néceſſaire au charpentier, qui de ſon côté s'en ſervit avec autant d'adreſſe que de diligence, ce qui dura juſqu'au 31 qu'il tomba malade.

La vie de tous les hommes dépendoit de celle du charpentier, auſſi attendirent-ils le retour de ſa ſanté avec autant d'inquiétude que d'impatience : mais à leur joie inexprimable il fut ſi promptement rétabli, que le 2 d'Août il put ſe remettre à l'ouvrage.

Grande diſette de proviſions.

Cependant les munitions qu'ils avoient ſauvées du naufrage étoient ſi près d'être épuiſées, qu'ils furent obligés de ſe réduire à deux onces de pain par jour pour chaque homme, & qu'il ne leur reſtoit de porc ſalé que la quantité néceſſaire pour avitailler la chaloupe : ils ſe trouvoient auſſi avec très peu d'eau. Dans cette diſette ils eurent recours à divers expédients : ils creuſerent un puits dans l'attente de trouver quelque ſource, mais ce fut inutilement : ils eſſayerent de tuer quelques-uns des Ganets qui venoient ſe percher ſur le haut du roc, ce qu'ils firent avec aſſez de ſuccès, mais ils en trouverent la chair rance,

d'un goût de poisson & noire comme des prunelles sauvages : ils firent un radeau de ceux qu'on nomme Catamarans, dans l'intention de s'en servir pour aller à la pêche avec les hameçons & les lignes qui étoient venues à terre ; ils tuerent aussi quelques veaux marins, mais tous ceux qui en mangerent tomberent malades.

Naufrage du Dodigien. Chap. II.

An. 1755.

Réduits à cette extrêmité ils tuerent un cochon, & réussirent si bien à pêcher avec leur radeau qu'ils en mirent quelquefois deux en mer. Cependant M. Collet & M. Yets l'un des compagnons furent en grand danger d'être entraînés en haute mer sur un de ces radeaux, & ils y auroient certainement péri. Le 20 d'Août, ils pêcherent l'après-midi jusqu'à quatre heures qu'ils voulurent regagner leur rocher, mais le vent s'étant élevé tout-à-coup très frais de l'Ouest, au lieu d'approcher de leur rivage, ils furent repoussés très loin en mer. Ceux qui étoient à terre voyoient leur détresse, mais ils ne savoient comment leur pouvoir donner du secours : cependant ils se hasarderent à envoyer un autre radeau avec des cordes, dans l'espérance qu'ils pourroient s'amarrer jusqu'à

Deux hommes manquent de périr sur un radeau.

Naufrage du Dodington Chap. II. An. 1755.

ce que le vent fut plus modéré, mais la mer étoit si forte que ce dernier radeau fut renversé par trois fois, & que les hommes furent obligés de revenir à la nage. Cependant ils voyoient que les vagues emportoient leurs compatriotes à une grande distance, & qu'ils n'avoient aucun moyen de les empêcher de périr, lorsque le charpentier leur dit qu'il alloit si bien serrer la petite chaloupe, qu'elle ne prendroit pas plus d'eau qu'un homme n'en pourroit vuider. Cette promesse renouvella leurs espérances, & il n'y en eut pas un qui ne fut disposé à se mettre au hasard pour délivrer ses amis. Le charpentier accommoda la chaloupe en un quart d'heure, elle joignit bientôt le radeau, & prit àbord Collet, & Yets. Ils trouverent que l'eau les gagnoit prodigieusement malgré tous leurs efforts, & quand ils aborderent au rocher, la chaloupe étoit si pleine qu'en peu de minutes elle auroit été submergée si elle fut restée en mer.

Ils manquent tous d'être empoisonnés.

Personne n'osoit plus se hasarder d'aller en mer sur les radeaux; mais le charpentier s'occupa du soin de rétablir la petite chaloupe qu'il mit promptement en état de service. Leur

ſuccès à la pêche étoit fort incertain, & ſouvent il leur arrivoit de ne rien prendre. Les ſecours qu'ils trouvoient à terre n'étoient pas moins incertains : Quelquefois les Gannets venoient en une quantité prodigieuſe comme un nuage, & d'autrefois il ſe paſſoit pluſieurs jours ſans qu'on en vit un ſeul. Les Anglois déſiroient beaucoup de trouver quelque moyen pour empêcher que ce qu'ils prenoient ne ſe corrompît, afin de conſerver le ſuperflu d'un jour heureux, pour s'en ſervir quand il leur arriveroit de ne prendre ni Ganets ni poiſſon. Ils firent pluſieurs épreuves pour conſerver les uns & les autres en les fumant, mais ce fut ſans aucun ſuccès. Ils voulurent eſſayer à faire du ſel, mais cette expérience fut bien près de leur devenir à tous fatale. Le forgeron accommoda un vaſe de cuivre pour cet uſage, & ils commencerent auſſi-tôt à s'en ſervir, ſans penſer que leur opération pour faire le ſel changeroit la ſurface du cuivre en verd de gris, & que cette ſolution ou rouille de cuivre étoit un poiſon. Ils firent cependant du ſel, mais la ſubſtance qui le rendoit nuiſible s'y répandit avec une telle force,

Naufrage du Dodington. Chap. II.

An. 1755.

qu'il en devint d'un goût insupportable. On fut donc obligé de le jetter, mais ceux qui en avoient voulu goûter furent saisis de violentes coliques, de sueurs froides & de convulsions, ce qui leur fit bien connoître à tous le danger auquel ils avoient échappé.

Quelques-uns vont au continent.

Le mercredi 3 de Septembre, il y avoit déja près de sept semaines qu'ils habitoient ce rocher stérile où ils étoient depuis le 17 de Juillet, & pendant ce séjour ils avoient remarqué plusieurs fois une grande fumée du côté de la Terre-ferme, ce qui leur faisoit désirer ardemment d'y envoyer la chaloupe afin de connoître quel secours on en pourroit tirer. En conséquence Bothwel, Rosenbury & Taylor partirent ce jour, pour aller à la découverte, & pendant la nuit les autres firent un grand feu sur le plus haut du rocher, pour leur servir de signal.

Pendant qu'ils attendoient le retour de la chaloupe, ils tomberent tous dans la plus grande consternation par un accident qui arriva au charpentier : il eut le malheur de se couper la jambe avec un de ses outils, & il fut en grand danger de perdre son sang jus-

qu'à en mourir, n'ayant ni chirurgien pour le panſer, ni rien de ce qui pouvoit être néceſſaire pour appliquer à la bleſſure. Enfin après beaucoup de peines le ſang fut étanché, & la coupure ſe guérit peu-à-peu ſans aucun fâcheux ſymptôme.

Naufrage du Dodington. Chap. II.

An. 1755.

Ils reviennent épuiſés de fatigue.

Le ſamedi 6, le temps ayant été très beau pendant quarante-huit heures, ils attendoient le retour de leur chaloupe. A midi ils commencerent à être très inquiets de ne la pas voir, mais lorſqu'ils s'aſſeyoient pour dîner, ils furent agréablement ſurpris par les cris de deux des hommes qui couroient ſur les rochers en criant la chaloupe ! la chaloupe ! Ils ſe leverent tous très joyeux d'entendre ce cri, & coururent pour la voir arriver dans la plus grande eſpérance qu'elle auroit eu un heureux ſuccès, mais ils reconnurent bientôt qu'elle n'étoit conduite que par un ſeul homme qui faiſoit agir les deux rames, d'où ils conclurent que les deux autres étoient péris ou retenus. Ils eurent quelques moments après la ſatisfaction d'en voir un ſecond qui ſe levoit du fond de la chaloupe, & ils jugerent qu'il y avoit été pour quelque rafraîchiſſe-

Naufrage du Dodington. Chap. II. An. 1755.

ment ; la chaloupe s'approcha un peu plus près quoiqu'elle n'avançât que très lentement. Le dîné fut entiérement oublié, & après qu'ils furent reſtés une heure ſur le rivage dans la plus grande impatience, la chaloupe vint enfin y aborder. Les deux hommes étoient Roſenbury & Taylor qui en mettant pied à terre ſe jetterent à genoux pour remercier Dieu par de courtes, mais très vives éjaculations, de ce qu'il leur avoit fait la grace d'aborder encore une fois en ſûreté ſur ce rocher qu'ils regardoient quoique nud & ſtérile comme un aſyle, après un état beaucoup plus fâcheux. Toutes leurs forces ayant été employées à ramener la chaloupe, elles les abandonnerent tout-à-coup, & ils ne purent ſe lever de terre ſans le ſecours de leurs compagnons.

Auſſi-tôt qu'ils eurent gagné la tente, chacun s'empreſſa à leur procurer quelque rafraîchiſſement, parce qu'on avoit remarqué que la chaloupe étoit également vuide de proviſions & d'eau. On leur prépara un peu de poiſſon avec la plus grande diligence, & voyant qu'ils étoient épuiſés de veille & de travail, on les

laissa sans leur faire aucune question, & après qu'ils eurent mangé, ils s'endormirent profondément. La conduite de ces honnêtes matelots envers leurs camarades est un exemple extraordinaire d'amitié & d'un généreux désintéressement. Leur impatience & leur curiosité devoient naturellement augmenter, & étoient bien justes, dans l'attente d'un récit qui les intéressoit de si près ; cependant ils eurent assez de tendresse pour leurs compatriotes, & de force sur eux-mêmes pour réprimer cette curiosité plutôt que d'interrompre le repos de ceux qui pouvoient la satisfaire : enfin les deux hommes s'étant éveillés ils leur rapporterent ainsi tout ce qui leur étoit arrivé dans ce voyage.

Naufrage du Dodington. Chap. II.

An. 1755.

Récit de leur voyage.

Le même jour qu'ils étoient partis, ils avoient tourné vers trois heures après midi du côté d'une pointe, environ à six lieues à l'Est du rocher ; à mesure qu'ils en approcherent, ils avoient remarqué que cette pointe paroissoit double, ce qui leur avoit fait espérer de trouver un port entre les deux ; mais ils avoient été trompés dans leur attente, & n'avoient rencontré sur toute la côte qu'un grand brisement de vagues. Vers cinq heures, n'ayant

Naufrage du Dodington. Chap. II.

An. 1755.

encore vu qu'un ſeul des naturels du pays, ils eſſayerent de gagner le rivage; mais dans le moment qu'ils entrerent dans les lames, leur chaloupe fut renverſée, & ils eurent le malheur de perdre Dorthwel qui périt dans les flots. Les deux autres gagnerent le rivage dans un état de foibleſſe & d'épuiſement, n'ayant d'autres proviſions qu'un petit baril d'eau-de-vie. Auſſi-tôt qu'ils eurent un peu repris leurs forces, ils ſe traînerent le long de la côte pour avoir leur chaloupe, parce qu'ils ne pouvoient trouver aucun autre abri contre les bêtes féroces dont ils avoient lieu de craindre les approches pendant la nuit. Après l'avoir cherchée pendant quelque temps, ils la trouverent, mais ils étoient trop foibles pour la pouvoir relever; l'obſcurité ſurvint, ils furent obligés de demeurer ſur le ſable, ſans autre couvert que celui de quelques branches d'arbre, & ils paſſerent ainſi la nuit. Auſſi-tôt que le jour commença à paroître, ils allerent chercher la chaloupe, mais les vagues l'avoient écartée de l'endroit où ils l'avoient laiſſée. Comme ils marchoient le long de la côte, ils virent un homme, & s'avancerent vers lui; mais il prit

Naufrage du Dodington. Chap. II. An. 1755.

auſſi-tôt la fuite dans les bois qui n'étoient pas éloignés du rivage, & qui leur parurent très épais. Ils ne le ſuivirent pas, mais peu de temps après ils trouverent le corps du malheureux Bothwel qui avoit été tiré ſur le ſable à une diſtance aſſez conſidérable de la mer, & déchiré en piéces par quelques bêtes féroces. Cette vue leur cauſa le plus grand effroi, & quand ils eurent retrouvé leur barque, la crainte de paſſer encore une nuit à terre les détermina à ſonger à leur retour. Ils en furent empêchés par un vent frais qui venoit de l'Oueſt, & avant qu'ils euſſent pu revirer, la chaloupe fut encore renverſée une ſeconde fois avec eux, & pouſſée ſur le rivage. Après avoir beaucoup nagé avec de violents efforts, ils eurent le bonheur de gagner encore la terre; mais comme ils n'avoient rien mangé depuis le jour précédent à trois heures, ils étoient accablés par la faim & par la fatigue. Ils trouverent alors un fruit qui reſſembloit à une pomme, ils en cueillirent avec avidité, & en mangerent de même ſans en connoître ni le nom ni la qualité. Il ne leur en arriva aucun accident, & après s'être rafraîchis par ce repas de l'enfance du

Naufrage du Dodington Chap. II.

An. 1755.

monde, ils travaillerent à mettre leur chaloupe à terre, & se glisserent dessous pour dormir, tant parce qu'ils s'y trouvoient à couvert du soleil, que parce qu'ils y étoient en sûreté contre les bêtes feroces. Ceux qui connoissent la force irrésistible du someil, après une longue veille & un travail excessif auront peine à croire que leur repos fut très court, parce que leur situation étoit très incommode & peu sûre. Ils s'éveillerent avant le jour, & en regardant par dessous le bord de leur chaloupe aussitôt qu'ils purent discerner les objets, ils virent les pattes de plusieurs animaux, & ils jugerent que c'étoient des tigres qui passoient & repassoient. Ce fut pour eux un motif de demeurer dans la même situation jusqu'à ce qu'il fit grand jour, & quand ils regarderent une seconde fois ils reconnurent le pied d'un homme. A cette découverte ils sortirent de dessous la barque, au grand étonnement du sauvage & de deux autres qui étoient à quelque distance avec un jeune garçon. Quand ils se furent rassemblés, & qu'ils furent un peu remis de leur premiere surprise, ils firent signe aux Anglois de se retirer, ce qu'ils s'ef

forcerent de faire, mais ils étoient si fatigués qu'ils ne pouvoient marcher que très lentement. Ils n'étoient pas encore fort éloignés de la chaloupe, quand un grand nombre des naturels vint sur eux avec des lances. Rosenbury s'étoit emparé du mât de la chaloupe, & d'un pistolet que la mer avoit jetté sur le rivage; voyant que les Indiens venoient sur lui, & se trouvant hors d'état de courir, il eut l'imprudence de se tourner vers eux, d'employer toutes ses forces, & de s'avancer d'un air menaçant, dans la pensée qu'il les effrayeroit & qu'ils prendroient la fuite dans les bois. Il se trompa dans son attente; au lieu de se retirer ils l'environnerent, & commencerent à aiguiser leurs lances sur la terre. Taylor jugea qu'il étoit temps d'éprouver ce qu'on pourroit faire par les supplications; il se jetta à genoux, & d'un ton pitoyable leur cria merci, pendant que Rosenbury prit la mer pour son refuge. Les sauvages entourerent aussi-tôt Taylor, & commencerent à le dépouiller: il se laissa ôter tranquillement ses bas & sa chemise, mais quand ils voulurent lui enlever le

Naufrage du Dodington. Chap. II.

An. 1755.

reste de son habillement, il fit quelque résistance, & les pria par ses gestes de ne le pas mettre entiérement nud, ce qui les porta à s'arrêter. Ils firent ensuite signe à Rosenbury qui nageoit toujours dans la mer de venir à eux, mais il les refusa en leur marquant qu'ils vouloient le tuer. Ils lui montrerent Taylor, pour lui faire voir qu'ils ne l'avoient pas tué ; alors il s'approcha d'eux, leur jetta son pistolet & toutes ses hardes, à l'exception de sa chemise, après quoi il se hazarda à se livrer entre leurs mains. Ils ne lui firent aucune violence, seulement ils tinrent devant lui le mât de sa chaloupe & le pistolet, comme pour se mocquer de la folie qu'il avoit eue de vouloir les épouvanter. Ils parurent être satisfaits d'avoir les habits qu'ils partagerent entr'eux autant qu'ils le purent faire. Ensuite ils commencerent à piller la barque, prirent toutes les cordes qu'ils y purent trouver, ainsi que le crampon de fer qui servoit à suspendre le gouvernail, & commencerent à rompre la poupe, dans l'intention d'avoir le fer qu'ils y voyoient. A moins de briser la tête aux malheureux Anglois, il étoit im-

possible de leur faire plus de mal : dans l'agitation où ils se trouverent alors, ils commencerent à repandre un torrent de larmes quand ils virent qu'on alloit détruire leur petit bâtiment, & supplierent les sauvages de renoncer à cette entreprise avec tant de marques de douleur, qu'ils laisserent la chaloupe comme ils l'avoient trouvée. Encouragés par cette apparence d'attendrissement & de bonté, & pressés par la nécessité, les Anglois leur demanderent par signes quelque chose à manger. Ils se rendirent aussi-tôt à cette demande, leur donnerent quelques racines, & leur firent signe de partir. Les Anglois remirent leur barque en mer & se jetterent dedans, mais le vent qui souffloit fortement de l'Ouest les empêcha de s'éloigner du rivage. Les Indiens voyant qu'ils vouloient leur obéir, mais qu'ils ne pouvoient le faire, les couvrirent de leur chaloupe, pour qu'ils pussent reposer, & les laisserent comme ils les avoient trouvés. Le lendemain matin, le temps étant devenu très beau & le vent tourné à l'Est, ils remirent encore leur barque en mer, & réussirent enfin à regagner le rocher.

CHAPITRE III.

Les gens détournent une partie du trésor: ils trouvent une grande quantité d'œufs: ils construisent un four : ils s'embarquent & mettent à la voile : leur navigation est très difficile : ils envoyent un homme aux sauvages du Continent : quelques hommes descendent à terre : ils jettent l'ancre dans une riviere : ils sont bien traités par les sauvages : mœurs de ces sauvages: les Anglois se remettent en mer : ils trouvent d'autres sauvages très différents des premiers : les Anglois sont en grand danger de périr : ils trouvent un bâtiment de leur nation : ils arrivent à Madras : conclusion.

Naufrage du Dodington. Chap. III.

An. 1755.

Les gens détournent une partie du trésor.

DEPUIS le temps dont nous venons de parler jusqu'au 28 de Septembre, le charpentier & le forgeron continuerent à travailler à la chaloupe. Les gens étoient très actifs à ramasser tout ce que la mer apportoit de temps en temps des débris du

naufrage, particuliérement les cordages & les canevas, pour agréer la chaloupe ; ils trouverent aussi quelques tonneaux d'eau fraîche qu'ils eurent grand soin de mettre avec les autres provisions pour la mer, parce que leur délivrance par le secours de la chaloupe dépendoit autant de l'eau qu'ils pouvoient rassembler, que des voiles mêmes qu'ils y pouvoient mettre. Le même jour, après avoir fait la priere, devoir dont ils s'acquitterent toujours réguliérement & publiquement chaque dimanche, les officiers découvrirent que la cassette du trésor avoit été ouverte, & qu'on avoit enlevé & caché la plus grande partie de ce qu'elle contenoit. On sera peut-être surpris de ce que des gens que le danger avoit rendu dévots devinssent coupables de larcin, mais il faut remarquer à ce sujet que lorsqu'un vaisseau périt les matelots perdent leur paye & le Capitaine son commandement ; que toute distinction & subordination qui étoit à bord cesse, & que tout ce qui est jetté à terre du débris est regardé comme appartenant à tous en commun. Ainsi les hommes qui jugerent à propos de prendre se-

Naufrage du Dodington. Chap. III.

An. 1755.

crettement, ce qu'ils regarderent comme leur part du trésor ne firent suivant leur opinion aucun acte d'injustice, mais leur intention fut seulement de mettre en sûreté ce qu'ils craignoient que les Officiers ne voulussent s'approprier, & par ce moyen ils songerent à prévenir toutes les disputes qui auroient pu avoir des suites fâcheuses dans la circonstance où ils se trouvoient. Cependant lorsque les Officiers eurent reconnus ce qui s'étoit passé, & qu'ils virent que personne ne vouloit dire qu'il en eut connoissance, ils proposerent d'écrire une forme de serment, & de le faire prêter à chacun en particulier, en commençant par eux-mêmes. Le plus grand nombre s'y opposerent aussitôt, & quoiqu'ils ne crussent pas avoir commis de crime en prenant le trésor, ils jugerent qu'il seroit non-seulement contre les mœurs, mais même impie de jurer qu'ils n'en avoient rien pris. Le plus petit nombre n'étoit pas en état de soutenir ce qui avoit été proposé, & l'affaire s'assoupit sans qu'il y eut ni de recherches ni même de remontrances.

Le 6 d'Octobre ils trouverent un fusil

fusil de chasse, ce qui leur causa beaucoup de joye; le canon en étoit faussé, mais il fut bientôt racommodé par le charpentier, & l'on s'en servit avec grand succès pour tirer les oiseaux qu'on ne pouvoit avoir auparavant qu'en les abattant à coups de bâton.

Naufrage du Dodington. Chap. III.

An. 1755.

Ils trouvent une grande quantité d'œufs.

Le vendredi 10 d'Octobre, ils revirent les Gannets qui les avoient abandonnés depuis quelque temps, & qui volerent alors autour du rocher en grand nombre. Les Anglois espérerent qu'ils y déposeroient leurs œufs, & ils eurent la satisfaction de voir que leurs espérances ne furent pas trompées. Après ce temps ils eurent des œufs en abondance jusqu'au commencement de Janvier où le temps de la ponte fut entiérement passé.

Ils construisent un four.

Le Dimanche 19 d'Octobre, M. Collet, M. Webb & deux autres se hazarderent encore à monter sur un radeau, mais le vent s'étant élevé très frais le radeau fut rompu, & ils furent jettés de l'autre côté des rochers. Le vent augmentant toujours, & la mer étant très haute, il fut impossible de mettre hors la chaloupe, en sorte qu'ils furent obligés de demeurer toute la nuit avec les veaux

Naufrage du Dodington. Chap. III.

An. 1755.

marins ſur ces rochers ſans aucun couvert & ſans rafraîchiſſements. Quoique leur ſituation fut très déſagréable, ils trouverent un grand motif de conſolation en penſant qu'elle auroit été beaucoup plus affreuſe ſi les vagues au lieu de les jetter ſur ces rochers, avoient emporté leur radeau en mer. Le vent ne commença à tomber que le lendemain à midi, & on envoya alors la chaloupe, mais comme les vagues étoient encore fort élevées on ne put les amener que deux à la fois, en laiſſant le radeau derriere. Le temps devint alors pluvieux, ce qui leur fut très agréable, d'autant que cela ſervit à augmenter leur proviſion d'eau pour la mer. Ils étoient alors dans une grande diſette de pain, quoiqu'ils euſſent vêcu long-temps avec une très petite ration. Pour derniere reſſource ils ſongerent à bâtir un four, parce qu'ils avoient pluſieurs bariques de farine, mais ils manquoient abſolument de pain. Ils réuſſirent au-delà de leur attente, & la changerent en aſſez bon biſcuit.

Ce biſcuit ne fut pas long-temps ſans être preſqu'épuiſé, & ils furent encore obligés de ſe réduire à quelques onces ſeulement par jour ſans

avoir d'eau-de-vie, parce que la petite quantité qui restoit étoit scrupuleusement conservée pour l'usage du charpentier. Il leur resta encore si peu d'eau, qu'ils se réduisirent aussi à chacun une pinte par jour.

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

Malgré ce fâcheux état, ils eurent le bonheur de conserver tous leur santé & leur vigueur: le 16 de Février 1756 ils lancerent à l'eau leur chaloupe qu'ils nommerent l'heureuse délivrance. Le 17, ils embarquerent la petite quantité de provisions qu'ils avoient rassemblées; enfin le 18 ils mirent à la voile, & quitterent le rocher auquel ils donnerent le nom d'Isle des oiseaux, après y avoir demeuré 7 mois entiers.

Ils s'embarquent & mettent à la voile.

Toutes ces provisions consistoient en deux busses & quatre muids d'eau, deux cochons vivants, une tinette de beurre, environ quatre livres de biscuit pour chaque homme, & des provisions salées pour dix jours en se réduisant chacun à deux onces par jour, encore étoient-elles presque toutes gâtées & en très mauvais état.

Le 18, à une heure après midi ils leverent l'ancre avec une légére brize venant de l'Ouest, dans l'intention de gagner la riviere de sainte Lucie pour

Leur navigation est très difficile.

Naufrage du Dodington. Chap. III.

An. 1755.

laquelle ils mirent à la voile ; mais le malheur continuoit toujours à les accompagner. Pendant vingt-cinq jours successivement ils n'éprouverent que des contrariétés, presque sans provisions, & emportés par de forts courants qui faisoient un mille & demi par heure, en sorte que quoiqu'ils eussent le vent favorable & une bonne brize, ils pouvoient à peine surmonter ces courants. Leur état devenoit de plus en plus misérable, & ils perdirent toute l'espérance qu'ils avoient eue d'arriver à lariviere de Sainte-Lucie : enfin voyant que les courants les emportoient fortement à l'Ouest, & que le vent étoit presque toujours Est, ils se déterminerent à changer de cours, & à essayer de gagner le cap de bonne-Espérance. En conséquence, le 2 de Mars ils porterent à l'Ouest, mais le lendemain le temps leur parut brouillé, & ils jugerent qu'ils étoient menacés de quelques vents furieux venant de l'Ouest.

Ils ne se trompoient pas dans leurs conjectures ; le vent augmenta prodigieusement jusqu'au quatre du mois, où ils essayerent de prendre quelque repos ; mais la mer étoit si grosse qu'ils

Naufrage du Dodington. Chap. III.

An. 1755.

craignoient que chaque houle ne mit en piéces leur petit bâtiment. Ils furent donc encore obligés de continuer à manœuvrer & de courir sous leur voile de perroquet. Quelquefois les raffales étoient si violentes que la mer paroissoit comme un affreux précipice au-dessous de leur poupe. Ils continuerent à être ainsi emportés par ces vents furieux jusqu'au matin du 5 que le beau temps reprit le dessus.

Ils envoyent un homme aux sauvages du Continent.

Le 7, ils eurent un calme, & jetterent l'ancre environ à trois quarts de mille du rivage où ils virent bientôt plusieurs naturels qui descendoient des montagnes. Cette vue les encouragea à essayer s'ils pourroient débarquer. Thomas Arnold, domestique noir, avec deux matelots furent envoyés dans une chaloupe, & on leur donna un collier de grains d'ambre, pour en faire présent aux Indiens. Arnold, aussi-tôt que la chaloupe fut près du rivage sauta dans la mer & s'y rendit à la nage, pendant que la chaloupe retourna au vaisseau qui continua de voguer à quelque distance, pour trouver un endroit où l'on put débarquer en sureté. Arnold accompagné d'environ quarante des

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

naturels, ſuivit le vaiſſeau juſqu'à l'endroit convenable pour le débarquement, & l'on renvoya la chaloupe pour le reprendre. Il dit aux Anglois que lorſqu'il étoit arrivé à terre les ſauvages avoient d'abord paru fort réſervés avec lui, mais qu'enſuite ils s'étoient tous aſſis, & l'avoient fait aſſeoir près d'eux. Qu'il avoit préſenté le collier d'ambre au plus agé, & que celui-ci l'avoit reçu avec des marques de politeſſe. Il leur avoit fait connoître par ſignes qu'il avoit beſoin de nourriture, & ils lui avoient donné du bled d'Inde, des fruits & de l'eau dans une calebaſſe. Il ajoûta que les ſauvages avoient envoyé dans le pays, pour faire venir des moutons, des bœufs & d'autres denrées, ſur quoi il marqua beaucoup d'envie de retourner auprès d'eux ; mais comme le vent continuoit à venir de l'Oueſt, on envoya ſeulement la chaloupe qui revint bientôt avec autant de bois qu'on en avoit beſoin pour quatre jours.

Quelques hommes deſcendent à terre.

Ils continuerent à ſuivre la côte juſqu'au 10 de Mars que le vent ſe tourna à l'Eſt ; alors ils jetterent l'ancre environ à un demi mille du rivage. Le ſoir pluſieurs des Indiens vinrent

ſur le bord de la mer, d'où ils les appelloient & leur faiſoient des ſignes pour les engager à deſcendre ; mais ils jugerent que le débarquement étoit impraticable. Le matin, les naturels répéterent leur invitation en amenant devant eux un grand nombre de chévres & de bœufs : cette vue étoit très agréable pour des hommes que la faim réduiſoit aux abois, mais ils voyoient toujours qu'il ne leur étoit pas poſſible de deſcendre. Ils demeurerent dans cette ſituation pareille à celle de Tantale juſqu'au 14 que deux des hommes demanderent qu'on les mit à terre à tout haſard, & qu'on leur permit d'aller vivre avec les naturels, plutôt que de mourir de faim à bord, parce que depuis deux jours ils n'avoient pris aucune nourriture. On les envoya dans la chaloupe, & ils furent mis à terre avec beaucoup de difficultés. Le ſoir du même jour le vent étoit très foible & paroiſſoit diſpoſé à tourner à l'Oueſt, ce qui cauſoit beaucoup de chagrin aux Anglois à cauſe de leurs compatriotes qui étoient à terre, craignant qu'il ne devint trop fort pour que le bâtiment put demeurer ſur le fer juſqu'au ma-

Naufrage du Dodington. Chap. III.

An. 1755.

tin. On fit de fréquents ſignaux pendant toute la nuit en élevant des lumieres, dans l'eſpérance de les faire venir au bord de la mer, & de les reprendre avant que la lame fut trop forte. On n'en eut aucune connoiſſance juſques vers ſix heures du matin, mais il n'étoit plus temps de les pouvoir reprendre, parce que le vent étoit devenu trop fort & la lame trop élevée. On leur fit ſigne de ſuivre le rivage, dans l'eſpérance de trouver un endroit plus favorable pour les faire revenir à bord, & la barque mit à la voile en rangeant toujours la côte. A peine avoit-elle fait deux lieues, qu'on vit une place très commode; auſſi-tôt on porta au rivage, on jetta l'ancre à cinq braſſes, on mit en mer la petite chaloupe avec quatre hommes, dont deux devoient aller à la recherche de ceux qui étoient deſcendus la veille, & les deux autres furent chargés de ſonder l'embouchure de la riviere, parce qu'on avoit de grandes eſpérances de trouver aſſez d'eau pour que la barque pût paſſer par deſſus la barre. Environ trois heures après on revit les deux hommes avec les quatres premiers, mais ils n'oſerent

revenir à bord, parce que la vague étoit trop forte pour s'exposer à mettre leur chaloupe en mer.

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

Tous les gens à bord passerent la nuit dans de grandes inquiétudes ; au point du jour ils leverent l'ancre, & s'approcherent encore du rivage, mais voyant que leurs compagnons n'osoient se hasarder, ils leur firent entendre que s'ils ne revenoient immédiatement, & ne leur faisoient connoître s'il étoit possible d'entrer dans la riviere, ils seroient obligés de les abandonner, parce qu'on manquoit de provisions, & qu'on ne voyoit aucune apparence d'en avoir en cet endroit. Ces menaces eurent l'effet qu'on en attendoit, & deux hommes se hasarderent à revenir dans la chaloupe malgré la hauteur extrême de la lame. Quand ils furent à bord, ils dirent que les Indiens les avoient très-bien reçus, qu'ils leur avoient donné à manger du bœuf & du poisson, leur avoient fait boire du lait, & les avoient conduits par dessus les montagnes depuis l'endroit où ils avoient débarqué jusqu'à celui où ils avoient trouvé leurs compagnons. Le vent souffloit alors de l'Est,

Ils jettent l'ancre dans une riviere.

Naufrage du Dodington. Chap. III.

An. 1755.

ce qui le rendoit mauvais pour rester en cet endroit, mais très bon pour entrer dans la riviere où on leur dit qu'il y avoit assez d'eau pour la barque. Ils leverent l'ancre à onze heures du matin, & s'avancerent vers la riviere, la chaloupe étant toujours devant pour sonder ; mais quand ils furent à la barre ceux du rivage leur firent signe de retourner. Alors ils revirerent & jetterent l'ancre : la chaloupe revint à bord, on leur dit qu'il n'y avoit alors que huit pieds d'eau sur la barre, & qu'il falloit attendre la haute mer pour la passer. A deux heures après midi ils remirent à la voile, entrerent facilement dans la riviere sans prendre d'eau dans la barque, & jetterent l'ancre à deux brasses & demie de profondeur.

Ils sont bien traités par les sauvages.

Leur premier soin fut de consulter sur la maniere dont ils pourroient trafiquer avec les naturels, afin de se procurer les provisions & les autres denrées qui leur manquoient, n'ayant jamais entendu parler d'aucun commerce sur cette côte. Le conseil ne fut pas long, d'autant qu'ils avoient très peu d'effets à échanger ; ils consistoient seulement en boutons de laiton,

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

quelques verouils, des clous & quelques cercles de fer, dont ils firent des bracelets ou plutôt des anneaux comme les Indiens en portent ordinairement aux bras & aux jambes, & qu'ils nomment Bangles. Ils les descendirent sur le rivage, les montrerent aux naturels & leur firent en même-temps des signes pour leur faire entendre le mieux qu'il leur fut possible, ce qu'ils demandoient à échanger pour ces bagatelles. Ils se mirent à genoux, comme pour brouter l'herbe, éleverent leurs mains au-dessus de leurs têtes, en forme de cornes, & marquerent les mugissements des bœufs ainsi que le bêlement des brebis, ce que les Indiens comprirent très bien. Ils amenerent promptement aux Anglois, deux petits bœufs qu'ils acheterent pour une livre de cuivre, & pour trois ou quatre boutons du même métal. Chacun des bœufs pesoit environ cinq ou six cents, & la chair en étoit excellente : les Indiens parurent très contents de leur marché, & promirent d'en amener un plus grand nombre. Ils apporterent aussi du lait en grande quantité & à très bas prix, ne demandant qu'un bouton pour envi-

Naufrage du Dodington. Chap III.

An. 1755.

ron trente ou quarante pintes. On leur acheta au même prix d'un petit grain qui reſſemble au froment de Guinée ; les Anglois le briſerent entre deux pierres, en firent une eſpéce de pain qu'ils cuiſirent ſur des cendres chaudes, dans l'eſpérance de pouvoir le conſerver juſqu'à ce qu'ils en trouvaſſent de meilleur ; leur attente fut trompée, & il ſe moiſit en trois jours ; mais ils firent enſuite bouillir du même grain avec leurs autres mêts, ce qui leur fit une très bonne nourriture. Ils reſterent en cet endroit environ quinze jours, pendant leſquels ils allerent ſouvent dans le pays juſqu'aux habitations des Indiens qui en étoient éloignées de dix à douze milles. Ils y vivoient dans des huttes couvertes de joncs marins qui forme une eſpéce de chaume : elles étoient très propres au dedans, & les naturels offrirent ſouvent aux Anglois qui les viſitoient d'y paſſer la nuit quand ils demeuroient ſur le rivage. Ils leurs marquerent toujours beaucoup d'amitié, mangerent fréquemment avec eux, & parurent prendre goût à la maniere Européenne d'accommoder les viandes ; mais ils faiſoient une eſtime particuliere

des inteſtins des aimaux, des ventres & des gros boyaux, qu'ils mangeoient ordinairement cruds, après en avoir ſeulement ſécoué les excréments. Ils prenoient auſſi beaucoup de plaiſir à venir à bord de la barque, remontoient ſouvent la riviere dans la chaloupe avec les Anglois, & marquerent toujours un caractère très ſociable. Ils n'avoient aucune jalouſie de leurs femmes, amenoient ſouvent leurs ſœurs & leurs filles aux Anglois, & les laiſſoient avec eux des jours entiers, pendant qu'ils ſe promenoient dans les bois.

Le principal exercice de ces ſauvages eſt la chaſſe, ils n'ont d'autres armes que des eſpeces de lances, & deux bâtons courts avec un gros nœud au bout : ils s'en ſervent pour aſſommer leur proie, quand elle eſt bleſſée avec la lance.

Mœurs de ces Sauvages.

La riviere eſt remplie de manatres ou vaches de mer, qui ne cauſent aucuns dommages : elles viennent ordinairement ſur le rivage pendant la nuit, & ſe nourriſſent particulierement d'herbes : les Naturels en tuent ſouvent quand elles dorment, & en font leur nourriture. Ils avoient auſſi

Naufrage du Dolington. Chap. III. An. 1755.

des dents d'élephant qu'ils auroient données pour peu de chose, mais les Anglois n'avoient pas assez de place pour les mettre dans leur barque. Ces sauvages ne portoient point d'habillements, ou au moins très peu, pendant le jour, mais la nuit ils se couvroient d'une peau de bœuf, qu'ils faisoient bien sécher, & qu'ils avoient l'art de rendre très souples. Leurs principaux ornements étoient un morceau de queue de bœuf qui leur pendoit depuis la ceinture jusqu'aux talons, avec de petites coquilles de mer qui y étoient attachées : ils portoient aussi de petits morçeaux des mêmes peaux au tour des genoux, de la cheville du pied & des bras. Ils se pomadoient les cheveux avec beaucoup de suif ou de graisse mêlée d'une espece de terre rouge, & se frottoient aussi tout le corps de graisse. Ils avoient tant d'activité & tant d'adresse à jetter leurs lances, qu'ils les dardoient à quinze ou vingt toises, & atteignoient un épi de bled qu'ils prenoient pour but. Ils avoient un autre exercice qu'ils pratiquoient particulierement quand ils se rencontroient, ou quand ils se séparoient les uns des

autres. C'étoit de danser, ou plutôt de sauter en rond, en faisant les cris les plus hideux, quelquefois comme quand on hâle des chiens, d'autrefois en imitant le grognement des cochons, & en même-temps ils couroient en avant & en arriere, faisant mouvoir fortement leurs lances. Une autre circonstance qu'on jugea fort extraordinaire fut qu'avec ces sauvages qui étoient entierement noirs, & avoient des cheveux comme de la laine, les Anglois trouverent un jeune homme qui paroissoit avoir douze ou quatorze ans, entierement blanc, dont les traits étoient comme ceux des Européens, avec de beaux cheveux déliés, & qui ne ressembloit en rien aux Naturels du pays. Ils remarquerent qu'on regardoit cet enfant comme un domestique, les sauvages lui faisoient faire leurs commissions, & ne vouloient pas ordinairement qu'il mangeât avec eux ; mais il attendoit qu'ils eussent fini leur repas pour pour prendre le sien. Cependant ils paroissoient vivre avec beaucoup d'amitié les uns envers les autres ; & quand ils avoient quelque chose à manger, en si petite quantité

Naufrage du Dodington. Chap. III.

An. 1755.

que ce fut, celui qui en étoit le possesseur le partageoit également avec tous ceux qui étoient présents, & marquoit une grande satisfaction à le faire.

Les Anglois se remettent en mer.

Quand les Anglois, avec ce secours envoyé par la providence, eurent rassemblé une quantité assez considérable de provisions, ils leverent l'ancre le 29 à cinq heures du matin, & gagnerent promptement la barre; mais ils y trouverent des lames très dangereuses, qui montoient presque dans leur barque, & empêchoient leur voile de prendre le vent, ce qui les mettoit en grand danger d'être jettés sur les rochers; cependant ils eurent le bonheur de passer cette barre, & mirent à la voile pour la riviere de Sainte-Lucie.

Ils trouvent d'autres sauvages très différents des premiers.

Il ne leur arriva rien d'important jusqu'au 6, qu'ils entrerent enfin dans cette riviere. Quand ils furent à terre, ils virent qu'ils avoient à trafiquer avec des peuples très-différents de ceux qu'ils avoient quittés. Quand ils leur montrerent qu'ils vouloient commercer avec eux, ces Indiens leurs firent connoître qu'ils avoient besoin d'une petite es-

pèce de grains. Cependant lorſque les Anglois leur eurent fait voir des boutons de cuivre, ils leur amenerent auſſi-tôt quelques bœufs, des oiſeaux, des pommes de terre, des courges & quelques autres denrées. On ne put acheter des bœufs, parce que les Indiens demandoient en échange des anneaux de cuivre aſſez larges pour leur ſervir de colliers, mais ils trafiquerent des oiſeaux & des courges à fort bas prix, puiſqu'ils donnoient cinq ou ſix groſſes volailles pour un petit morceau de toile qui n'auroit pas valu plus de quatre ſols en Angleterre. Les Anglois demeurerent trois ſemaines en cet endroit; ils les employerent à parcourir le pays, à voir les habitations des ſauvages, & leur maniere de vivre, & à faire leurs efforts pour les engager à trafiquer pour ce qui leur étoit le plus néceſſaire. Ces Indiens paroiſſoient faire la plus grande eſtime du cuivre : on leur montra une poignée de ce métal qui avoit ſervi à quelque vieux coffre : ils offrirent auſſi-tôt deux bœufs pour l'avoir; le marché fut bientôt conclu, & ils les amenerent à la barque. Ce peuple parut très

Naufrage du Dodington. Chap. III.

An. 1755.

haut & très orgueilleux, bien différent de l'honnêteté de celui qu'on avoit quitté : on découvrit que leur principal chef qu'on avoit déja payé pour loger une nuit dans une de ses huttes, déroba quelques morceaux de fer que les Anglois avoient mis dans un pannier, pour servir à leur dépense jusqu'à ce qu'ils remontassent dans la barque. Ils resterent deux ou trois jours avec eux dans l'intérieur du pays, & on ne put jamais les engager à manger avec les Anglois. Ils différoient aussi beaucoup des premiers dans leur maniere de préparer les mets, ce que les derniers faisoient beaucoup plus proprement. Ils étoient aussi très propres sur leur corps, & commençoient toujours le matin par se laver en entier, ce qui paroissoit être chez eux un acte de dévotion, au lieu qu'on n'avoit rien remarqué de semblable dans les premiers. Ils ne portoient aussi aucune espéce d'ornements pareils à ceux des autres. Ils mettoient leur principale parure dans leurs cheveux, qu'ils entretenoient très propres, & veilloient avec grand soin sur leurs femmes : leurs armes étoient cependant les mêmes ainsi

Naufrage du Dodington. Chap. III. An. 1755.

que leurs divertiſſements. Nous y trouvâmes, dit l'Officier Anglois, quelques hommes qui venoient de Delagoa, & qui avoient de l'ambre gris avec beaucoup de dents d'éléphans pour trafiquer.

Les Anglois font en grand danger de périr.

Les Anglois voyant qu'il faiſoit un bon vent d'Oueſt, & que le temps étoit très favorable, leverent l'ancre le 18 à ſept heures du matin, étant tous remontés à bord, & mirent à la voile. Environ un quart d'heure avant la haute mer, lorſqu'ils étoient preſque à la barre, quelques-uns eurent l'imprudence de laiſſer tomber la voile, & de jetter le grapin ſur un banc de ſable. Alors neuf hommes ſe mirent dans la chaloupe, & ramerent vers le rivage, en jurant qu'ils aimoient mieux à tout hazard vivre avec les ſauvages que d'être noyés en eſſayant de paſſer par-deſſus la barre. Ceux qui demeurerent à bord étoient indécis ou d'eſſayer de paſſer la barre, ou de retourner à terre; mais le bâtiment ne pouvoit retourner, parce-que le vent & la marée concouroient à le faire ſortir de la riviere, enſorte qu'il y avoit tout lieu de craindre qu'à la demi-marée, il ne touchât la

Naufrage du Dodington. Chap. III.

An. 1755.

terre & ne fut mis en piéces. Enfin dans l'eſpérance de ſauver le vaiſſeau & de conſerver leurs vies, ils leverent l'ancre, & furent auſſi-tôt emportés ſur des briſans : leur état étoit le plus terrible, il n'y avoit que huit pieds d'eau, & le bâtiment en tiroit cinq. Après être demeurés environ une demi-heure entre la vie & la mort, la ſurface de la mer leur parut tout-à-coup unie comme une table, & avec le ſecours de la divine providence, ils ſortirent ſans accident de la riviere Sainte-Lucie. Ceux qui les avoient quittés, dont pluſieurs n'avoient qu'une chemiſe & une culotte, continuerent leur route à pied en ſuivant le rivage.

Ils trouvent un bâtiment de leur nation.

Les Anglois pourſuivirent leur cours juſqu'au 20 où ils jetterent l'ancre à quatre heures après midi dans la riviere Delagoa, à neuf braſſes de profondeur. Ils y trouverent le Senaut, la Roſe, Capitaine Chandeler qui trafiquoit pour du bœuf & des dents d'Elephant, & quelques-uns d'entr'eux lui demanderent de leur accorder le paſſage pour Bombay. Après être demeurés trois ſemaines en cet endroit, ils virent une petite cha-

loupe du pays qui remontoit la riviere & dans laquelle étoient trois des hommes demeurés à celle de Sainte-Lucie. Ils leur dirent que les six autres étoient de l'autre côté de la baye de Delagoa, où ils attendoienr l'occasion d'une chaloupe, pour les rejoindre. Les Officiers jugerent qu'ils étoient dans l'endroit le plus commode pour mettre en sûreté le trésor, les paquets & tous les autres effets. En conséquence ils mirent quatre ou cinq de leurs hommes à terre, & en firent monter deux à bord du Senaut. M. Jones revint ensuite avec la pinasse du Capitaine Chandeler bien équipée & bien armée : il y mit tout l'argent, la vaisselle & les paquets qu'il put trouver, & les amena à bord du Senaut, pour qu'on les leur rendit à leur arrivée à Madras. Les gens demeurés dans la chaloupe, craignant qu'on ne fit une seconde visite qui leur auroit été très désagréable, saisirent l'occasion de s'échapper pendant la nuit.

Le 25 de Mai, le Senaut la Rose leva l'ancre, & fit voile pour Madagascar, afin d'y compléter sa cargaison, à cause d'un différent survenu en-

Ils arrivent à Madras. Conclusion.

Naufrage du Dodington. Chap. III.

An. 1755.

tre le Capitaine Chandeler & les Indiens qui lui avoient d'abord vendu plus de cent têtes de bétail, & qui les avoient ensuite emmenés. Le même jour qu'ils quitterent la terre ils virent une voile qui étoit la barque, & elle vint aussi-tôt à eux; deux des gens monterent à bord du Senaut, le charpentier qui en étoit un, engagea le Capitaine Chandeler à acheter la barque pour cinq cents roupies dont il fit son billet. Ils avoient pris les six autres hommes demeurés à la riviere Sainte-Lucie, mais trois étoient déja morts, & deux très malades de la fatigue qu'ils avoient soufferte en voyageant par terre: ces derniers moururent aussi quelques jours après. Chandler fit voile pour Madagascar, de conserve avec la barque, découvrit cette Isle après vingt-deux jours de cours, & jetta l'ancre le 14 de Juin à Morondova. Le 16, il y arriva aussi le Caernarvon, commandé par Norton Hutchinson, chargé en Europe pour la Chine.

Comme les paquets & le trésor étoient destinés pour Madras, ils se mirent dans le Caernarwon, quitterent Morondova le premier de Juillet,

&c arriverent le premier d'Août à Madras, où ils remirent les paquets, le trésor & tous les effets particuliers.

Naufrage du Dodington. Chap. III.

An 1755.

Fin du douzieme & dernier Volume.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce douzieme Volume.

A

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

PAge 6, *ligne dern.* quoquil, *lisez* quoiqu'il.

Pag. 49, *lig.* 16, favorablement, *lisez* peu favorablement.

Pag. 118, *lig.* 17, instructions, *lisez* institutions.

Pag. 125, *lig.* 11, violent, *lisez* violente.

Pag. 152, *lig.* 23, intention, *lisez* inattention.

Pag. 195, *lig.* 26, des leurs bêches, *lisez* de leurs bêches.

